This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

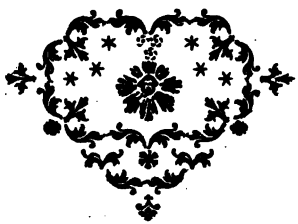
V [redacted] 894

LE TRÉSOR
DU
PARNASSE.

LE TRÉSOR DU *PARNASSE*, *OU* LE PLUS JOLI *DES RECUEILS.*

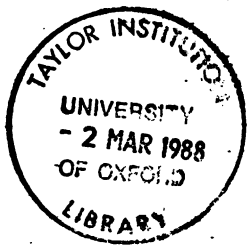
. . . . . *Facies non omnibus una,*
Nec diverſa tamen . . . . OVID. Metam.

TOME CINQUIÉME.



A LONDRES.

M. DCC. LXX.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 2 MAR 1988
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRE
D'UN FILS PARVENU,
A SON PERE LABOUREUR.

NON, mon Pere, jamais votre Fils égaré
Par les illuſions dont il eſt entouré,
Ne ceſſera d'aimer l'auteur de ſa naiſſance,
De lui marquer l'excès de ſa reconnoiſſance;
Ces ſentimens ſacrés, & nourris avec nous,
Chaque jour à mon cœur ſont plus chers & plus doux.
Au gré de mes deſirs ſi le Ciel m'eût fait naître,
S'il m'eût laiſſé le choix de l'auteur de mon être,
Ce Ciel m'en eſt témoin, il lit au cœur de tous,
Je n'aurois point choiſi d'autre pere que vous.
J'aime à vous répéter que je vous dois la vie;
Mon ame aux yeux des Grands en eſt énorgueillie;
Je me plais à compter dans un nombre d'aïeux,

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

V[redacted]894

LE TRÉSOR
DU
PARNASSE.

Et qu'elle oublie avec l'Auteur,
Pour quelque amant moins bon rimeur;
Mais des charmes de la Coquette
Bien plus ſolide adorateur.

Conſtance, je penſe de même:
On peut très-bien, en vérité,
Dire ſans rimer : je vous aime;
Un mot ſeul vaut un long Poëme,
Quand c'eſt le cœur qui l'a dicté.
D'un amant la brûlante ivreſſe,
Sa douce ſenſibilité,
Sa touchante timidité
Près de l'objet qui l'intéreſſe;
Ses yeux, au gré de ſa Maîtreſſe,
Tantôt rayonnans de gaîté,
Tantôt éteints par la triſteſſe,
Voilà les preuves de tendreſſe
Dont eſt jalouſe la beauté.

Je ſçai que l'amant de Glycere,
Que nos la Fare, nos Chaulieux,
Ont chanté l'Amour & ſa Mere;
Mais ils chantoient l'Amour heureux;
L'Art des Vers fut toujours chez eux
Accompagné de l'art de plaire.
Quand ils célébroient leur Bergere,
Ils la célébroient ſous ſes yeux,

Et de leurs écrits amoureux
Chaque ligne, je le parie,
Etoit précédée ou ſuivie
De cent baiſers voluptueux,
Ou de Corinne ou de Sylvie.

Pour moi, ſans être aimé comme eux;
Cependant, pour plaire à Conſtance,
Je vais chanter loin de ſes yeux:
Mais que de talens précieux,
Accuſant déja mon ſilence,
Demandent des vers dignes d'eux!
Et ſes propos ingénieux
Dont le ſel piquant nous réveille,
Et les accens mélodieux
Dont ſa voix flatte notre oreille,
Et la fineſſe de ſes yeux,
Et le ſourire gracieux
Qui naît ſur ſa bouche vermeille;
Tout vient me charmer à la fois:
J'héſite, embarraſſé du choix;
Et ſemblable à la jeune abeille,
Qui, quand Flore ouvre ſa corbeille,
Indéciſe entre les couleurs
Et les parfums de mille fleurs,
Ne ſçait où repoſer ſon aile;
Charmé de mille attraits divers,

J'oublie & la rime & les vers,
Et ne ſçai m'occuper que d'elle.

Pour y rêver, plus d'une fois
Dans les jardins & dans les bois
Errant avec l'aube nouvelle,
Je dis : Que n'eſt-elle en ces lieux!
Sur ces gazons voluptueux
Je repoſerois auprès d'elle ;
Ma main, de la fleur la plus belle,
Parfumeroit ſes beaux cheveux ;
Plein d'un tranſport délicieux,
Je la conduirois ſous les ombres
De ces boſquets myſtérieux ;
Car à côté de deux beaux yeux,
On ſçait que les lieux les plus ſombres
Sont ceux où l'on ſe plaît le mieux.
Vains regrets! deſir inutile!
Conſtance, ornement de la Ville,
Dédaigne la ruſticité
De ce champêtre & ſimple aſyle.
Allons, le ſort en eſt jetté,
Allons près de l'enchantereſſe,
Admirer encor ſa beauté,
Et me plaindre de ſa ſageſſe.

M. l'Abbé de Lille.

L'ORIGINE DE ZULIS,

OU

LA ROSE DU MATIN.

MÉTAMORPHOSE.

LOIN des frimats & des vents orageux,
Sous de rians berceaux, dans les jardins de Flore,
Parmi les fleurs dont l'émail ſe colore
De ſon ſouffle voluptueux,
Une roſe nouvelle attiroit tous les yeux :
Chaque matin qui redoroit les cieux,
Pour la premiere fois ſembloit la voir éclore ;
De la Déeſſe enfin que le Printemps adore,
Elle réuniſſoit tous les dons précieux ;
Pour l'admirer & l'embellir encore,
Sous l'humide cryſtal de ſes pleurs amoureux,
Des barrieres du jour, ſouvent la jeune Aurore
Etoit deſcendue en ces lieux ;
Zéphir même arrêté dans ſa courſe infidelle,
A peine reſpiroit & déployoit ſon aile ;
Il regardoit la roſe, y fixoit tous ſes vœux,
Et la voyoit toujours plus belle.
Par un caprice heureux ſur ces bords emporté
L'Amour vient, voit la roſe ; il demeure enchanté

Que cette fleur eſt belle & raſſemble de charmes;
Dit l'Amour! Eh! quel eſt, Aurore, ton bonheur!
Dans ſon ſein parfumé tu fais couler tes larmes;
Et tes baiſers augmentent ſa rougeur.
Mais ce n'eſt point aſſez d'un éloge frivole;
Un mortel, dans ſa folle ardeur,
Pigmalion, un vulgaire Sculpteur,
Aura pu faire vivre & ſentir ſon Idole,
Au marbre froid, donner & l'ame & la parole!
Et je differe encor d'animer une fleur
Qui ſera de l'Amour & la gloire & l'honneur!
Deviens, charmante roſe, une Nymphe ingénue;
Conſerve ta fraîcheur & tes ſimples attraits!
Tous les cœurs enflammés ſentiront, à ta vue,
Que pour les captiver l'Amour te fit exprès.
Ne démens point ton aimable origine;
Rejette un fard menteur; ton brillant incarnat
Répandra ſur ton teint un immortel éclat;
D'une fleur que Cypris à ſes autels deſtine,
Garde les attributs, juſques à ton épine;
Sois plus belle toujours; pour déſigner enfin
Mon plus parfait ouvrage, une Beauté divine;
Qu'on te nomme Zulis, ou Roſe du matin.
L'Amour dit: la roſe s'éleve;
Le ſentiment échauffe, émeut ſon ſein ſurpris;
Le carmin ſe confond dans la blancheur des lys;
La métamorphoſe s'acheve;

Sa tige ſe diviſe en deux bras arrondis ;
Au milieu ſe ſépare une gorge d'albâtre,
Que l'Amour lui-même idolâtre.
Sous la ſçavante main de l'heureux enchanteur,
La roſe a déja pris un modeſte viſage,
Où reſpire & vit ſa fraîcheur,
Où le ciel ſe peint ſans nuage,
Et d'un cœur pur annonce la candeur :
L'ivoire d'un beau front a couronné la fleur ;
La décence y ſourit : ſa feuille, autre merveille,
De blonds cheveux fait étinceller l'or ;
Son timide bouton, en rougiſſant encor,
Devient une bouche vermeille :
L'haleine a retenu ce parfum raviſſant ;
C'eſt la roſe encor qui s'exhale ;
Le comble de l'enchantement
Eclate : on voit briller un objet ſéduiſant,
D'Hébé, de Flore la rivale ;
Qu'ai-je dit ? Si j'en crois l'aveu du ſentiment ;
Zulis ne peut avoir d'égale.

M. D'ARNAUD.

LES AVANTAGES DE L'ADVERSITÉ.

FABLE.

UN Bourgeois avoit à plaiſir
Enſemencé le ſol qu'il tenoit de ſes peres,
Et pour en recueillir le fruit, tout ſon deſir
Se bornoit à des temps proſperes:
Les glaces de l'hiver, la neige, les frimats,
Vinrent fondre ſur ces climats;
Voilà notre homme dans les larmes,
Croyant que la ſaiſon alloit tout ravager.
Quelqu'un, pour calmer ſes alarmes,
Lui dit: mon pauvre enfant, apprends à mieux juger;
C'eſt à tes ennemis que l'hiver fait la guerre,
Et d'eux il te délivrera;
D'inſectes deſtructeurs il purgera la terre,
Et la moiſſon te reſtera.

Que d'un ſort malheureux les coups inévitables
Nous paroiſſent moins redoutables!
C'eſt par eux que le prix à tout peut être mis:
Ils écartent les faux amis,
Et nous laiſſent les véritables.

PESSELIER.

HYMNE
A LA BIENFAISANCE.

FILLE du Ciel, ô bienfaiſance!
La plus aimable des vertus,
Sans en excepter l'innocence;
O toi que l'on ne connoît plus,
Puiſſe l'Hymne que je t'adreſſe,
Enflammer encor tes amans,
Des Rois réveiller la molleſſe,
Et la langueur des Courtiſans!

Repoſe-toi ſur mon aſyle;
Ennoblis mon obſcurité
Par l'heureux deſir d'être utile;
Si le pouvoir m'en eſt ôté.
Que dis-je? au ſein de la miſere,
Un être plein de ta chaleur,
Trouve toujours du bien à faire;
Tu mets ſes tréſors dans ſon cœur.

Périſſent les ames arides,
Les cœurs incapables d'aimer,
Les amis ingrats & perfides!
Mais quel courroux vient m'animer?

Sont-ce là les vœux qui t'honorent?
Hélas! ces mortels odieux,
Douce bienfaiſance, ils t'ignorent:
Ils ne ſont que trop malheureux!

Viens, enivre-moi de tes charmes;
O ſentiment conſolateur!
Tu mêles du plaiſir aux larmes,
Et de l'attrait à la douleur;
Par toi, ſans tumulte on ſommeille;
Par toi, le réveil eſt ſerein;
Le bien que l'on a fait la veille,
Fait le bonheur du lendemain.

M. DORAT.

MADRIGAL.

POUR me faire oublier les charmes de Tircis,
Ma mere me défend de ſouffrir ſa préſence:
J'obéis; mais, hélas! ma triſte expérience
Pour ce conſeil me donne du mépris:
Son abſence à mon cœur exagere ſon prix;
Moins je le vois, & plus j'y penſe.

M. L'ABBÉ MANGENOT.

ÉPITRE SUR LE COU.

*A MADEMOISELLE ****

MON Dieu! que vous êtes cruelle,
De me rappeller votre cou!
Vous ſçavez bien que j'en ſuis fou,
Et que mon cœur me le rappelle.
Cou charmant, trop peu careſſé!...
On vante votre humeur badine,
Et votre ſéduiſante mine,
Et ce joli nez retrouſſé;
Mais moi, ſur votre cou que j'aime,
Je préfere de m'arrêter;
Pour lui je ſçaurois tout quitter,
Et j'oublirois votre eſprit même.

N'eſt-ce pas un objet divin
Qu'un cou d'une aimable tournure?
Quelle blancheur! quel doux ſatin!
De quels charmes il eſt voiſin!
C'eſt entre la bouche & le ſein
Qu'il fut placé par la nature.
On peut ſe donner des yeux doux;

Se faire une petite bouche;
Toutes n'ont pas, ainſi que vous,
Ces roſes dont l'éclat me touche.
Telle chez Dulac va payer
Son teint qui doit tourner nos têtes;
Telle au beſoin, chez Laudumier,
A de belles dents toutes prêtes;
Le ſein.... mais je n'oſe appuyer:
Paſſons plus bas; pied ridicule,
Bien à l'étroit dans une mule,
Peut nous paroître un pied léger;
Mais pour le cou, ma foi, Meſdames,
Je défie un Sénat de femmes
De pouvoir jamais le changer.
Auſſi, ſans entendre fineſſe,
Jeunes filles ont le cou nu,
Dans l'âge heureux de la tendreſſe;
Mais quand la main de la ſageſſe
Vient triſtement mettre un fichu,
Hélas, hélas! tout eſt perdu:
Adieu plaiſir, adieu jeuneſſe.

Que de beaux jours, je m'en ſouviens,
Près de vous paſſés à Marſeille!
Votre mere, à nos entretiens,
Venoit ſouvent prêter l'oreille;
Souvent elle me vit oſer

Baiſer vos mains en ſa préſence,
Jamais le cou.... tant ce baiſer
Eſt un baiſer de conſéquence.
Trouvez un Confeſſeur en France
Qui ne ſoit de mon ſentiment;
Tous veulent inhumainement
Que le mouchoir de la décence
A nos yeux dérobe les cous:
Ah! les barbares ſont jaloux!
Par ces Meſſieurs-là, quand j'y penſe,
Que de charmes nous ſont ravis!
Lorſqu'on écoute leurs avis
C'eſt nous qui faiſons pénitence.

Les tourterelles, nous dit-on,
aux amans ſervent de modèles:
J'en ai découvert la raiſon;
C'eſt que les cous des tourterelles
Sont nuancés comme l'Iris;
Tous les amans ſeroient fidèles,
Si tous les cous étoient jolis.

C'eſt la blancheur éblouiſſante
D'un cou ſuperbement dreſſé
Qui rend Léda plus careſſante:
Alors le Dieu qu'elle a bleſſé
De ſes faveurs lui paroît digne;

Elle baiſe le cou du cygne,
Autour du ſien entrelacé.

Avec quelle grace touchante
Erre la main d'un jeune amant
Sur le cou de ſa jeune amante!
Le cou renverſé mollement,
Rend la volupté plus piquante;
Le cou penché languiſſamment,
Rend la douleur plus éloquente.

Ah! le vôtre, ſans le flatter,
N'a pas beſoin, pour enchanter,
De diamans, de pierreries;
A d'autres je ferois porter
Ces bagatelles ſi chéries:
J'aimerois mieux vous les ôter.
Oui, votre cou que j'idolâtre,
Me pourſuit par-tout dans Paris;
Je le trouve même au théatre,
Où tant de cous ſont réunis;
On en voit là de tout pays,
Et de tout rang & de tout âge:
Cou voilé de prude ſauvage,
Cou de Coquette bien paré,
Cou de Marquiſe pétillante,
Cou de Financiere brillante,

Cou d'Actrice peu révéré,
Cou penché d'aimable indolente,
Cou rengorgé de Préſidente,
Cou de jeune épouſe adoré;
Tous ces cous, me dis-je à moi-même,
Ne valent pas celui que j'aime.
C'eſt trop m'en occuper enfin;
Ne m'en parlez plus, je vous prie,
Ou je prends la poſte un matin;
Et nuit & jour riſquant ma vie,
Crevant vingt chevaux en chemin,
Je vais au fond de la Provence,
Même en dépit de votre main,
Baiſer le plus beau cou de France.

M. BARTHE.

ÉSOPE ET L'ANE,

Fable imitée de l'Allemand.

FAIS-MOI donc parler ſenſément,
Diſoit au ſage Éſope un Ane moraliſte.
Mais ſi je le faiſois, dit Éſope en riant,
Je ſerois l'Ane, & toi le Fabuliſte.

M. WILLEMAIN D'ABANCOUR.

LE RÉVEIL DE L'AMOUR.

UN jour, dans les bois d'Idalie,
L'Amour dormoit du plus profond ſommeil :
Vénus le crut en léthargie,
Et ſans attendre ſon réveil,
De ſon cœur maternel écoutant les alarmes,
Elle courut aux pieds du Souverain des cieux.
Le Maître de l'Olympe eſt touché de ſes larmes ;
Vite au Conſeil ſont mandés tous les Dieux :
On s'aſſemble, on conſulte, &, comme ici, l'on crie ;
Enfin, après bien des avis,
Bien des projets, toujours fort peu ſuivis,
Pour obvier à cette maladie,
On décide qu'auprès de l'enfant de Cypris
On enverra la Jalouſie.
Avec tout ſon cortege au repos ſi fatal,
Elle vient : l'Amour ſe réveille :
Mais, qu'eſt-il arrivé du remede ? Autre mal :
Jamais, depuis ce jour, notre enfant ne ſommeille.

M. D'ARNAUD.

VERS

D'un Conſomptionnaire à un ancien Ami.

Je me flattois que ta préſence
Viendroit adoucir mes chagrins ;
Mais de ta longue négligence,
C'eſt vainement que je me plains ;
Dans le ſein d'une double Orgie,
Entre Bacchus & les Amours,
Coulent rapidement tes jours,
Et ta froide amitié m'oublie.
Non que d'un regard ténébreux
A ton bonheur je porte envie ;
Non, je n'afflige point ma vie
De l'allégreſſe des heureux ;
Va, mon Ami, je te pardonne
Les plaiſirs que tu prends ſans moi :
Que le Soleil qui ne me donne
Que des jours ombragés d'effroi,
Des jours que la mort environne,
Que ce Soleil qui m'abandonne,
D'un jour plus beau luiſe pour toi !
Mon mal devenu ſans remede

Dès long-temps peſe à mes amis:
Dans l'abyme horrible où je ſuis,
Hélas! je demandois leur aide;
Du bord de l'effroyable puits
D'où ſortoit ma voix douloureuſe,
Leur pitié vaine & curieuſe
Les fit un moment s'approcher:
J'ai ſollicité leur tendreſſe;
Ils m'ont tous plaint, & leur foibleſſe
N'a point oſé m'en arracher.
Mais ſoudain quelle voix m'appelle?
Quoi! c'eſt la tienne, mon Ami!
Des vives flammes qui m'ont lui
Je ſens renaître une étincelle;
Le ſentiment, ce doux tréſor,
N'a point, au ſein de ma carriere,
Tout-à-fait éteint ſa lumiere,
Puiſqu'un ami me reſte encor,
Et que ſon amitié m'eſt chere.

M. DE SAINT-PÉRAVI.

L'ORIGINE

L'ORIGINE
DES MÉTIERS.

QUAND Prométhée eut formé ſon image
D'un marbre blanc façonné par ſes mains,
Il épouſa, comme on ſçait, ſon ouvrage;
Pandore fut la mere des humains.
Dès qu'elle put ſe voir & ſe connoître,
Elle eſſaya ſon ſourire enchanteur,
Son doux parler, ſon maintien ſéducteur,
Parut aimer, & captiva ſon maître;
Et Prométhée à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.

Mars viſita cette Beauté nouvelle;
L'éclat du Dieu, ſon air mâle & guerrier,
Son caſque d'or, ſon large bouclier,
Tout le ſervit, & Mars triompha d'elle.

Le Dieu des mers, en ſon humide Cour,
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la Belle, & lui parla d'amour:
Qui cede à Mars peut ſe rendre à Neptune.
Le blond Phébus, de ſon brillant ſéjour,
Vit leurs plaiſirs, eut la même eſpérance;

Elle ne put faire de réſiſtance
Au Dieu des Vers, des Beaux Arts & du jour;

Mercure étoit le Dieu de l'éloquence:
Il ſçut parler; il eut auſſi ſon tour.
Vulcain ſortant de ſa forge embraſée,
Déplut d'abord, & fut très-maltraité;
Mais il obtint, par importunité,
Cette conquête aux autres Dieux aiſée.

Ainſi Pandore occupa ſes beaux ans,
Puis s'ennuya, ſans en ſçavoir la cauſe:
Quand une femme aime dans ſon printemps;
Elle ne peut jamais faire autre choſe;
Mais pour les Dieux, ils n'aiment pas long-temps;
Elle avoit eu pour eux des complaiſances;
Ils la quittoient: elle vit dans les champs
Un gros Satyre, & lui fit les avances.

Nous ſommes nés tous de ces paſſe-temps;
C'eſt des humains l'origine premiere;
Voilà pourquoi nos eſprits, nos talens,
Nos paſſions, nos emplois, tout differe;
L'un eut Vulcain, l'autre Mars pour ſon pere;
L'autre un Satyre; & bien peu d'entre nous
Sont deſcendus du Dieu de la lumiere.
De nos parens nous tenons tous nos goûts;
Mais le métier de la belle Pandore,

Quoique peu rare, eſt encor le plus doux,
Et c'eſt celui que tout Paris honore.

M. DE VOLTAIRE.

COUPLETS.

Sur l'Air : *Que ne ſuis-je la fougere, &c.*

QUAND la vieilleſſe commence ;
La douceur de ſoupirer
Eſt l'unique jouiſſance
Qu'il ſoit permis d'eſpérer.
L'Amour fuit, l'Amitié tendre
Oſe alors lui reſſembler ;
Mais trop peu pour rien prétendre,
Aſſez pour nous conſoler.

Adieu, folle & douce ivreſſe,
Que je pris pour le bonheur ;
J'eus des ſens dans ma jeuneſſe,
Il me reſte encore un cœur.
Que celle à qui je le donne,
Daigne en approuver l'ardeur :
Je dirai, mes jours d'automne
Ont encor quelque chaleur.

Pour l'amour tout eſt martyre,
Enthouſiaſme ou fureur :
Pour l'amitié qui ſoupire,
Tout eſt plaiſir ou faveur.
Eglé regne ſur mon ame,
Sans en troubler le repos ;
Et mes plaiſirs & ma flâme
N'alarment point mes rivaux.

Je la verrai pourſuivie
Par la foule des Amours,
Et le déclin de ma vie
Jouira des plus beaux jours.
Tel, ſur ſa tige inclinée,
Un vieux chêne de cent ans,
Croit renaître chaque année,
Avec les fleurs du Printemps.

M. MOREAU.

EPIGRAMME.

ON met l'Amour au rang des Dieux :
J'avois cru long-temps cette fable.
Eglé m'a fait ſentir ſes feux :
Ce n'eſt pas un Dieu, c'eſt un diable.

M. BORDE.

EPITRE
A MADEMOISELLE S***.

Ecrite de Fontainebleau.

Du froid ſéjour de la grandeur,
J'écris à ma chere Thémire;
Qu'Amour ſoit mon ambaſſadeur,
Qu'il lui porte ce qu'il m'inſpire.
Les fraîcheurs ont fini le cours
De ces innocentes ſoirées,
Plus belles que les plus beaux jours,
Où, de leurs plus ſimples atours
Les Grâces naïves parées,
Brilloient au milieu du concours
De tes Amis & des Amours.
Je les vis au bord de la Seine
Que tes pas légers parcouroient,
Quand d'une lumiere incertaine
Diane & l'Amour t'éclairoient,
Quand tous les Zéphirs accouroient,
Voloient, & te ſuivoient à peine;
Quand Blénac & moi t'adoroient,
Et que les Grâces admiroient
Leur ſœur, leur émule & leur Reine.

Où ſont-ils ces jours de deſir ?
A la Cour, dans ma ſolitude,
Mais ſolitude ſans loiſir ;
Le ſort jaloux m'a fait choiſir
Le ſtérile ennui d'une étude
Qui n'eſt pas celle du plaiſir :
Mais lorſque mon cœur peut ſaiſir
L'image de l'objet qu'il aime,
Je ne vois qu'Amour devant moi,
Je ne vois que Cythere & toi,
Je me revois enfin moi-même.
Mon ame échappe à ſa priſon ;
L'effort du plaiſir la délie :
L'étude occupoit ma folie,
Le plaiſir me rend la raiſon.
Qu'ici regne un eſprit contraire !
Hélas ! quel ſéjour pour un cœur
Né tendre, amoureux & ſincere !
Ici l'Amour eſt un trompeur,
Et l'Hymen eſt un mercenaire.
Crains-tu que je perde jamais
Ta ſimplicité que j'adore,
Pour prendre des mœurs que je hais ?
Je cultiverois ſans progrès
L'art adulateur que j'ignore,
Charmé de ne ſçavoir encore
Qu'aimer & chanter tes attraits.

Mais, insensible à ma constance,
O ma Thémire, tu te tais!
Est-ce donc trop peu de l'absence?
Qui tarde trop à s'exprimer,
N'aime point, ou n'aimera guère.
Pourquoi perdre le temps à plaire?
Il nous est donné pour aimer.
L'âge fuit, le temps nous devance;
L'heure où la fleur s'épanouit,
Avec elle s'évanouit;
Et l'heureux temps où l'on jouit,
S'envole avec la jouissance.

M. BERNARD.

CHANSON.

DANS le sein des faveurs de la Beauté que j'aime,
Je déteste les traits dont l'Amour m'a frappé.
Mon rival plus heureux goûte un bonheur suprême:
On nous trompe tous deux; mais il est mieux trompé.

M. DE SAINT-LAMBERT.

VERS
AU VOLTAIRE,

Vaiſſeau de 600 tonneaux, conſtruit à Nantes en 1768.

O VAISSEAU qui portes mon nom,
Puiſſes-tu, comme moi, réſiſter aux orages!
L'empire de Neptune a moins vu de naufrages
Que le Permeſſe d'Apollon.
Tu vogueras peut-être à ces climats ſauvages
Que Jean-Jacque a vanté dans ſon nouveau jargon;
Va débarquer ſur ces rivages
La Coſte, Zoïle & Villon,
A moins qu'aux chantiers de Toulon
Ils ne ſervent le Roi, ſans cheveux & ſans gages.
Mais non : ton ſort t'appelle aux rives d'Albion;
Tu verras dans les champs qu'arroſe la Tamiſe,
La liberté ſuperbe auprès du trône aſſiſe;
Le chapeau qui la couvre eſt orné de lauriers;
Et malgré ſes partis, ſa fougue & ſa licence,
Elle tient dans ſes mains la corne d'abondance,
Et les étendards des guerriers.
Sois certain que Paris ne s'informera guère

Si tu vogues vers Smyrne, où l'on vit naître Homere;
Ou ſi ton Breton nautonnier
Te conduit près de Naple, en ce ſéjour fertile,
Qui fait bien plus de cas du ſang de S. J***
Que de la cendre de Virgile.
Ne va point ſur le Tibre, il n'eſt plus de talens,
Plus de Héros, plus de grand Homme;
Chez ce peuple de Conquérans
Il eſt un Pape, & plus de Rome.
Va plutôt vers ces monts qu'autrefois ſépara
Le redoutable fils d'Alcmene,
Qui dompta des lions, ſous qui l'hydre expira,
Et qui des cieux jaloux brava toujours la Reine.
Tu verras en Eſpagne un Alcide nouveau,
Vainqueur d'une hydre plus fatale,
Des ſuperſtitions déchirant le bandeau,
Plongeant dans la nuit du tombeau
De l'Inquiſition la puiſſance infernale.
Dis-lui qu'il eſt en France un Mortel qui l'égale;
Car tu parles, ſans doute, ainſi que le vaiſſeau
Qui conduiſit dans la Colchide
Les deux Jumeaux divins, Jaſon, Orphée, Alcide.
Baptiſé ſous mon nom, tu parles hardiment:
Que ne diras-tu pas, des énormes ſottiſes
Que mes chers François ont commiſes
Sur l'un & ſur l'autre élément!
Tu brûles de partir..... arrête;

Je prétends m'embarquer ; attends-moi, je te joins ;
Libre de paſſions, de préjugés, de ſoins,
J'ai ſçu de mon aſyle écarter la tempête ;
Mais dans mes prés fleuris, dans mes ſombres forêts,
Dans l'abondance & dans la paix,
Mon ame eſt encore inquiéte ;
Des méchans & des ſots je ſuis encor trop près ;
Les cris des malheureux percent dans ma retraite ;
L'excès du mauvais goût qui domine aujourd'hui,
Déshonore trop ma patrie.
Hier on m'apporta, pour combler mon ennui,
Le *Tacite* de *****.
Je n'y tiens plus, je parts, & j'ai trop différé.
Ainſi je m'occupois, ſans ſuite & ſans méthode,
De ces penſers divers où j'étois égaré,
Comme tout ſolitaire à ſoi-même livré,
Ou comme un fou qui fait une Ode ;
Quand Minerve tirant le rideau de mon lit ;
Avec l'aube du jour m'apparut, & me dit :
Tu trouveras par-tout la même impertinence ;
Les ennuyeux & les pervers
Compoſent ce vaſte Univers ;
Le monde eſt fait comme la France.
Je me rendis à la raiſon ;
Et ſans trop m'affliger des ſottiſes du monde ;
Je laiſſe mon vaiſſeau fendre le ſein de l'onde ;
Et je reſte dans ma maiſon.

M. DE VOLTAIRE.

LE DERVIS ET LA PUCE,

Apologue Oriental.

Le soleil s'élevant sur la voûte azurée,
Des régions de l'Empirée
Enfin recommençoit le tour;
La jeune violette émailloit la verdure;
Les roses répandoient l'essence la plus pure;
Et les chantres des bois excités par l'amour,
Célébroient le printemps du jour
Et le réveil de la nature;
Quand Mahmoud, un Dervis, un des Saints du Levant,
Qui, par esprit de pénitence,
Vivoit oisif dans un couvent,
Se frotta les deux yeux, s'étendit en bâillant;
Arracha de son lit sa dévote existence,
Et sur un mont voisin s'avança lentement.
Là, contemplant au loin les rives du Bosphore;
Vallon riant, asyle heureux,
Que des palais voluptueux
A ses regards charmés embellissoient encore;
L'Elu de Mahomet, de plaisir enivré,
Laissa germer l'orgueil dans son cœur égaré;

Que l'homme eſt grand, dit-il ! Se peut-il que lui-même
Oublie auſſi ſouvent ſa dignité ſuprême ?
Les peuples écaillés qui nagent dans les mers,
Les hôtes des forêts, les citoyens des airs,
Le doux parfum des fleurs, le fruit qui les remplace,
Les diſques radieux de ces globes divers
Qu'ALLAH ſeme la nuit dans les champs de l'eſpace,
L'aſtre éclatant qui les efface,
Tout fut fait pour lui ſeul en ce vaſte Univers ;
Paiſible ſouverain de cet immenſe empire,
Il commence à régner dès l'inſtant qu'il reſpire.
O vous, ſpheres des Cieux, vous ſur-tout végétaux,
Quadrupedes, poiſſons, oiſeaux,
Saluez en moi votre maître !
Je ſuis homme autant qu'on peut l'être,
Et je ne connois point d'égaux.
Tandis que ce Dervis, en ſon erreur profonde,
Croyoit que les lions à le ſervir bornés,
Pour lécher ſes pieds fortunés,
Viendroient humblement à la ronde,
Une puce à loiſir voltigeoit ſur ſon nez ;
Et penſant être là ſur le trône du monde,
De bonne foi s'imaginoit
Qu'elle ſeule déterminoit
Les divers mouvemens de la machine ronde.
Je ſuce ton ſang, je le boi,

Disoit-elle, vil solitaire ;
Et pourtant roi de la terre
Tu te vantes d'être le Roi !
Seroit-il vrai que tu le crusses ?
Apprens, mortel superbe, apprends enfin de moi,
Que tu ne fus créé que pour nourrir les puces.

M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

A MADAME DE ***

L'ENFANT ailé, dans son bandeau,
Hier vint m'apporter vos larmes :
De ces pleurs, me dit-il, goûte bien tous les charmes ;
Ils sçauront dans ton cœur porter un feu nouveau ;
Ce sont les pleurs des Grâces même ;
A tes vers j'accorde ce prix.
Ah ! m'écriai-je, Amour, quelle gloire suprême
Vous répandez sur mes écrits !
A tant d'honneur auroïs-je dû prétendre ?
Ces larmes sont pour moi le prix le plus flatteur ;
Dieux ! quelle seroit leur douceur
Si l'Amour les eût fait répandre !

M. D'ARNAUD.

ODE ANACRÉONTIQUE.

J'AVOIS juré d'être ſage;
Mais avant peu j'en fus las.
O raiſon! c'eſt bien dommage
Que l'ennui ſuive tes pas.

J'eus recours à la folie;
Je nageai dans les plaiſirs:
Le temps diſſipa l'orgie,
Et je perdis mes deſirs.

Entre elles je voltigeai;
L'une & l'autre ſe reſſemble;
Et je les apprivoiſai,
Pour les faire vivre enſemble.

Depuis dans cette union
Je coule ma douce vie;
J'ai pour femme la raiſon,
Pour maîtreſſe la folie.

Tour-à-tour mon goût volage
Leur partagea mes deſirs;
L'une a ſoin de mon ménage,
Et l'autre de mes plaiſirs.

M. DE SAINT-PÉRAVI.

A MONSIEUR DE ***

En lui envoyant les MÉMOIRES DE SULLY.

VOILA ce que de lui nous laiſſa ce vrai Sage,
Ce bon Miniſtre d'un bon Roi,
Qui reſpire dans cet ouvrage :
Que réunis tous deux, ils ſoient chantés par toi!
Peins dans l'un ce zèle héroïque,
Cette auſtere amitié, leçon des Courtiſans,
Et cette ame patriotique
Que ne ſouillerent point les horreurs de ſon temps:
De l'autre oſe tracer l'auguſte caractere,
Les malheurs, les exploits, & ſur-tout les bienfaits;
Que ce tableau nous frappe, & que tous les Français
Baignent encor de pleurs l'image de leur Pere!
Dévoile-nous, ſans pompe & ſans détour,
Ce cœur vraiment royal, tréſor de nos ancêtres,
Ce cœur où pénétra le poignard de leurs Prêtres;
Où plutôt, retranchant ces déteſtables jours,
Prens de plus doux crayons pour peindre ſes amours;
Montre-nous ce Héros aux pieds de Gabrielle,
Moins ſuperbe que tendre, & Françoiſe & fidelle.
Il eſt des Rois dans la foule perdus,
Que déshonorent leurs foibleſſes;

Mais celles de HENRI ſont des titres de plus ;
Il fut ſi grand, il eut tant de vertus,
Que l'on peut bien lui paſſer ſes Maîtreſſes.

M. DORAT.

LE PARDON,

CONTE.

A Son voiſin, la gentille Iſabelle
Fut ſe plaindre de ſon époux,
Qui toujours lui cherchoit querelle :
Croyez-moi, dit-il, vengez-vous.
Le conſeil plut fort à la Belle.
Le galant fut choiſi pour ſervir ſon courroux.
A chaque heure du jour c'étoit nouvelle plainte ;
Notre couple à l'envi ſignaloit ſon ardeur ;
Mais la colere du vengeur
En moins de huit jours fut éteinte.
De tout on ſe laſſe à la fin.
La Belle, que toujours la vengeance aiguillonne,
Six fois fut ſe plaindre un matin.
Oh ! pour le coup, dit le voiſin,
Je ſuis Chrétien, je lui pardonne.

VERS
A CÉPHISE.

CÉPHISE, tu m'es infidelle!
En vain l'Amour cherche à m'en impoſer,
La cruelle raiſon veut me déſabuſer;
Mais je te vois toujours plus belle,
Et c'eſt aſſez pour t'excuſer.
Ecartons les ſombres alarmes;
Tourne ſur moi tes regards ſéducteurs;
Viens dans mes bras me rendre tous tes charmes
Par ces tendres baiſers ſi remplis de douceurs;
Fuſſent-ils des baiſers trompeurs,
De ton amant viens eſſuyer les larmes;
Je volerai moi-même au-devant de l'erreur:
Lorſqu'il flatte mes vœux, j'embraſſe le menſonge;
Je préfere au réveil, qui dément mon bonheur,
Les fauſſes careſſes d'un ſonge.
Sur mes yeux, de l'Amour j'attache le bandeau;
Que déſormais, Céphiſe, ſon flambeau
Ne m'éclaire que ſur tes grâces.
Funeſte vérité, va, fuis loin de mes traces;
Laiſſe-moi m'égarer ſur les pas ſéduiſans
De ce Dieu qui fait ſeul les charmes de ma vie;

En faveur de ſes agrémens,
Pardonne-lui ſa perfidie.
Oui, Céphiſe, j'ai trop écouté le ſoupçon;
Oui, j'en crois ta beauté bien mieux que ta raiſon!
Mon cœur reprend ſes fers; quelle rougeur aimable!
Tes pleurs augmentent tes attraits:
Va, tu ne me trompas jamais;
Et c'eſt moi qui ſuis le coupable.

M. D'ARNAUD.

LES GRACES REFORMÉES.

LORSQU'EN t'inſtruiſant, tu t'amuſes
A conſidérer tous ces Dieux,
Dont tant de favoris des Muſes
Ont pris ſoin de peupler les cieux:
» On en pourroit, dis-tu, réformer quelques claſſes;
» L'abondance des biens en fait tomber le prix:
» Pourquoi, par exemple, trois Grâces?
» Une ſeule eût ſuffi. » D'accord, jeune Philis;
Mais il étoit peu vraiſemblable
Qu'une ſeule Beauté raſſemblât tant d'appas;
Puiſqu'on ne vous connoiſſoit pas,
Cette erreur étoit pardonnable.

LE VALET MAITRE.

A MADAME DE ***

Qui reprochoit à l'Auteur de ne point travailler pour le Théatre.

C'ÉTOIT vers le milieu d'une tranquille nuit:
D'un tableau de nos mœurs je retraçois l'eſquiſſe,
Quand un enfant, qui d'abord m'a ſéduit,
Dans mon atteller introduit,
A demandé d'entrer à mon ſervice.
Je ſuis jeune, a-t-il dit; mais j'ai mille talens:
J'ai l'air fou; mais ſouvent je conſeille les ſages:
Je n'ai pas tous les avantages;
Mais j'ai tous les équivalens.
Retenez-moi: je ſuis & diſcret & fidèle;
A vos travaux je puis même avoir part,
Et j'ai déja ſervi chez les Maîtres de l'Art:
Si vous avez jamais à peindre quelque Belle,
J'ai parmi cent deſſeins un excellent modèle.
Il ſe vanta beaucoup; mais ſon air ingénu,
Je vous l'ai déja dit, avoit ſçu me ſéduire;
Sous ſa main, il eſt vrai, je l'avois vu ſourire;
Mais voit-on ce qu'on voit quand on eſt prévenu?
Enfin je le retiens cet enfant inconnu,

Et dans le même inſtant, voilà que je ſoupire :
Le voilà lui, qui dans mon attelier,
Sans mon ordre, à mes yeux, fait tout ce qu'il deſire ;
Ah ! qu'on a bien raiſon de dire
Qu'à l'œuvre on connoît l'ouvrier !
Il brouille mes couleurs, il briſe mes palettes ;
Je le gronde : à l'inſtant il fauſſe mes compas ;
Je lui dis de ſortir ; il ne m'obéit pas.
Vous me croyez à vous ; c'eſt à moi que vous êtes,
Dit-il ; la ſeule Eglé peut me faire la loi.
Eglé, depuis ce jour je ſuis en eſclavage ;
Je dépends d'un enfant qui me commande en Roi ;
Et quand je veux achever quelqu'ouvrage,
Le petit ſcélérat ſe place devant moi ;
Je ne vois plus que votre image.

DESMAHIS.

ÉPIGRAMME.

CERTAIN rimeur qui jamais ne repoſe,
Me dit hier arrogamment
Qu'il ne ſçait point écrire en proſe :
Liſez ſes vers, vous verrez comme il ment.

EPITRE

A MADAME LA MARQUISE DE *** (a)

Vous l'avez donc bien arrêté!
Il faudroit mourir pour vous plaire!
Ah! ſous les traits de la beauté
Peut-on cacher ce caractere?
Pardon, Madame, il eſt affreux;
Vos triomphes ſeroient des crimes.
Que nos femmes penſent bien mieux!
Toutes ici ſont des heureux:
Il vous faut, à vous, des victimes.
Quel cœur, ô Ciel! & quels deſirs!
L'Amour eſt un Dieu que j'encenſe;
Mais qu'il ſe borne à mes ſoupirs,
Faut-il, pour vos menus plaiſirs,
Qu'en un ſiécle de tolérance,
Ce Dieu ſi doux ait des martyrs?
Eh! des vivans ſoyez aimée;
Plus de ces homicides vœux.
Mais je devine: un meurtre ou deux
Font une belle renommée.

(a) Cette Dame avoit dit, dans un ſouper, qu'elle ne croiroit jamais qu'on l'aimât, à moins qu'on ne mourût pour elle.

Au milieu d'un cercle brillant,
La vieille Iris, demi-bâillant,
Demande : Eh bien, quelle nouvelle ?
Monſieur un tel, dit un plaiſant,
Eſt mort pour Madame une telle :
Chacun ſe regarde à ce mot ;
Un Petit-Maître dit : le ſot !
Un autre s'écrie : ah ! quel conte !
Un jeune Abbé : je l'aimois fort,
Et j'en ai pour lui quelque honte ;
Je lui conſeille d'être mort.
Et telle eſt l'oraiſon funebre
Qu'on fait à notre infortuné :
Le pauvre amant eſt bien berné ;
Mais la Dame devient célebre.
Se montre-t-elle aux boulevards ?
Au même inſtant, tous les regards
Vont au caroſſe de la Belle ;
Tous les cœurs en ſont occupés ;
Dans tous les bals, on dit : c'eſt elle ;
On la cite dans les ſoupés ;
Et la voilà preſque immortelle.
Vraiment, un tel éclat ſéduit ;
Il peut flatter : il eſt ſi rare !
Mais vous, pourquoi ce goût bizarre ?
Madame, pour faire du bruit,
N'a pas beſoin d'être barbare.

Voulez-vous un plus beau ſuccès,
Et d'ailleurs, un ſuccès utile ?
Fixez-moi le cœur d'un François,
Au lieu d'en faire mourir mille ;
La chose, à regarder de près,
Eſt peut-être plus difficile.
Vous qui n'en manquez point déja,
Combien vous feriez de jalouſes !
Les amantes & les épouſes
Vous enviroient ce ſecret-là.
Que leur exemple vous guériſſe :
Un amant mort en votre honneur
Peut bien ſatisfaire un caprice,
Mais ne porte jamais bonheur.
Jadis pour les beaux yeux d'Hélene,
Lorſque vingt Rois eurent péri,
Le Ciel punit cette inhumaine,
En la rendant à ſon mari.
Mais la Vénus qui fut ſi bonne,
Obtint un culte & des autels :
Elle écoutoit Dieux & mortels ;
Vénus ne fit mourir perſonne.
Si vous tuez tous vos amans
Par cette belle découverte,
Je vais gager qu'en peu de temps
Notre France ſera déſerte :
De Verſailles & de Paris

Toutes nos femmes débonnaires,
Vous enverront leurs chers maris,
Certains cadets, Meſſieurs leurs freres,
Nos Courtiſans, les Favoris,
Et nos Généraux, leurs confreres.
Si cependant tant de raiſons
N'ébranlent pas votre ſyſtême;
S'il faut mourir quand on vous aime,
Je me décide : eh bien ! mourons;
Mourir pour vous, eſt-ce un ſupplice?
Mais on meurt de mille façons :
Vous permettrez que je choiſiſſe;
C'eſt bien le moins; car tout ceci
N'eſt pas, Madame, un jeu frivole;
D'autres vous promettront auſſi :
Moi, je fais mieux, je tiens parole.
Mon choix dépend un peu de vous;
Ayez enfin la complaiſance
De m'honorer d'un rendez-vous;
Dans un voluptueux ſilence,
Je tomberois à vos genoux :
Un mourant eſt ſans conſéquence;
Vous aimez tant à voir mourir!
Vous en paſſeriez votre envie;
Moi, j'expirerois de plaiſir,
Et vingt rivaux, de jalouſie.

M. BARTHE.

EPITRE

ÉPITRE
A L'HYMEN.

Délices des cœurs vertueux,
Toi qu'on implore & qu'on outrage !
Qui ſur l'Amour as l'avantage
De purifier tous les feux
Qu'allume en nous ce Dieu volage :
O toi par qui je ſuis heureux,
Sage Hymen, reçois mon hommage ;
Reçois ces vers que tes bienfaits,
Dictent à ma reconnoiſſance.
Qui mérite mieux qu'on l'encenſe
Que toi, dont les ardens ſouhaits
Ne tendent qu'à notre exiſtence ?
C'eſt à l'éclat de ton flambeau
Que le vice caché dans l'ombre
Réduit en cendres le bandeau
Qui lui déroboit le tableau
Des biens que tu répands ſans nombre.

Mais où t'adreſſer mon encens ?
Où te trouver, charme de l'ame ?
En quel climat brille ta flâme

Comme dans mon cœur je la ſens?
Tout l'Univers ne fait qu'un Temple
Où ta ſainteté ſe contemple;
Mais à la honte des mortels,
Qu'un vain deſir toujours conſume,
Le feu s'éteint ſur tes Autels,
Sans que le devoir le rallume.

Pardonne leur égarement,
O Divinité bienfaiſante!
Et d'une main compatiſſante,
Diſſipe leur aveuglement;
Fais ſuccéder au trait rapide
Que l'amour lance dans leur cœur,
Cette flamme douce & ſolide
Dont jamais rien n'éteint l'ardeur.
Ne borne pas là ta faveur!
Au lieu de ces remords terribles
Que le crime enfanta toujours,
Peins-leur, Dieu des chaſtes amours,
Ces plaiſirs vrais, purs & paiſibles,
Dont tu combles à chaque inſtant
Les cœurs honnêtes & ſenſibles,
Qu'unit un ſaint engagement.

Peins-leur cette vive allégreſſe,
Ces tranſports, ce feu, cette ivreſſe,
Et ces divins ſaiſiſſemens

Qui troublent & charment nos ſens,
Lorſque du nom ſacré de pere
Une voix innocente & chere
Nous fait entendre les accens.

Peins-leur ces biens plus grands encore,
Que dans ſon ame ſent éclore
Une mere qui, ſous ſes yeux,
Voit répondre à ſes juſtes vœux
Une fille qu'elle contemple,
Et dont la vie, à ſon exemple,
N'offre rien que de vertueux.

Montre-leur auſſi tous les charmes
Qu'on trouve à répandre ces larmes
Que le plaiſir puiſe en nos cœurs,
Lorſque d'un fils ſoumis & tendre,
L'heureux deſtin vient nous apprendre
Des traits qui le comblent d'honneurs.

Mais quels ſoupirs ſe font entendre ?
D'où naiſſent les maux que je voi ?
Quelle furie a pu répandre
L'horreur qui regne autour de moi ?
C'eſt la ſatyre qui s'éveille,
Et qui vient ſouiller mon oreille
Des ſons odieux de ſa voix.
Elle a beau de ſa bouche impure

Vomir contre moi l'impoſture,
Tu ne perdras rien de tes droits;
Ils ſont écrits dans la Nature.

Daigne donc te montrer à nous,
Toi l'ame & le bonheur du monde!
Et que ta préſence confonde
Ces vils & perfides époux,
Qui, loin de craindre ton courroux,
Suivent un feu qui les égare,
Et par un ſentiment bizarre,
Préferent des plaiſirs honteux
A ces biens ſi délicieux
Que ta ſageſſe leur prépare.
En vain dans de coupables nœuds
Ils penſent voir le bonheur même!
S'abuſa-t-on jamais de même?
Qui doit rougir n'eſt pas heureux.

Hélas! inſenſés que nous ſommes,
Faudra-t-il toujours que les hommes,
Capricieux autant qu'ingrats,
Forgent eux-mêmes leur martyre,
Et par un excès de délire,
N'aiment que les biens qu'ils n'ont pas.

Viens donc, Hymen, viens les inſtruire;
Qu'ils connoiſſent leur folle erreur;
Ramene-les ſous ton empire;

Mais que leur choix te faſſe honneur!
Qu'on les eſtime par l'ardeur
Qu'un vertueux amour inſpire!
L'eſtime eſt le premier bonheur.

Loin d'ici, cœurs puſillanimes,
Vous qui morts pour l'humanité,
Aux liens les plus légitimes
Préférez votre liberté:
Lâches, dont la fauſſe prudence
N'enviſage qu'avec mépris
Les faveurs que l'Hymen diſpenſe,
Et qui pour comble d'impudence
Oſez priver votre pays
Du tribut de votre exiſtence;
Fuyez, ou d'un eſprit ſoumis,
Cruels, réparez votre offenſe.

Heureux encor ſi leurs forfaits
Se bornoient à l'indifférence
Qu'ils ont, Hymen, pour tes bienfaits;
Mais de leur vile intempérance
Rien ne modere les accès.

Je les vois porter l'adultere
Au ſein de ces époux heureux,
Dont les plus reſpectables nœuds
Faiſoient l'exemple de la terre;
Et par leur impudicité,

Renverſer l'ordre néceſſaire
Au bien de la ſociété.

Par un autre excès d'infamie,
Je les vois de leur flame impie
Corrompre ces cœurs vertueux
Dont s'applaudiſſoit la Nature,
Et qui n'avoient reçu des Dieux
Qu'une ame exempte d'impoſture;
Ou bien, victimes de leurs feux,
Mon œil les ſuit juſqu'en ces lieux,
Vrais réceptacles de la honte,
Où ſous l'image du plaiſir,
Le plus douloureux repentir
Prépare à celui qui l'affronte
Des maux qu'on ne peut définir.

Mais quel objet s'offre à ma vue?
O charme! ô joie inattendue!
Tout brille de nouveaux attraits;
Tout s'embellit dans la nature,
Les champs ont repris leur parure;
De ces bois l'ombrage eſt plus frais;
C'eſt l'Hymen, c'eſt lui qui ſe montre,
Mon cœur me rappelle ſes traits;
Les vertus vont à ſa rencontre,
Il eſt entouré de bienfaits.
Devant lui marche la ſageſſe,

Le devoir eſt à ſon côté,
Et l'heureuſe tranquillité
Qui près de lui ſourit ſans ceſſe,
Des roſes de la volupté
Couronne encore ſa vieilleſſe.

Daigne, chaſte Divinité,
Toi dont j'idolâtre l'image,
Daigne recevoir mon hommage;
C'eſt toi qui m'inſpiras ces vers,
Fais-les parcourir l'Univers,
Non pour acquérir cette gloire
Dont les mortels ſont ſi jaloux;
Mais pour graver dans leur mémoire
Que le ſentiment le plus doux
Qu'on puiſſe éprouver ſur la terre,
Eſt de joindre au titre d'époux
La félicité d'être pere.

M. COLLÉ.

ÉPIGRAMME.

MES malades jamais ne ſe plaignent de moi,
Diſoit un Médecin d'ignorance profonde:
Ah! répartit un plaiſant, je le croi,
Vous les envoyez tous ſe plaindre en l'autre monde.

M. FRANÇOIS.

EPITRE
D'UN PERE A SON FILS;

Sur la naiſſance d'un Petit-Fils.

IL eſt donc né ce fils, objet de tant de vœux!
Il reſpire! Avec lui nous renaiſſons tous deux.
Mon cœur s'eſt réveillé : cette ardeur qui m'enflâme,
Au jour de ta naiſſance a pénétré mon ame.
Je te pris dans mes bras : un ſerment ſolemnel
Promit de t'élever dans le ſein paternel.
Le temps qui m'a conduit au bout de ma carriere;
De mes yeux, par degrés, épura la lumiere.
Vainement & trop tard allumant ſon flambeau,
La raiſon nous éclaire aux portes du tombeau.
Ah! ſi l'expérience, école du vrai Sage,
Pouvoit de nos enfans devenir l'héritage;
Si nos malheurs au moins n'étoient perdus pour eux;
Un pere, en expirant, ſe croiroit trop heureux:
Mais il meurt tout entier, & la triſte vieilleſſe
Dans la tombe avec elle emporte ſa ſageſſe.

De mon vaiſſeau du moins que les triſtes débris,
Epars ſur les écueils, en écartent mon fils.
Je le vois, en mourant, s'éloigner du rivage;
Ah! s'il arrive au port, je bénis mon naufrage.

Parmi tous ces mortels ſur ce globe ſemés,
Les uns portent un cœur, des ſens inanimés;
Le feu des paſſions n'échauffe point leur ame:
D'autres ſont embraſés d'une céleſte flâme;
Mais trop ſouvent, hélas! ſa féconde chaleur
Enfante les talens, & non pas le bonheur;
Et de l'infortuné dont elle eſt le partage,
Elle fait un grand Homme, & rarement un Sage.

Le bonheur! O mortel, oſe te détacher
D'un eſpoir que bientôt il faudroit t'arracher.
Si le ſonge eſt flatteur, le réveil eſt funeſte:
Fais le bonheur d'autrui, c'eſt le ſeul qui te reſte.

Si ton fils n'a reçu que des ſens émouſſés,
Qu'il ſe traîne à pas lents dans les chemins tracés;
Sans lui frayer toi-même une route nouvelle,
De tes ſeules vertus offre-lui le modèle.
Mais ſi des paſſions le germe eſt dans ſon ſein,
Veille, pere éclairé, ſur ce dépôt divin.
Loin de lui ces priſons, où le haſard raſſemble
Des eſprits inégaux, qu'on fait ramper enſemble;
Où le vil préjugé vend d'obſcures erreurs,
Que la jeuneſſe achete aux dépens de ſes mœurs.
Si ton fils ne te doit ſon ame toute entiere,
Tu lui donnas le jour, mais tu n'es pas ſon pere.

Le chef-d'œuvre immortel de la Divinité
Sur la terre au haſard paroît être jetté.

L'homme naît; l'impoſture aſſiége ſon enfance;
On fatigue, on ſéduit ſa crédule ignorance;
On dégrade ſon être : ah! cruels, arrêtez;
C'eſt une ame immortelle à qui vous inſultez.
De l'éducation l'influence ſuprême,
Subjuguant dans nos cœurs la nature elle-même,
Peut créer à ſon choix des vices, des vertus :
C'eſt du fils de Céſar que Caton fit Brutus.
Régne ſur le haſard, affoiblis ſon empire,
L'homme peut le borner, ou même le détruire :
Que ſon fier aſcendant ſoit dompté par tes ſoins;
Transforme pour ton fils les vertus en beſoins.

O toi! Fille des Cieux, que l'Univers adore,
Toi qu'il faut que l'on craigne, ou qu'il faut qu'on implore!
Sainte Religion, dont le regard deſcend
Du Créateur à l'homme, & de l'être au néant;
Montre-nous cette chaîne adorable & cachée,
Par la main de Dieu même à ſon Trône attachée;
Qui, pour notre bonheur, unit la terre au Ciel,
Et balance le monde aux pieds de l'Eternel.

Mais déja de ton fils la raiſon vient d'éclore!
Sçache épier, ſaiſir l'inſtant de ſon aurore,
Où l'homme ouvrant les yeux, frappé d'un jour nouveau,
S'éveille, & regardant autour de ſon berceau;

Etonné de penſer, & fier de ſe connoître,
Oſe s'interroger, s'apperçoit de ſon être;
Dévore les objets autour de lui ſemés,
Jadis morts à ſes yeux, maintenant animés;
Demande à ces objets leurs rapports à lui-même,
Et du monde moral veut ſaiſir le ſyſtême.
A de ſages leçons conſacre ces momens,
De ſes vertus alors poſe les fondemens;
Des vrais biens, des vrais maux, trace-lui les limites;
Renferme ſes regards dans les bornes preſcrites.
Qu'il ſçache tour-à-tour ſe concentrer dans lui,
Etendre ſes rapports, & vivre dans autrui.
Ne fais briller pour lui que des clartés utiles;
Il eſt pour les humains des vérités ſtériles.
Le Ciel eſt parſemé de globes lumineux;
Mais un ſeul nous éclaire, & ſuffit à nos yeux.

Prolonge pour ton fils cet heureux tems d'ivreſſe,
Cet aimable délire, où la ſimple jeuneſſe
Ignorant l'artifice & les retours cruels,
N'a point perdu le droit d'eſtimer les mortels,
Et goûte ce bonheur ſi pur, ſi reſpectable,
De croire à la vertu, pour aimer ſon ſemblable.
Jeune homme, j'aime à voir ta naïve candeur
Chercher imprudemment nos vertus dans ton cœur,
Chérir une ombre vaine, adorer ton ouvrage,
De tes purs ſentimens reproduire l'image,
Et ſe plaire à créer, dans ta ſimplicité,

Un nouvel Univers par toi ſeul habité.
Oui, que mon fils embraſſe un fantôme qu'il aime;
Nous croyant des vertus, il en aura lui-même.

Mais voici ce moment utile, ou dangereux,
Qui, ſouvent annoncé par un nauffrage affreux,
Des ſens avec le cœur préparant l'alliance,
Donne à l'homme étonné toute ſon exiſtence;
Etablit ſes devoirs ſur ſes rapports divers,
Le fait vivre à lui-même, & naître à l'Univers:
Ce ſont les paſſions, dont la fatale ivreſſe
L'éleve quelquefois, & trop ſouvent l'abaiſſe.
Mais quel que ſoit ſur nous leur aſcendant vainqueur,
Leur force ou leur foibleſſe eſt toute en notre cœur.
Indociles courſiers, ils éprouvent leur guide;
Le foible eſt entraîné par leur élan rapide.
Le fort ſçait les dompter, les aſſervir au frein;
Pour jamais de leur maître ils connoiſſent la main.
Les courſiers du Soleil dans leur vaſte carriere,
Répandoient ſans danger les feux & la lumiere;
Phaëton les conduit; bondiſſans, furieux,
Ils conſument la terre, ils embraſent les Cieux.

Si ton fils des vertus a reçu la ſemence,
Des paſſions pour lui ne crains point l'influence;
De nos égaremens on les accuſe en vain,
Le germe corrupteur dormoit dans notre ſein;
De ſable, de limon cet impur aſſemblage,

Rebut de l'Océan ſoulevé par l'orage,
Avant que la tempête eût ébranlé les airs,
Il exiſtoit déja dans le gouffre des mers.
Paſſions, c'eſt nous ſeuls, & non vous qu'il faut craindre:
Epurons notre cœur, ſans vouloir les éteindre.

Parmi tous ces deſirs dans notre ame allumés,
Le tyran le plus fier de nos ſens enflammés,
C'eſt ce fougueux inſtinct, fait pour nous reproduire,
Bienfaiteur des mortels, & prêt à les détruire.
Qu'un ſeul objet, mon fils, t'enchaînant ſous ſa loi,
Te dérobe à ſon ſexe anéanti pour toi.
Heureux ſans doute, heureux, ſi la beauté qui t'aime,
Rempliſſant tout ton cœur, te rend cher à toi-même,
Et mêle au tendre amour qu'elle a ſçu t'inſpirer,
Ce charme des vertus qui les fait adorer.
Nœuds avoués du Ciel, reſpectable Hyménée,
De mon fils à tes loix ſoumets la deſtinée!
Que par toi de ſon être étendant le lien,
Mon fils, pour être heureux, ſoit homme & citoyen!
Loin d'ici ces mortels, dont la folle prudence
Refuſe à leur pays le prix de leur naiſſance,
Et qui, prêts à brûler des plus coupables feux,
Morts pour le genre humain, penſent vivre pour eux.

Amitié, nœud ſacré, récompenſe des Sages,
Plaiſir de tous les temps, vertu de tous les âges,

Oui, mon fils chérira tes devoirs, tes douceurs !
L'astre qui nous éclaire eut des blasphémateurs ;
Des monstres ont maudit sa féconde influence ;
D'autres ont de Dieu même abhorré l'existence,
Ont haï l'Eternel ! Amitié, qui jamais
A blasphémé ton nom, a maudit tes bienfaits ?

Le Ciel daigne accorder au mortel magnanime
Une autre passion plus rare & plus sublime,
Aliment des vertus, ame des grands desseins :
C'est ce noble désir d'être utile aux humains ;
D'avoir des droits sur eux, de vivre en leur mémoire,
Le plus beau des besoins, le besoin de la gloire ;
Impérieux instinct, que des Dieux bienfaiteurs,
Par pitié pour la terre, ont mis dans les grands cœurs.
Mais qui cherche la gloire, a besoin qu'on l'éclaire :
Il en est une, hélas ! criminelle ou vulgaire,
Que le foible poursuit, qu'encense le pervers,
Qui, sous différens noms, fléau de l'Univers,
Arme le Conquérant, lui commande des crimes,
Dicte au Sage insensé de coupables maximes,
Aiguise le poignard, prépare le poison,
Pour sauver de l'oubli le fantôme d'un nom !
Prestige d'un instant, vaine & cruelle idole,
Non, ce n'est point à toi que le Sage s'immole !
Ses jours dans les travaux ne sont point consumés,
Pour laisser quelques pas sur le sable imprimés.

Mais ſervir, éclairer le genre humain qu'il aime,
En recherchant ſur-tout l'eſtime de ſoi-même,
La mettre au plus haut prix, l'obtenir de ſon cœur;
Voilà quelle eſt ſa gloire & quelle eſt ſa grandeur.
Si de ce beau deſir ton ame eſt dévorée,
Nourris dans toi, mon fils, cette flamme ſacrée,
Tandis que tes eſprits, dans leur mâle vigueur,
Du feu des paſſions reçoivent leur chaleur.
Ah! lorſque les glaçons de la froide vieilleſſe,
Viennent de notre ſang arrêter la viteſſe;
Lorſque nous recelons dans un débile corps
Un eſprit impuiſſant, une ame ſans reſſorts,
Plus de droits ſur la Gloire & ſur la Renommée,
La lice de l'honneur eſt pour jamais fermée;
Et ſur nos ſens flétris, ainſi que ſur nos cœurs,
L'oiſive indifférence épanche ſes langueurs.

Mon fils, ſur les humains que ton ame attendrie
Habite l'Univers, mais aime ſa patrie.
Le Sage eſt citoyen; il reſpecte à la fois
Et le tréſor des mœurs, & le dépôt des Loix:
Les Loix! raiſon ſublime & morale publique,
D'intérêts oppoſés balance politique;
Accord né des beſoins, qui par eux cimenté,
Des volontés de tous fit une volonté;
Chéris toujours, mon fils, cet utile eſclavage,
Qui de ta liberté doit épurer l'uſage.

Entends mes derniers mots, toi dont les ſoins prudens
Doivent de notre fils guider les premiers ans.
J'ai vu ſon doux ſourire à ſa naiſſante aurore;
Son premier ſentiment à tes yeux doit éclore:
Dans ton ſein paternel il ira s'épancher;
Et moi d'entre tes bras la mort va m'arracher.
Puiſſe un jour cet Ecrit, gage de ma tendreſſe,
Cher enfant, à ton cœur faire aimer ma vieilleſſe!
Puiſſes-tu t'écrier, ſaiſi d'un doux tranſport:
Il fit des vœux pour moi dans les bras de la mort.
Oui, c'eſt toi qui m'offrant une heureuſe eſpérance,
Plus loin dans l'avenir portes mon exiſtence:
Je t'apprends le ſecret de vivre & de jouir;
Ma mort t'enſeignera le grand art de mourir.

M. DE CHAMFORT.

Sur la Statue de PIGMALION.

Si Pigmalion la forma,
Si le Ciel anima ſon être;
L'Amour fit plus, il l'enflamma;
Sans lui que ſerviroit de naître?

M. DE VOLTAIRE.

LA POPULATION.

ODE.

Je parcours ma Patrie & ſa vaſte étendue;
De la ſtérilité dans ſon ſein deſcendue,
Tout me trace les maux;
Sa force diminue, & ſa ſplendeur s'efface;
Près de quelques berceaux que le trépas menace,
J'apperçois cent tombeaux.

Dans ces temps où grondoient nos diſcordes civiles,
Dans ce ſiécle de deuil, nos campagnes, nos villes,
Comptoient plus d'habitans.
Cette terre féconde, au milieu des ravages,
S'animoit ſous un Dieu, qui, malgré les orages,
En échauffoit les flancs.

La France cependant alors moins affermie,
N'avoit pas étendu, ſur ſa force endormie,
L'empire de nos Rois.
Vous n'aviez pas encor fléchi ſous la victoire,
Vous, immenſes pays, que les mains de la Gloire
Ont ſoumis à nos loix.

Le luxe plus cruel que la guerre & la peſte,
N'avoit pas infecté de ſon ſouffle funeſte

TAYLOR INST. OXFORD

Les mœurs de nos ayeux :
Attachés à l'Hymen, jaloux de ſes délices,
Ils n'auroient pas oſé profaner par des vices
Le plus ſacré des nœuds.

D'un divorce poli les adroites maximes
N'avoient pas étouffé du plus affreux des crimes
La honte & les remords.
Leurs plaiſirs s'uniſſoient à des vertus ſéveres :
Par des enfans nombreux, fiers d'imiter leurs peres,
Ils comptoient leurs tréſors.

Si-tôt que de l'amour les éloquentes flammes
Leur faiſoient éprouver le beſoin de leurs ames
Par des tranſports nouveaux,
Ils couroient à l'autel conſacrer leur tendreſſe,
Et l'Hymen amoureux, aux yeux d'une maîtreſſe,
Allumoit ſes flambeaux.

Mais l'Hymen avili n'eſt qu'un Dieu mercenaire :
L'Epouſe la plus riche eſt celle qui doit plaire ;
L'or ſeul peut nous charmer.
De peres inhumains, maximes tyranniques,
Quoi ! vous oſez ſoumettre à des calculs iniques
Le doux plaiſir d'aimer.

Quelle poſtérité ne doit-on pas attendre
De deux Epoux unis par le nœud le plus tendre
Du cœur & de l'eſprit ?

La plante qui s'éleve en rameaux floriſſante,
Tient ſa fertilité de la vertu puiſſante
Du ſol qu'elle chérit.

Ah ! c'eſt l'Amour lui ſeul qui doit peupler le monde :
Il eſt le créateur des êtres qu'il féconde
De ſon ſouffle brûlant.
Les enfans de l'Amour ſont beaux & pleins de force ;
Ceux qu'il n'a point formés, n'ont qu'une foible écorce
Qui couvre un corps tremblant.

Quoi ! l'amour conjugal n'eſt-il donc plus qu'un crime ?
On rougit de ſes feux ; ſous l'erreur qui l'opprime,
Il gémit abbatu.
Infame préjugé, qui parmi nous circule !
Faut-il que la vertu ſe change en ridicule,
Et le vice en vertu ?

Jouet d'un vil deſir que le caprice augmente,
Ce mortel que chérit une épouſe charmante,
Mépriſe ſes appas ;
Et payant des plaiſirs où la honte le guide,
Court dans les bras trompeurs d'une Laïs perfide
Acheter le trépas.

Viens donc voir, malheureux ! ton épouſe éplorée ;

Entends-tu les ſoupirs d'une ame déchirée,
Qui réclame ta foi ?
Elle te dit : Cruel ! viens eſſuyer mes larmes,
Déja mon déſeſpoir auroit flétri mes charmes,
S'ils n'étoient pas à toi.

Vous êtes plus cruels, vous époux inutiles,
Qui, contens d'un ſeul fils oſez être ſtériles,
Jaloux de l'enrichir.
Vous qui préoccupés de ſa grandeur future,
Dans vos embraſſemens arrêtez la Nature,
Et trompez ſon deſir.

Mais ce fils qui devoit, comblant votre eſpérance,
Peut-être ſoutenir un nom cher à la France,
Diſparoît à vos yeux.
Le trépas vous l'enleve, & détruit votre ouvrage,
Quand les rides du temps, ou le libertinage,
Ont épuiſé vos feux.

Ainſi punit le Ciel, peres inexorables,
Qui traînant à l'autel des enfans déplorables,
Précipitez leur ſort ;
D'un zèle intéreſſé, fanatiques Apôtres,
Qui, pour le bien d'un ſeul, oſez fapper les autres
Du glaive de la mort.

A quoi ſervent encor ces veuves imprudentes,
Qui, ſouvent d'un amant maîtreſſes dépendantes,
Prônent la liberté ?

Et ces Atys unis à de vieilles Cybelles,
Qui, ſans porter des fruits, veulent fixer pour elles
Les ardeurs de l'Eté ?

O loix ! de nos abus arrêtez les exemples ;
Diminuez enfin le nombre de ces Temples
Au ſçavoir élevés ?
Lieux qui de la molleſſe, aſyles favorables,
Immolent au repos des ſujets innombrables
A nos champs enlevés.

Sur tous les Citoyens répandant l'opulence,
Etabliſſez entre eux cette juſte balance,
Sûr appui des Etats.
Entretenir, fixer l'abondance publique,
C'eſt, ſuivant les calculs, fruits de la politique,
Multiplier les bras.

Loix ſaintes, ſous vos coups que la licence expire !
C'eſt à l'ombre des mœurs que s'étendra l'empire
De l'Hymen reſpecté.
Ah ! réformez auſſi ces droits qui trop ſéveres,
Enrichiſſent l'aîné pour étouffer ſes freres
Et leur poſtérité.

Si l'Hymen délaiſſé languit dans l'eſclavage,
De ſon cruel tyran, du luxe qui l'outrage,
Repouſſez les affronts.
Faites aimer par-tout ſa puiſſance affermie,

Et que le célibat ſoit comme une infamie
Empreinte ſur nos fronts.

Nous verrons ces mortels qui vivent pour eux-mêmes,
De leur indifférence abjurer les ſyſtêmes,
Qu'un faux orgueil chérit;
Frivoles Citoyens que leurs jours déshonorent,
Arbres infructueux, & qui pourtant dévorent
Le ſol qui les nourrit.

L'agriculture alors épanchant ſes largeſſes,
Reprendroit ſa vigueur, pour combler de richeſſes
Ses Sujets triomphans.
Renais de tes débris, Souveraine du monde,
Sois l'appui de la France & la mere féconde
D'innombrables enfans.

Hélas! tu crains pour eux le joug de la miſere;
A l'aſpect de leurs maux, une douleur amere
A deſſéché ton flanc.
Pouvois-tu voir l'orgueil, les accablant d'injures,
Se plonger furieux dans leurs larges bleſſures,
Pour mieux puiſer leur ſang?

O Laboureurs! qu'inſulée une grandeur cruelle,
Par d'utiles travaux vous méritez mieux qu'elle
Les titres glorieux.
Eh! que ſont près de vous les Héros de la guerre?

Ils ſont, par leurs exploits, les fléaux de la terre;
Vous en êtes les Dieux.

Ah! puiſſent vos tréſors, dans des routes faciles,
Promener leur commerce exempt des loix ſerviles,
Qui lui donent des fers!
Oui, cette liberté, couronnant vos fatigues,
Peut changer les marais en des plaines prodigues,
Et peupler les déſerts.

Dès que l'Anglois ſuivit ces maximes prudentes,
Le beſoin diſparut, des moiſſons abondantes
Jaunirent ſes guérets;
Et d'un joug ruineux Albion affranchie,
A vu multiplier de ſon Iſle enrichie
Les biens & les Sujets.

Ah! ſi de nos beſoins nous étendons la chaîne!
Ah! ſi l'or nous enflamme, une mine certaine
N'attend que nos efforts.
Cérès viens, par ton luxe, embellir ma patrie;
Qu'à l'aſpect de tes dons, tout un peuple s'écrie:
Voilà nos vrais tréſors.

M. SABBATIER.

L'ALLÉE DE SILVIE.

Qu'A m'égarer dans ces bocages
Mon cœur goûte de voluptés !
Que je me plais ſous ces ombrages !
Que j'aime ces flots argentés !
Douce & charmante rêverie,
Solitude aimable & chérie,
Puiſſiez-vous toujours me charmer !
De ma triſte & lente carriere
Rien n'adouciroit la miſere,
Si je ceſſois de vous aimer.
Fuyez de cet heureux aſyle,
Fuyez de mon ame tranquille,
Vains & tumultueux projets ;
Vous pouvez promettre ſans ceſſe
Et le bonheur & la ſageſſe,
Mais vous ne les donnez jamais.
Quoi ! l'homme ne pourra-t-il vivre,
A moins que ſon cœur ne ſe livre
Aux ſoins d'un douteux avenir ?
Et ſi le temps coule ſi vîte,
Au lieu de retarder ſa fuite,

Faut-il

Faut-il encor la prévenir ?
Oh ! qu'avec moins de prévoyance,
La vertu, la ſimple innocence,
Font des heureux à peu de frais !
Si peu de bien ſuffit au ſage,
Qu'avec le plus léger partage
Tous ſes deſirs ſont ſatisfaits,
Tant de ſoin, tant de prévoyance,
Sont moins des fruits de la prudence
Que des fruits de l'ambition ;
L'homme content du néceſſaire,
Craint peu la fortune contraire,
Quand ſon cœur eſt ſans paſſion.
Paſſions, ſources de délices,
Paſſions, ſources de ſupplices,
Cruels tyrans, doux ſéducteurs,
Sans vos fureurs impétueuſes,
Sans vos amorces dangereuſes,
La paix ſeroit dans tous les cœurs.
Malheur au mortel mépriſable,
Qui dans ſon ame inſatiable
Nourrit l'ardente ſoif de l'or ;
Que du vil penchant qui l'entraîne
Chaque inſtant il trouve la peine
Au fond même de ſon tréſor.
Malheur à l'ame ambitieuſe,
De qui l'inſolence odieuſe

Veut asservir tous les humains!
Qu'à ses rivaux toujours en butte,
L'abyme apprêté pour sa chûte,
Soit creusé de ses propres mains.
Malheur à tout homme farouche,
A tout mortel que rien ne touche
Que sa propre félicité!
Qu'il éprouve dans sa misere,
De la part de son propre frere,
La même insensibilité.
Sans doute un cœur né pour le crime
Est fait pour être la victime
De ces affreuses passions;
Mais jamais du Ciel condamnée,
On ne vit une ame bien née
Céder à leurs séductions.
Il en est de plus dangereuses,
De qui les amorces flatteuses
Déguisent bien mieux le poison,
Et qui toujours dans un cœur tendre
Commencent à se faire entendre
En faisant taire la raison;
Mais du moins leurs leçons charmantes
N'imposent que d'aimables loix:
La haine & ses fureurs sanglantes,
S'endorment à leur douce voix.
Des sentimens si légitimes

Seront-ils toujours combattus ?
Nous les mettons au rang des crimes,
Ils devroient être des vertus.
Pourquoi de ces penchans aimables
Le Ciel nous fait-il un tourment ?
Il en eſt tant de plus coupables,
Qu'il traite moins ſévérement.
O diſcours trop rempli de charmes !
Eſt-ce à moi de vous écouter ?
Je fais avec mes propres armes
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchantereſſe
Me pourſuit juſqu'en ce ſéjour ;
J'y veux moraliſer ſans ceſſe,
Et toujours j'y ſonge à l'amour.
Je ſens qu'une ame plus tranquille,
Plus exempte de tendres ſoins,
Plus libre en ce charmant aſyle,
Philoſopheroit beaucoup moins.
Ainſi du feu qui me dévore
Tout ſert à fomenter l'ardeur :
Hélas ! n'eſt-il pas temps encore
Que la paix régne dans mon cœur ?
Déja de mon ſeptiéme luſtre
Je vois le terme s'avancer ;
Déja la jeuneſſe & ſon luſtre,
Chez moi commence à s'effacer.

La triſte & ſévere ſageſſe
Fera bientôt fuir les amours,
Bientôt la peſante vieilleſſe
Va ſuccéder à mes beaux jours.
Alors les ennuis de la vie,
Chaſſant l'aimable volupté,
On verra la Philoſophie
Naître de la néceſſité ;
On me verra, par jalouſie,
Prêcher ces caduques vertus,
Et ſouvent blâmer par envie
Les plaiſirs que je n'aurai plus.
Mais malgré les glaces de l'âge,
Raiſon, malgré ton vain effort,
Le ſage a ſouvent fait nauffrage,
Quand il croyoit toucher au port.
O ſageſſe ! aimable chimere !
Douce illuſion de nos cœurs !
C'eſt ſous ton divin caractere
Que nous encenſons nos erreurs.
Chaque homme t'habille à ſa mode
Sous le maſque le plus commode
A leur propre félicité ;
Ils déguiſent tous leur foibleſſe,
Et donnent le nom de ſageſſe
Au penchant qu'ils ont adopté.
Tel chez la jeuneſſe étourdie,

Le vice instruit par la folie,
Et d'un faux titre revêtu,
Sous le nom de philosophie,
Tend des piéges à la vertu.
Tel dans une route contraire,
On voit le fanatique austere
En guerre avec tous ses desirs,
Peignant Dieu toujours en colere,
En ne s'attachant pour lui plaire,
Qu'à fuir la joie & les plaisirs.
Ah ! s'il existoit un vrai sage,
Que différent en son langage,
Et plus différent en ses mœurs,
Ennemi des vils séducteurs,
D'une sagesse plus aimable,
D'une vertu plus sociable,
Il joindroit le juste milieu
A cet hommage pur & tendre,
Que tous les cœurs auroient dû rendre
Aux grandeurs, aux bienfaits de Dieu.

J. J. ROUSSEAU.

EPITRE
A DAPHNÉ.

VIENS embellir ma ſolitude,
Aimable Nymphe, objet charmant;
Viens répandre ton enjouement
Sur un front ridé par l'étude.
Il ne manque ici d'ornement
Que la beauté que je regrette.
Sans toi la plus belle retraite
Eſt un déſert pour ton amant.
Par tes yeux & par tes ſaillies
Tout va renaître en ce ſéjour.
Heureux témoin de tes folies,
J'en pourrai bien faire à mon tour.
Ce bois touffu, ce verd bocage
Où je m'enfonce pour rêver;
Cette belle onde où ton image
Me ſemble encor ſe conſerver;
Ce gazon couvert d'un feuillage
Où je me plais à ſommeiller,
Seroit pour moi d'un autre uſage
Si tu venois m'y réveiller.
Il eſt vrai que ſouvent la gloire

Parlant fortement à mon cœur,
Veut me ravir à ſon vainqueur,
Et te diſputer la victoire;
Souvent, les lauriers à la main,
Elle vient m'ouvrir le chemin
Du fameux temple de Mémoire.
Alors je forme cent projets,
Et je vais chercher dans l'Hiſtoire,
Ce champ fertile en beaux ſujets,
Un héros qui par ſes forfaits
Puiſſe effrayer un auditoire.
Maîtriſé par de noirs accès,
Plein du tragique le plus ſombre,
Dans la profondeur des forêts
De mon héros j'évoque l'ombre.
Par mes cris & par mon effroi
Je remplis ce bois d'épouvante;
L'oiſeau tremblant jamais n'y chante,
Et les Sylvains ont peur de moi;
Mais dans cet aſyle champêtre
Daphné s'offre-t-elle à mes yeux,
Auſſi-tôt je vois diſparoître
Tous mes projets ambitieux.
Adieu, ſéduiſante chimere,
Adieu, couronnes d'Appollon:
Je prétendois être un Homere,
Et je ne ſuis qu'un Céladon.

Ces grands yeux noirs, ce doux langage,
Ces caprices intéreſſans,
Ta tendreſſe, ton badinage,
En toi tout ſubjugue mes ſens;
En faut-il tant pour perdre un Sage ?
Amant des arts & des plaiſirs,
Entr'eux je veux couler ma vie,
Bravant les fleches de l'envie,
Je m'abandonne à mes deſirs.
Ah ! célébrez, Rimeurs vulgaires,
Les plaiſirs que vous n'avez pas.
De vos Chloris imaginaires
Peignez-nous les brillans appas:
Mon goût eſt différent du vôtre,
Je veux jouir & non chanter;
Je ſuis plus pareſſeux qu'un autre,
Mais je le ſuis ſans m'en vanter.
Si je reprens encor ma lyre,
C'eſt pour célébrer les attraits
De la Beauté qui pour jamais
Sçut me ſoumettre à ſon empire.
Cet heureux fou, dont ce jour
Chacun doit égaler l'ivreſſe,
Anacréon chanta l'amour,
Et moi je chante ma maîtreſſe.

M. BLIN DE SAINMORE.

ÉPITRE
A UN COMMERÇANT,

Qu'on ſuppoſe vouloir acheter des Lettres de Nobleſſe.

C'EN eſt donc fait, Ariſte, & l'attrait des grandeurs
A faſciné tes yeux, a corrompu tes mœurs.
Las de ſervir ton Roi, d'enrichir ta patrie,
Tu rougis d'exercer une noble induſtrie :
Tu vas donc, à prix d'or, achetant des ayeux,
De l'intrigue, à la Cour, apprendre l'art honteux ;
Ou bien, coulant tes jours dans une paix profonde,
jouir du triſte droit d'être inutile au monde.
D'un ami qui te reſte oſe écouter la voix :
Crois-tu qu'un titre vain, prodigué par les Rois,
Et qu'on n'obtient ſouvent qu'à force de baſſeſſe,
Aux mortels, en effet, imprime la nobleſſe ?
Malgré ces noms fameux, le vice eſt toujours bas ;
Ils annoncent l'honneur, mais ne le donnent pas.

De ces titres brillans la ſuperbe chimere,
Sous de pompeux dehors, cache une ame vulgaire.
C'eſt ſe couvrir d'un maſque avec art apprêté ;
C'eſt devoir au pinceau ſa frivole beauté.

De ces charmes trompeurs l'éclat en vain étonne;
L'art les peut imiter; la nature les donne.
Par ces titres ainſi la vertu s'avilit;
Les Princes font des Grands; l'honneur ſeul anoblit.

Dépouille enfin, Ariſte, un reſte de foibleſſe,
Et par de longs travaux achete la nobleſſe;
Vole aux bornes du monde y peupler ces déſerts
Condamnés par les Cieux à d'éternels hivers;
Défriche ces marais, rends ces terres fécondes;
Par les nœuds du commerce enchaîne les deux Mondes;
Recule encor d'un pas les limites des Mers;
En les fertiliſant, agrandis l'Univers.
Aſſervis à tes vœux la nature indocile;
Ne ſois pas le plus grand, mais ſois le plus utile.
Sois juſte, ſois ſenſible, & ſur-tout généreux;
Une ſeule vertu vaut un ſiécle d'ayeux.

Les François, je le ſçai, chériſſant la molleſſe,
Dans un repos honteux ont placé la nobleſſe;
Et livrés aux douceurs d'un paiſible ſommeil,
Veulent, par des exploits, ſignaler leur réveil;
Attendent que la guerre immolant leurs ſemblables;
Pour le plaiſir des Rois faſſe des miſérables.
Leurs bras alors, leurs bras qu'énervoit la langueur,
Reprennent, à ſes cris, leur premiere vigueur.
Ces mêmes Citoyens, qui, dans des jours tranquilles,

A leur propre pays dédaignoient d'être utiles,
Se disputent l'honneur de répandre leur sang:
Ils refusoient leur main, ils présentent leur flanc.
J'admire leurs efforts, j'applaudis à leur gloire;
Mais enfin, à regret, je chéris leur victoire.
Ces lauriers si brillans sont baignés de nos pleurs,
Et pour qu'ils soient fameux, il nous faut des malheurs.

J'aime mieux ce mortel, qui, traversant les ondes,
Prodigue à mes desirs les trésors des deux Mondes:
D'une mer inconnue il brave le danger;
Il ne cherche des biens que pour les partager. (a)
Du calme de la paix le Marchand est le gage;
Le Guerrier est l'éclair qui précede l'orage:
L'un frappe mon esprit; l'autre est cher à mon cœur:
L'un est grand par mes maux; l'autre par mon bonheur.

Eh! de quel prix, François, payez-vous ses services?
Ivres d'un nom fameux, fiers de vos cicatrices,
Vous détournez de lui vos regards indignés;
Il vous rendit heureux, & vous le dédaignez.

(a) Tous les préjugés d'état, dit l'Auteur des Considérations sur les mœurs, ne sont pas également faux; & l'estime que les Commerçans font du leur, est d'accord avec la raison. Il ne leur arrive aucun avantage, que le Public ne le partage avec eux: tout les autorise à estimer leur Profession.

Eh ! qu'importe à l'Etat le ſang qui l'a fait naître ?
De quelque illuſtre oiſif il n'a point reçu l'être ;
Mais grand dans les périls, prompt à les affronter,
S'il court ſervir ſon Prince, au lieu de le flatter ;
Mais s'il ſçait en tout lieu, fécondant l'induſtrie,
Des dépouilles du monde enrichir ſa patrie,
Du Courtiſan dès-lors il devient le rival,
Et tout obſcur qu'il eſt, il marche ſon égal.

Il ne ſçait pas du moins deſcendre à la ſoupleſſe,
Et dans la Cour des Rois rampant avec baſſeſſe,
Attendre qu'un regard, arbitre de ſes pas,
L'exile dans ſa Terre, ou l'envoie aux combats.
C'eſt au milieu des mers où ſon devoir l'appelle,
Et non dans un palais, qu'il ſignale ſon zèle.
Le Ciel ſeul & ſon cœur lui preſcrivent des loix,
Et c'eſt en les ſervant qu'il fait ſa cour aux Rois.

Idole des François, ce fantôme volage,
Qui d'un monde frivole eſt le frivole ouvrage,
Le préjugé toujours maîtriſant leurs eſprits,
Au plus noble des Arts attache du mépris.
Mais eſt-il plus honteux d'aller au nouveau Monde,
Contraindre la nature à devenir féconde,
Et parmi les rochers, dans des déſerts affreux,
Trouver l'art de nourrir vingt mille malheureux,
Que d'aller, regrettant des armes meurtrieres,
Faire contre la paix de barbares prieres ;

Et fondant ſa grandeur ſur le malheur d'autrui,
Périr dans ſon Château de miſere ou d'ennui ?

Ah ! prends plutôt, ami, la raiſon pour arbitre ;
Où la vertu ſuffit, eſt-il beſoin d'un titre ?
Non : laiſſe au Courtiſan ſa fragile grandeur,
Sans doute il a le droit d'adorer ſon erreur.
Il peut impunément, ſans honte & ſans baſſeſſe,
A l'abri de ſon nom languir dans la molleſſe :
L'éclat d'un ſang fameux lui tient lieu de vertus.
On chérit des honneurs ſans efforts obtenus ;
Par deux cens ans d'ayeux on penſe enfler ſon être :
On aime à naître Grand, pour s'exempter de l'être.
Moins ſévere pour toi, le deſtin, au berceau,
Ne t'a point d'un vain titre impoſé le fardeau
Mais tu reçus une ame au travail endurcie,
Sur-tout contre l'orgueil dès l'enfance affermie,
Une ſanté robuſte, une mâle vigueur,
La paix de l'innocence, & le calme du cœur.
Et tu pourrois, honteux d'un ſi rare avantage,
De ces dons précieux nous dérober l'uſage !
De ſervir les humains, qui te peut détourner ?
Ils ſont ingrats.... Eh bien ! il leur faut pardonner.
Il faut, dans ſes travaux, plus pur & plus ſublime,
Même alors qu'on les ſert, dédaigner leur eſtime.
C'eſt un éclat trompeur, prompt à s'évanouir,
Qui ne vaut pas les ſoins qu'on prend pour l'obtenir.

Vois comment, dans ſon choix, guidé par l'inconſtance,
Injuſtement toujours le François la diſpenſe;
Comment à l'homme utile il la laiſſe briguer,
Tandis qu'au riche oiſif il court la prodiguer;
Et comment ſon caprice indignement préfere
Le Bouffon qui l'amuſe, au Sage qui l'éclaire.
Chez des Peuples lointains, & ſur de nouveaux bords,
Tu ſçus, contre nos Arts, échanger des tréſors.
Le Ciel qui t'a formé pour ſervir ta patrie,
A-t-il, à l'enrichir, borné ton induſtrie?
Ah! cours de l'Univers réformer les abus,
Et fais au lieu de l'or circuler les vertus.

Au rivage Africain la nature t'appelle;
C'eſt-là qu'en longs torrens le ſang humain ruiſſelle.
L'intérêt qui du moins, dans ſon cours plus borné,
Eſt par le nœud des loix en Europe enchaîné;
Déployant ſur ces bords ſa fureur toute entiere,
Ouvre à tous les forfaits une libre carriere.

C'eſt-là qu'un Roi barbare, ennemi de la paix,
Jouit du droit affreux de vendre ſes Sujets,
Et reſpectable même alors qu'il les déchire,
Pour un vil ornement, dépeuple ſon Empire.

C'eſt-là qu'on voit ſur-tout, en ſa lâche fureur,
Le Sujet, de ſon Maître aveugle imitateur,

Par nos leçons enfin devenu ſanguinaire,
Hâter, par cruauté, le moment d'être pere;
Et les Européens venir dans ces forêts,
Tous les ans avec lui diſputer de forfaits;
Payer la trahiſon, mettre un prix au parjure,
Et l'inſtruire d'exemple à trahir la nature.

Déteſtons ces mortels, ou juſtes une fois,
Déteſtons-nous plutôt, nous corrupteurs des Loix,
Qui, plus farouches qu'eux, armons leurs mains coupables,
Qui, comme un vil bétail, marchandons nos ſemblables,
Dont le luxe inhumain, de plaiſirs altéré,
Dans les bornes d'un monde encor trop reſſerré,
De l'immenſe Océan franchiſſant les abymes,
Au bout de l'Univers vole porter nos crimes.

Eh! pourquoi, captivés par une aveugle erreur,
Uſurpons-nous le droit de faire leur malheur?
Si, brûlés en naiſſant du Dieu qui les éclaire,
Ils offrent à nos yeux une forme étrangere,
Nous pourrons, ſans remords, leur déchirer le flanc,
Et lâchement cruels, trafiquer de leur ſang.
Le Ciel dont, comme nous, ces mortels ſont l'ouvrage,
Dans le fond de leur ame imprima ſon image.
Il leur a fait un cœur ſenſible, généreux,

Et qui ſans nous, peut-être, eût été vertueux.
Egaux par leur naiſſance, égaux par leurs miſeres,
Noir ou blanc, foible ou fort, tous les hommes
ſont freres.

Sur ces bords teints de ſang oſe porter tes pas;
Entends leur voix plaintive; ils te tendent les bras.
O mon ami! ton ame à la vertu formée,
A de tels attentats n'eſt point accoutumée:
L'humanité te parle; elle eſt chere à ton cœur:
C'eſt toi qu'en ces déſerts elle attend pour vengeur.
Tu ſembles balancer!.... Eh quoi! le temps agile
Ne te laiſſe déja qu'un courage ſtérile;
Et tes bras énervés, trop lents à te ſervir,
Ne te permettent plus qu'un impuiſſant deſir?
Eh bien! dans ton pays coule en paix ta vieilleſſe,
Là, tu pourras encore obtenir la nobleſſe;
Mais du moins à prix d'or achetant la grandeur,
Ne vas plus y briguer un vain titre d'honneur.
Ah! crois-moi, de tes biens fais un plus digne uſage;
Que des infortunés cet or ſoit le partage:
De tant de malheureux cours appaiſer la faim;
Epanche, avec tes pleurs, tes tréſors dans leur ſein;
Et qu'un peuple d'heureux, à ton heure derniere,
Diſe: Il ne fut pas grand; mais il fut notre pere.

M. LEPRIEUR.

L'AMOUR ET LES OISELEURS,

IDYLLE.

AMOUR ! Amour ! jamais tu ne repoſes,
Et rien n'échappe à tes piéges flatteurs.
Un jour (c'étoit dans la ſaiſon des roſes)
Climene & moi, novices Oiſeleurs,
Nous préparions des piéges ſur les fleurs.
Le doux Printems, un Dieu plus doux encore
Nous raſſembloit au réveil de l'aurore.
Tous deux aſſis ſur la mouſſe & le thin,
Nous reſpirions l'eſpoir & le butin;
Et près de nous les réſeaux & la cage
Du peuple ailé méditoient l'eſclavage.
Le miroir brille; alors un jeune Oiſeau
Se détacha du ſommet du bocage;
Il balançoit ſon vol ſur les réſeaux,
Puis, en jouant, l'effleuroit d'un coup d'aile;
Puis careſſoit le miroir infidèle,
Auſſi léger que l'éclat voltigeant
Que réfléchit la glace au front d'argent.
L'azur des cieux coloroit ſon plumage;
Nos cœurs ſembloient répéter ſon ramage;
Le voir, le prendre eſt un même deſir;
Nous nous taiſons, nous palpitons de joie.

Le piége court envélopper ſa proie ;
Le filet tombe, en vain l'Oiſeau veut fuir ;
Il ſe débat, je ſouris, & Climene
Sous le filet que je ſouleve à peine
Étend déja ſa main pour le ſaiſir.
Elle y touchoit..... ſoudain l'Oiſeau rapide
(C'étoit l'Amour) s'envole avec nos cris ;
Et du filet diſperſant les débris,
Il tient encor dans le réſeau perfide
Les Oiſeleurs qui l'avoient pris.

M. LEBRUN.

MADRIGAL.

O DOUCE nuit ! ô nuit charmante !
Plus belle que le plus beau jour !
De mes tendres ardeurs, diſcrette confidente,
C'eſt à toi que je dois les douceurs de l'amour.
Mais auſſi, ſi tes voiles ſombres
Ont favoriſé mes deſirs,
O nuit ! que tes cruelles ombres
Ont à mes yeux dérobé de plaiſirs !

M. LE BARON DE ***

STANCES
A ROSIS,

Que L'AUTEUR appelloit ſa BONNE.

ROSIS, belle Roſis, il eſt vrai l'autre jour,
Dans je ne ſçais quel trouble où l'ame s'abandonne,
Preſſé par le deſir, égaré par l'amour,
En te ſerrant la main, je t'ai dit : ah ! ma Bonne.

Ce ſeul mot t'exprimoit les plus vifs ſentimens.
Je l'ai dit d'après toi ; d'où vient donc qu'il t'étonne ?
Roſis, tu peux m'en croire, il eſt mille momens
Où cent fois mieux encor je dirois : ah ! ma Bonne.

Si lorſque mes regards s'arrêtent ſur les tiens,
Tes yeux me promettoient tout ce que l'amour donne ;
S'ils peignoient des deſirs favorables aux miens,
Dans quel raviſſement je dirois : ah ! ma Bonne.

Si ta bouche charmante au lieu de m'accuſer,
Me pardonnant l'aveu qu'une amante pardonne,
Confondoit nos deux cœurs dans le feu d'un baiſer,
Combien je te dirois, redirois : ah ! ma Bonne.

Si d'un voile inutile écartant les replis,
Je careſſois ton ſein où la roſe boutonne,
Et mêle ſon éclat à deux touffes de lis,
Dans quelle émotion te dirois-je : ah ! ma Bonne,

Enfin, ſi dans tes bras épuiſant le deſir,
De l'amour ſatisfait j'obtenois la couronne,
Et buvois avec toi la coupe du plaiſir,
Tous mes ſens à la fois te diroient : ah ! ma Bonne,

Que tu me verrois fier de t'être ainſi lié ;
Mais le ſeul ſentiment que mon cœur te ſoupçonne
Eſt ou l'indifférence, ou la ſimple amitié :
Roſis, ſans être heureux, comment dire : ah ! ma Bonne ?

M. COLARDEAU.

VERS

Sur la Mort de M. le DAUPHIN.

O MORT ! tu nous ravis notre jeune Titus ;
Tu l'as pris pour Neſtor, en comptant ſes vertus.

M. DE LA CONDAMINE.

LA BEAUTÉ.

ODE.

VAINQUEURS ambitieux, dont la valeur s'élance
Pour frapper les mortels qu'épouvantent vos loix,
N'êtes-vous pas heureux, quand la terre en silence
Tremble au récit de vos exploits ?
Non : l'amour vous soumet, il foule vos trophées ;
Par les mains de ce Dieu vos foudres étouffées
Laissent respirer l'Univers.
Pleurez, tombez aux pieds de votre Souveraine ;
C'est la Beauté qui vous enchaîne ;
Elle pare, & le monde est vengé de vos fers.

Déesse dont la voix nous donne un nouvel être,
Tu forças en tout temps l'hommage des mortels ;
Tu vis les mœurs changer, & les arts disparoître,
Immobile sur tes autels.
Malheureux ! qui pour toi n'a pu verser des larmes,
O Déesse ! Le cœur insensible à tes charmes
Pourroit-il être généreux ?
Tu dissipes souvent l'erreur qui nous égare,
Et l'homme stupide ou barbare,
Est celui que jamais n'embrassèrent tes feux.

Alcide en reculant les bornes de la terre,
Pour étendre ton culte affronte les haſards;
Et Théſée aux tyrans ne déclare la guerre,
Que pour s'attirer tes regards.
Aux monſtres rugiſſans victime abandonnée,
Andromede gémit ſur un roc enchaînée;
Ses cris appellent un vengeur.
Que le ſecours eſt prompt quand la Beauté l'implore!
Le fils de Danaë l'adore,
Il court, le péril ceſſe, & l'amant eſt vainqueur.

O France! à tant d'exploits, dont l'éclat t'environne,
Ce génie animoit tes braves Chevaliers;
Les Dunois, les Gueſclins, ces enfans de Bellone,
A l'Amour portoient leurs lauriers.
Ah! dans ce temps l'Amour, maîtriſant la victoire,
Couronnoit les guerriers; & ſous l'œil de la gloire,
Ils obtenoient le nom d'Amant.
Dans les champs de l'honneur, comme Pallas armée,
Que la Beauté guide une armée,
Et le ſort n'oſera balancer un moment.

Eh! pourquoi reſpecter ce préjugé funeſte;
Qui veut l'enſevelir dans l'ombre du repos?
Mortels, pourquoi vous ſeuls, par un titre céleſte,
Auriez-vous les droits des Héros?

Ainſi de nos vainqueurs nous faiſons des eſclaves ;
De ce ſexe enchanteur, d'odieuſes entraves
Rendent l'eſſor infructueux.
Ce ruiſſeau qui s'enfuit dans le cours qu'on lui trace,
Loin des bords fleuris qu'il embraſſe,
Eût promené ſes eaux, fleuve majeſtueux.

Hélas ! à des talens que notre orgueil redoute,
Par de bizarres loix nous ouvrons un tombeau ;
Pour forcer la nature à ſuivre une autre route,
Nous en éteignons le flambeau.
Eh ! comment voulez-vous que la Beauté timide,
Oiſive par devoir, puiſſe d'un vol rapide
Atteindre nos lauriers brillans ?
Quand nous la deſtinons aux fleurs qui la couronnent,
Quand tous les jeux qui l'environnent,
De ſon fécond génie arrêtent les élans.

Ce n'eſt point dans les champs embellis par l'aurore,
Que ſe forment la foudre & les brûlans éclairs ;
L'aigle altier amolli dans les jardins de Flore,
Eût perdu l'empire des airs.
Au ſeul deſir de plaire Eliſe abandonnée,
N'eût point de ſes Etats, fixant la deſtinée,
Entrepris de nobles travaux.
Carthage en s'élevant menace l'Italie ;

Et l'ombre de Didon trahie,
Erre autour d'Annibal & guide ſes drapeaux.

Quand Saturne voulut, de l'homme encor ſauvage,
Plier au joug des loix l'indocile fierté,
Du bonheur de la terre il commença l'ouvrage,
En faiſant naître la Beauté.
La Cour des Immortels chez Thétis deſcendue,
Vit du ſein de la mer dans ſon cours ſuſpendue,
Eclore l'objet de nos vœux.
Dans le char des amours Vénus ſortit de l'onde,
Et juſqu'aux limites du monde
Cette voix retentit : Mortels ſoyez heureux.

Borée alors charmé des appas d'Orithie,
Abandonna les airs au ſouffle de Zéphir ;
Et Phœbus enflammé par les yeux de Clitie,
Lançoit les rayons du plaiſir.
Dans ces temps la Beauté, fille de la Nature,
Sur cet art dangereux qu'étale l'impoſture,
N'établiſſoit point ſon pouvoir ;
Compagne des vertus, elle ne touchoit l'ame,
Que pour la remplir d'une flamme,
Dont l'ardeur bienfaiſante inſpiroit le devoir.

Mais ſi-tôt que du Styx entr'ouvrant les abymes,
La licence eût vomi les deſirs effrénés,

Sur

Eſcortés des fléaux, on vit fondre les crimes
Sur les élémens déchaînés.
Quelle ardeur te dévore, ô fille de Cynire!
Le char du Dieu du jour, dont la lumiere expire,
Recule indigné de tes feux.
Hélene! quels malheurs vont ſignaler tes charmes?
Le trépas, le deuil & les larmes,
Seront de ta beauté les tributs douloureux.

La diſcorde a mugi, déja Troye enflammée,
N'eſt plus qu'un tourbillon qui roule dans les airs.
Le ſang coule, & de morts cette plaine ſemée,
S'abyme & les rend aux enfers.
Quel ſpectacle effroyable! Entendez-vous Caſſandre,
Sur un monceau fumant de ſa patrie en cendre,
Frapper les Cieux de cris perçans?
Les cheveux hériſſés & couverts de pouſſiere,
Des temps elle ouvre la barriere,
Et d'une voix lugubre exhale ces accens.

O fatale Beauté! quel démon ſur tes traces,
Du Ténare irrité dechaîne les horreurs?
Le glaive de Mégere eſt dans les mains des Graces,
L'Amour eſt le Dieu des fureurs.
Quel eſt ce Roi meurtri, renverſé de ſon trône?
Barbare Clytemneſtre! Eh quoi! le Ciel qui tonne
Ne tient pas ton bras ſuſpendu?

Et toi, Semiramis ! toi, Reine forcenée ;
Du ſang de ton époux baignée,
Tu le traines mourant à tes pieds étendu !

Je vois Sylla trahir ſon pere, ſa patrie ;
Et ſuivre de Minos les drapeaux triomphans.
L'Amante de Jaſon, implacable Furie,
S'arme, elle immole ſes enfans !
Eh quoi ! le doux Zéphir enfante-t-il l'orage ?
Les ris, l'œil menaçant étincelent de rage,
Les plaiſirs creuſent des tombeaux ;
La Beauté n'eſt jamais que la vertu parée ;
Et doit-elle être révérée,
Dès que de la Diſcorde elle tient les flambeaux ?

Quelle Reine à ſa cour appelle d'un ſourire,
L'Amour qui dans ſes mains remet ſes traits vainqueurs ?
Parmi les jeux rians que ſa préſence attire,
Un ſerpent ſe couvre de fleurs.
C'eſt Cléopâtre ! ô Ciel ! que d'amans elle enchaîne !
Antoine, fuis ſes yeux ; fuis l'abyme où t'entraîne
De tes feux la trompeuſe ardeur.
Tu combats : Actium enſevelit ta gloire ;
Octave te doit la victoire,
Et va ſur ta foibleſſe élever ſa grandeur.

Que vois-je ? de Thémis l'Amour briſe l'égide !
O timide vertu ! quel ſera ton appui ?

Vénus se montre, parle, & le crime intrépide
Echappe au fer levé sur lui.
Victime des desirs qu'un regard fait éclorre,
L'innocence à genoux des forfaits qu'elle abhorre,
Subit la honte & le tourment.
Mais des Dieux irrités la vengeance implacable
Punira la Beauté coupable,
En bornant sa durée à l'éclat d'un moment.

Eh quoi ! cette Beauté, Reine autrefois altiere,
Rampe dans l'esclavage en proie à des tyrans ;
La terreur veille autour d'une affreuse barriere,
Qui garde ses appas mourans !
Feignant tous les desirs qu'un maître lui commande,
Sans éprouver l'amour qu'un barbare demande,
Elle se prosterne à sa voix.
Dieux ! vengez ses affronts, votre gloire est la même ;
Et que sa puissance suprême,
Dans un climat chéri fasse entendre les loix.

Mes vœux sont exaucés ; un héros de ma race,
Francus d'un vaste Etat jette les fondemens ;
La valeur l'accompagne, & le destin lui trace
De la Seine les bords charmans.
D'un peuple généreux dans ces lieux adorée,
La Beauté bienfaisante & des grâces parée,
Embellit tout de ses regards :
Eleve des talens que sa présence inspire,

Elle en ſoutient l'aimable empire;
Le regne des amours eſt celui des Beaux-Arts.

M. SABATIER.

VERS

Sur la Lecture de TIBULLE.

Si vous craignez l'Amour & ſes perfides jeux;
Cœurs échappés à ſon empire,
Des Vers que Tibulle ſoupire
Fuyez encor, fuyez le charme dangereux;
Fuyez : Amour s'éveille aux doux ſons de ſa lyre;
Amour vole autour d'elle, armé de tous ſes feux;
C'eſt Vénus même qui reſpire
Dans ces accords voluptueux.
De Vénus comme vous redoutant l'eſclavage,
J'éludois avec art ſes trompeuſes faveurs;
Thémire vint tenter ce cœur fier & ſauvage;
Mais je bravai l'Amour dans ſes yeux ſéducteurs.
O Tibulle! ô Vers enchanteurs!
Je vous lus & j'aimai; c'eſt aimer que vous lire;
Aimer, c'eſt rendre hommage aux charmes de Thémire.

M. LEBRUN.

ODE
CONTRE LE ROUGE.
A ZELMIRE.

LA beauté ſeroit-elle un vice,
Puiſque tu caches ſes attraits ?
Peut-tu chérir le vain caprice
Qui ternit l'éclat de ſes traits ?
Crois-moi, prends la raiſon pour guide,
Chaſſe cette poudre perfide
De ton viſage qu'elle peint ?
N'es-tu pas mille fois plus belle,
Lorſque le ſommeil de ſon aîle
Careſſe & rafraîchit ton teint ?

Autrefois ſi notre œil avide
Montroit les tranſports de nos ſens,
Alors une rougeur timide
Coloroit tes appas naiſſans.
A préſent peut-on voir les traces
De cette vertu dont les grâces
Du deſir excitent l'ardeur ?
Pudeur, tu nourris la tendreſſe,

Et renouvelles ſon ivreſſe
Même après l'inſtant du bonheur.

Qu'une Belle, ſimple, ingénue,
Eſt ſûre de nous enflammer !
Qu'aiſément, dès qu'on l'a connue,
On cede au plaiſir de l'aimer.
De Vénus elle a le ſourire ;
C'eſt la fleur qu'anime Zéphire ;
Ses charmes forment ſes atours ;
De ſes appas ſi l'art s'empare,
Elle déplaît, il la dépare ;
C'eſt donner un maſque aux amours.

Belles, cette mode inſenſée
Combat vos plus chers intérêts ;
Et votre jeuneſſe effacée
Ne vous laiſſe que des regrets.
Du temps forçant les pas rapides,
Vous creuſez vous-mêmes les rides
Qui viennent ſillonner vos fronts.
Pour vous qu'embellit la nature,
Ne plus charmer eſt une injure,
Et vous préparez vos affronts.

Zelmire, éloigne une parure
Que la Nature t'interdit ;
Que ta beauté naïve & pure
Soit l'image de ton eſprit.

L'esprit qu'on apprête est sans grâce;
Dans ses atours il nous retrace
Sa foiblesse & son embarras.
L'art déplaît dès qu'on le soupçonne,
Et les charmes que l'on se donne
Annoncent ceux que l'on n'a pas.

M. SABATIER.

LA LOTERIE DE L'AMOUR.

De l'Amour l'inconstance extrême
A tel point fut portée un jour,
Que las, excédé de lui-même,
Il s'ennuya d'être l'Amour.

Je vois, dit-il, pâlir mes flâmes;
Je vois tous mes dards s'émousser:
L'or devient le tyran des ames;
Allons, il faut en amasser.

Il fit donc une Loterie
De ses joyaux, meubles, effets;
Et tous les Dieux, avec furie,
S'en arracherent les billets.

Chacun en ſecret couche en joue
Son lot chéri, qu'il croit gagner,
Et s'imagine que la roue,
Comme ſa tête, va tourner.

Junon trop clairvoyante épouſe,
Deſiroit encor le flambeau,
Et Jupiter à ſa jalouſe
Tout bas ſouhaitoit le bandeau.

Des forêts la prude Veſtale,
Lorgnoit ces dards qui vont au cœur;
La tendre Amante de Céphale
Les convoitoit pour ſon Chaſſeur.

L'arc plaiſoit fort à la Satyre;
Les ſiens avoient été rompus
Par ces traits peſans que l'on tire,
Depuis que Deſpreaux n'eſt plus.

L'Hymen, Dieu ſans galanterie,
Et toujours lent à dépenſer,
Ne mit point à la Loterie,
Quoique l'amour l'en vînt preſſer.

Non, non, dit-il, ces bagatelles
Ne m'offrent rien d'intéreſſant:
Ami, fais un lot de tes aîles,
Pour un billet j'en prendrai cent.

M. DE BELLOY.

LES VENDANGES.

ODE.

De retour des rives du Gange,
Le front orné de pampres verds,
Bacchus annonce la Vendange,
Et l'allégreſſe à l'Univers.
A l'aſpect des grappes vermeilles,
Prenez à l'envi vos corbeilles,
Nymphes, Bergers, Faunes, Sylvains;
Allez recevoir de l'Automne,
Les tréſors dont elle couronne
L'eſpoir & les vœux des humains.

Parcourez ces plaines riantes,
Montez ſur ces côteaux chéris,
Où mille ſouches verdoyantes
Se courbent ſous le poids des fruits.
Entr'ouvrez ces treilles épaiſſes,
Leur ſein eſt chargé de richeſſes;
Comblez vos avides deſirs:
Epargnez leur feuillage aimable,
Qui, de ſon ombre ſecourable,
Peut couvrir encor vos plaiſirs.

Que parmi le bruit & le faſte,
Couché ſur de pompeux carreaux,
Dans l'enceinte d'un palais vaſte,
L'ennui répande ſes pavots :
Que la fiere cérémonie,
Et que la froide ſymmétrie
Régnent dans les fêtes des Grands ;
D'une contrainte puérile
Secouons le joug inutile,
Bacchus égale tous les rangs.

Dépouillé de ſon air farouche,
Mars tend la main à la Beauté ;
Thémis, à l'ombre d'une ſouche,
Quitte ſon ton de dignité ;
Sans fard, ſans atour, ſans parure,
Vénus danſe ſur la verdure
Avec les Bergers du hameau ;
Et déridant ſon front auſtere,
Pallas, en robe de Bergere,
Folâtre au pied de ce côteau.

D'une timide Vendangeuſe,
Sylvain amant reſpectueux,
En ce jour de folie heureuſe,
Suit ſes tranſports impétueux.
La Belle, d'un regard ſévere,
Contient le jeune téméraire,

Qui promet tout pour l'appaiſer ;
Elle n'eſt point inexorable :
L'amour l'avoit rendu coupable ;
L'amour prend ſoin de l'excuſer.

A cet aſpect, le bon Silene
Renaît aux ardeurs du plaiſir ;
Il accourt du fond de la plaine ;
L'amour ſemble le rajeunir.
Le front tout barbouillé de lie,
Il veut à la jeune Sylvie
Ravir de légeres faveurs :
Sa main le pouſſe avec rudeſſe ;
Le Vieillard tombant de foibleſſe,
Sert de jouet aux Vendangeurs.

Courez, volez Nymphes agiles,
Travaillez, folâtrez toujours :
Humiliez l'orgueil des Villes
Par le tableau de vos amours.
J'aime mieux votre retenue,
Que la conduite diſſolue
De nos Phrynés, de nos Vénus ;
Et vos innocentes careſſes,
Que la fierté de nos Lucreces,
Que nos équivoques vertus.

Déja la Vendange entaſſée,
Au fond d'un antre ſouterrein,

Sous les pieds des Faunes preſſée
Nous promet des fleuves de vin.
Tandis qu'il fermente & bouillonne,
Faiſons, en l'honneur de l'Automne,
Un repas frugal, mais exquis :
Armés de cent coupes vermeilles,
Noyons dans le jus de nos treilles,
Et les regrets & les ſoucis.

Pour mettre fin à cette orgie,
Au bruit de nos ciſtres aigus,
En danſant ſur l'herbe fleurie,
Chantons des Hymnes à Bacchus.
Et vous, Vendangeuſes volages,
Fuyez l'ombre de ces bocages,
Fatale à des cœurs ſans détour :
Dans ces grottes & ſous ces tonnes,
Craignez la rencontre des Faunes
Enivrés de vin & d'amour.

EPIGRAMME.

QU'UN Mariage eſt plein d'appas,
Quand un mari la nuit peut contenter ſa flamme;
Et que le jour il n'entend pas
Les ſottiſes que dit ſa femme !

LA NECESSITÉ D'AIMER, POËME.

AIMONS; c'eſt le principe & la fin de tout être;
Il eſt doux de penſer & flatteur de connoître;
Mais le Sage eſt ſenſible avant d'être éclairé.
L'homme, digne en effet de ce titre ſacré,
Sent le beſoin d'aimer & la douceur de plaire,
Mieux que ces vils beſoins, ſeuls connus du vulgaire.
O fille du néant! Inſenſibilité,
Triſte & cruelle ſœur de la méchanceté,
Par ton poiſon glacé l'exiſtence eſt flétrie!
Ces mortels ſans amis, ſans parens, ſans patrie,
Qu'Amour même jamais n'a blûlé de ſes feux;
Narciſſes que le ſort condamne à n'aimer qu'eux;
Mépriſables objets de leur vaine tendreſſe,
Indignes de l'honneur d'avoir une foibleſſe,
Ils végétent cent ans, mais vivent-ils un jour?
Non: La vie eſt dans l'ame, & l'ame n'eſt qu'amour.
L'enfant même au berceau le ſent, le fait entendre;
A ſa mere enchantée il ſourit d'un air tendre;
Les cœurs qu'il intéreſſe ont ſçu l'intéreſſer,
Et ſes bras innocens cherchent à careſſer.

Mais il croît, il s'éleve, une plus vive flâme
Vient pénétrer ſes ſens & déployer ſon ame ;
Impatient d'aimer, il fait des vœux ſecrets,
Dont il ignore encor les dangereux objets.
Il s'émeut, il friſſonne à l'aſpect d'une Belle ;
Son cœur dit : *la voilà, je fus formé pour elle.*
Ce trouble, ces tranſports, ces accens du deſir,
Ce cri de la nature appelle le plaiſir :
Plaiſir, nectar du cœur, puiſſant reſſort du monde,
Amour, qui produis tout par ta chaleur féconde,
Roi des Rois, Dieu des Dieux ! on t'outrage, on te ſert,
Ton flambeau redoutable & nous guide & nous perd.
Mais je ne craindrai point de t'offrir mes hommages
Dans ce Temple ſacré des Muſes & des Sages :
Le Sage ſçait aimer, ſans profaner tes feux ;
Il te rend reſpectable, & tu le rends heureux.

Vous qui bravez l'amour, & rampez ſous le vice,
Victimes de la mode, eſclaves du caprice,
Tyrans qui pour régner oſez feindre d'aimer,
Qui pour tout aſſervir voulez tout enflammer,
Redoutez d'un Tyran, plus fier & plus terrible,
Le trait inévitable & le glaive invincible !
Vengeur des cœurs trompés, bourreau des cœurs pervers,
Il prépare à vos feux les tourmens des enfers.

Vos caprices fougueux, vos ſombres jalouſies,
Et la haine allumée au flambeau des Furies,
Etoufferont ſans ceſſe & produiront l'amour,
De vos cœurs dévorés indomptables vautours.

Nous, ſans lui diſputer d'inſaillibles conquêtes,
Méritons que l'Amour, après mille tempêtes,
Nous laiſſe au port heureux de la douce Amitié.

O bonheur calme & pur, des Dieux même envié,
Bonheur dont tout mortel jouit, s'il en eſt digne,
Trop peu connu pourtant, & rare autant qu'inſigne;
Viens, épurant nos cœurs, & réglant nos deſirs,
Loin des bornes des ſens, nous créer des plaiſirs;
Conſole, amitié tendre, & charme la nature;
Mais rejette l'encens qu'une lâche impoſture,
Du pied de tes Autels, que ſa main fait fumer,
Offre au vil intérêt qu'elle n'oſe nommer!
Ecarte pour jamais de ton noble cortége
La baſſeſſe qui rampe, & l'orgueil qui protége,
Le faux empreſſement qui flatte & qui ſéduit,
La ſuperſtition qui gouverne ou trahit;
Et des pédans Bourgeois le plat & lourd ramage,
Et des Paons de Marly le ſuperbe plumage,
Et ces airs triomphans d'un petit Grand-Seigneur,
Inſolemment poli, plein d'eſprit & ſans cœur.
Non, ce ne ſont point là des amis, ni des hommes,

Rempliſſons nos deſtins, ſoyons ce que nous
sommes ;
Le Ciel, pour être heureux, vouloit nous former
tous,
Et la félicité ne dépend que de nous.
Moins vive que l'amour, auſſi tendre & plus ſûre,
Ce bonheur qu'il promet, l'Amitié le procure :
A tout âge, en tout rang l'homme eſt fait pour ſes loix,
Et je n'en exclus point les femmes, ni les Rois.
Oui, le Ciel veut qu'on aime ; oui, ſa main
bienfaiſante
Confie au tendre Amour la foibleſſe innocente.
O nos premiers amis ! chers auteurs de nos jours,
Quel cœur rend ce qu'il doit à vos heureux ſecours ?
Ma mere, ô quels tourmens te cauſa ma naiſſance !
Que de ſoins t'a coûté ma déplorable enfance !
Voyez la Poule active, ou l'agile Perdrix,
Sous ſon aîle inquiéte raſſemblant ſes petits,
Habile à les conduire, ardente à les défendre,
Craignant tout, bravant tout. . . . Ah ! plus vive &
plus tendre,
Tu veillois ſur les maux qui m'alloient aſſiéger,
Et ton œil maternel écartoit le danger.
Sans toi, des paſſions la ſéduiſante ivreſſe,
Peut-être eût ſans retour égaré ma jeuneſſe ;
Mais j'avois tes leçons, tes exemples, tes pleurs,
Ces pleurs qu'à tes vertus arrachoient mes erreurs,

O nature ! ô tendreſſe ! ô divin caractere !
Le chef-d'œuvre d'Amour, c'eſt le cœur d'une mere.

Mortel, pour ton bonheur, tel fut le choix des Dieux ;
Ton cœur fera le ſien : puiſſe-t-il être heureux !
Mais rends grace à ces Dieux, & bénis ta miſere,
Qui te rend d'un ami le ſecours néceſſaire.
Tu ne peux ſupporter, ſeul & privé d'appui,
Le mouvement ſans trouble, ou la paix ſans ennui ;
La douleur te conſume, & la vive allégreſſe
Agitant trop tes ſens, accable ta foibleſſe.
Verſe ce cœur trop plein dans un cœur tout à toi,
Dont l'auſtere vertu t'ait garanti la foi ;
Qu'il ſçache tout, erreurs, vœux, amoureuſe flâme ;
Ne vous réſervez rien : vous n'avez plus qu'une ame.
Ne confiez jamais un ſecret à demi ;
Dès qu'il vous intéreſſe, il eſt à votre ami.
Vous le lui devez tout, ſans bornes, ſans partage.
Ah ! périſſe à jamais ce mot affreux d'un Sage ;
Ce mot, l'effroi du cœur & la mort de l'amour ;
Songez que votre ami peut vous trahir un jour.
Qu'il me trahiſſe, hélas ! ſans que mon cœur l'offenſe,
Sans qu'une douloureuſe & coupable prudence,
Dans le ſombre avenir cherche un crime douteux ;
S'il ceſſe un jour d'aimer.... qu'il ſera malheureux !
S'il trahit l'amitié, je dois encor le plaindre ;
Mon amitié fut pure, & je n'ai rien à craindre ;

Qu'il montre à tous les yeux les secrets de mon cœur;
Ces secrets sont l'amour, l'amitié, la douleur;
La douleur de le voir infidèle & parjure,
Oublier ses sermens, comme moi mon injure.

Mais sans qu'un crime altere un bonheur vertueux,
L'inévitable mort vient briser tous les nœuds;
Et du temps destructeur la main lente & funeste,
D'un souvenir usé sappe le foible reste.
Nous mourons tout entiers au fond des mêmes cœurs
Dont nous faisions la joie, ou charmions les douleurs.
Ce songe fugitif, qu'on appelle la vie,
Cet instant que le sort nous laisse & nous envie,
L'Amitié peut du moins l'accroître & l'embellir;
C'est se multiplier, que de sçavoir s'unir.
La tendresse étend l'ame, & double l'existence:
Aimons, trompons le temps & la mort & l'absence;
Que la Parque m'enleve à la fleur de mes ans;
Ayant beaucoup aimé, j'aurai vécu long-temps.

MADRIGAL.

Que je souffre un cruel martyre,
Quand jusqu'au fond des bois Tircis vient me chercher;
Il a cent choses à me dire,
Et j'en ai cent à lui cacher.

JUPITER ET JUNON.

JUPITER s'ennuyoit aux Cieux.
Il n'avoit eu que des Déesses:
O Princes, qui n'aimez qu'en Dieux,
Vous bâillez près de vos Princesses.

En vain il passoit, tous les ans,
Des plus belles aux plus gentilles;
Malgré leurs charmes séduisans,
C'étoit pour lui pâté d'anguilles. (a)

Toujours la Reine du Printems,
Toujours Vénus, toujours l'Aurore,
Hébé, vous étiez jeune encore,
Mais c'étoit depuis si long-temps.

Ah! dans la céleste demeure
Il faut jouer la dignité;
Ce ton lasse au premier quart-d'heure,
Jugez durant l'éternité.

Il quitta les sempiternelles;
Et j'en aurois bien fait autant;

(a) Allusion au fameux Conte de la Fontaine.

Il vint dans les bras de nos belles,
Et l'on n'eſt Dieu qu'en l'imitant.

Junon, dans ſa jalouſe flamme,
Fit grand bruit de ſes trahiſons.
Elle avoit tort par vingt raiſons,
D'abord c'eſt qu'elle étoit ſa femme.

Plus, elle avoit de trop grands yeux,
Je l'ai cent fois lu dans Homere; (a)
Je crois, comme il étoit pieux,
Que du reſte il s'eſt voulu taire.

D'ailleurs, pourquoi tant quéreller?
Quand le remede eſt ſi facile?
En hommes, pour la conſoler,
La terre étoit aſſez fertile.

Par gloire ou curioſité,
Qui n'eût pris part à ſa triſteſſe?
Le cœur s'enfle de vanité
Entre les bras d'une Déeſſe.

Ma foi, pour cet honneur divin
J'aurois paſſé ſur l'agréable;
Changer Jupiter en Vulcain
Eſt un exploit très-mémorable.

(a) Homere appelle preſque toujours Junon la Déeſſe aux yeux de Bœuf.

Je sçais que cet époux coquet
N'étoit pas un époux commode ;
Le ton de Paris lui manquoit :
Nous l'aurions mis à notre mode.

Contre Ixion, son fier courroux
Dégrade sa gloire immortelle ;
Ah ! le bonheur d'être infidèle
Ose le droit d'être jaloux.

Si chaque Ixion de notre âge
Sur une roue étoit lié,
Voilà Paris sans équipage,
Voilà toute la France à pied.

M. DE BELLOY.

MADRIGAL.

Tous les matins, pendant qu'Églé sommeille,
Pour son lever je vais cueillir des fleurs ;
Le lys plus blanc, la rose plus vermeille,
Par jalousie animent leurs couleurs ;
Mais son éclat les a fait disparoître.
Consolez-vous de ce léger chagrin,
Heureuses fleurs ; vous mourez sur son sein,
Et moi je meurs..... hélas ! de n'y pas être.

Par le même.

LA BÊTE FÉROCE,

APOLOGUE.

Fléau d'une province, un monſtre anthropophage
Y répandoit le carnage & l'horreur;
Déja cent malheureux conduits ſur ſon paſſage,
Avoient éprouvé ſa fureur.
Pour ſe ſaiſir de la bête cruelle,
Un jour mille chaſſeurs battirent les forêts;
Mais hélas! trop foibles contre elle,
Ils la virent braver leurs traits,
Et d'une cruauté nouvelle
Etaler à leurs yeux les terribles effets.
Leur chaſſe cependant ne fut pas inutile:
Nombre de loups à qui ces bois
Depuis long-temps ſervoient d'aſyle,
Y furent pris pour cette fois.
Petits brigands! tremblez quand la Juſtice
Pourſuit les ſcélérats fameux:
S'ils échappent à leur ſupplice,
Elle vous prend en courant après eux;
Et c'eſt toujours, faute de mieux,
Nous rendre un ſignalé ſervice.

M. MUGNEROT.

MOI,

ODE.

ROIS, favoris de la Fortune,
Princes, Guerriers, Dieux des Mortels,
A qui la foibleſſe importune
Eleve, en tremblant, des autels;
Sans votre ſecours je puis plaire;
Je puis, ſans que Phébus m'éclaire,
Entrer dans le ſacré Vallon;
Je ſuis moi-même mon Mécene,
Mes Rois, mes Dieux, mon Hypocrene,
Mes Muſes & mon Apollon.

Les feux éclatans du tonnerre
S'allument; & dans un inſtant,
Semant la frayeur ſur la terre,
Percent de l'aurore au couchant.
Mais mon eſprit, que rien n'arrête,
Plus vif encor que la tempête,
S'élance avec bien plus d'ardeur:
Ce miroir de la Providence,
Le globe du Monde eſt immenſe,
Mais moins immenſe que mon cœur.

Illuſions, aimables ſonges,
Vous donnez la vie à mes Vers;
Au ſein de vos heureux menſonges
J'ai l'empire de l'Univers.
Par votre ſecours, une fable
Devient un objet véritable;
Sous cet ormeau délicieux,
Couvert de ſon ombre divine,
Je ſuis à Paris, à la Chine,
Dans les Enfers & dans les Cieux.

Dans une retraite profonde,
Au milieu des déſerts affreux,
Ignoré du reſte du monde,
Je ſçais rêver, je vis heureux.
Sur l'aile de la Renommée,
Au bout de la terre charmée
Volent mes talens & mes Vers:
Les ſons raviſſans de ma lyre
Portent la joie au ſombre Empire;
J'entraîne après moi l'Univers.

Loin des Pédans, & près d'Horace,
Suivant des chemins inconnus,
Je joins aux lauriers du Parnaſſe
Les myrtes chéris de Vénus.
Sous l'œil déſolé de l'envie
Plutus prend ſoin d'orner ma vie;

Les

Les dignités volent vers moi...
J'entre à la Cour, on m'y révere...
Je brille dans le Miniſtere....
Encore un pas, & je ſuis Roi.

Oui, je puis m'aſſeoir ſur le trône;
J'y monte ſans être étonné.
Trop ſouvent le haſard le donne,
Mon mérite me l'a donné.
Peuples, qu'enchantera ma gloire,
Quand vous écrirez mon hiſtoire,
Vous n'écrirez point des forfaits.
Je déſarmerai la Satyre;
Et tous les jours de mon empire
Seront comptés par des bienfaits.

Mais, quoi! je ſens trembler la terre;
L'épouvante au loin ſe répand;
Le Dieu, le monſtre de la guerre
S'avance ſur un char ſanglant.
L'ambition inſatiable
Précede ſa marche effroyable;
Dans ſes mains ſe change le ſort;
Et du ſein de ce monſtre horrible
Sortent, avec un bruit terrible,
Les feux, les foudres & la mort.

Suivons le char de la victoire;
Tout eſt diſſipé par l'effroi;

Surpris de l'éclat de ma gloire,
Le monde frémit devant moi.
Pourſuivons... Sous mon bras tout plie...
L'Europe, l'Afrique & l'Aſie,
Et l'Américain conſterné;
Et dans l'état où je me trouve,
L'unique malheur que j'éprouve,
Eſt de voir l'Univers borné.

La terre, dont je ſuis le maître,
Ne ſçauroit plus me contenir:
Je puis tout; donnons-nous un être
Qu'adore, en tremblant, l'avenir.
Sur votre char faites-moi place,
Muſes, Gloire... De mon audace
J'étonne l'Olympe & les Dieux.
Je fends l'air d'une aile aſſurée;
Je perce la voûte azurée,
Et je pénetre dans les cieux.

Jupiter, tombe de ton trône,
Toi, qu'adorerent les humains;
Que ton ſceptre, que ta couronne
Paſſent de tes mains en mes mains.
Mais je tiens la foudre invincible...
Eſſayons ſa force terrible...
Je vois s'obſcurcir le Soleil...
Sous mes regards tremble la terre;

Mais aux éclats de mon tonnerre,
Grands Dieux ! je ſors de mon ſommeil.

ENVOI.

Il eſt vraiment aſſez comique
De me voir aux lieux où je ſuis,
Triſte comme un livre gothique,
Mal vêtu, ſurchargé d'ennuis ;
Et, pour ne pas dire autre choſe,
Aſſiégé de chagrins divers,
Pauvre Vicaire, en bonne proſe,
Et Roi du monde dans mes vers.

M. Bitobé.

LES QUATRE SAISONS.

A IRIS.

Seul avec toi, ſéduiſante friponne,
Je réunis, tendre amant, gai buveur,
Tous les plaiſirs que chaque ſaiſon donne :
Quand la glace a frappé le nectar enchanteur,
Je retrouve à la fois & l'Hiver & l'Automne,
Le Printemps ſur ta bouche, & l'Été dans mon cœur.

Le Chev. de B***.

VERS
SUR L'ENFANCE.

Age brillant de la gaieté,
Inſtans rapides de l'enfance,
Vous ſemez ſur mes jours filés par l'innocence,
Les fleurs de la félicité.
Votre vive lumiere éclaira mon aurore,
Elle frappa mes jeunes yeux;
Du nouveau jour pour moi qu'elle avoit fait éclore,
J'admirai l'éclat radieux.

Tel un doux crépuſcule annonce à la nature
Du ſoleil du matin les rayons éclatans;
Ou tel couronné de verdure,
Sur l'aîle des zéphirs arrive le Printemps.
Doux plaiſirs, ris charmans, joie aimable & naïve!
Enfans d'un tranquille bonheur,
Que ne puis-je arrêter la courſe fugitive
Du temps qui vous enleve aux deſirs de mon cœur?
Le Temps, monſtre à gueule béante,
Vole, fuit, & ne revient plus:
Tout meurt ſous ſa dent dévorante;
Il n'épargne que les vertus.

M. FRANÇOIS.

PLAINTES

D'un Amant qui expire loin de ſon Amante.

ÉLÉGIE.

ABSENT de Lycoris, ô douleurs! ô regrets!
Le myrthe va céder ma tête au noir cyprès:
Ainſi de mes beaux jours les aurores pâliſſent!
Ainſi de mon printems les roſes s'obſcurciſſent!
Dans les champs de Paphos, & ſous l'œil des amours,
D'une ſanglante main la mort cueille mes jours.

Tandis que loin de toi ma vie eſt moiſſonnée,
Que fais-tu, Lycoris, amante infortunée?
Sans doute ton amour brûle de me revoir;
Ton cœur s'enivre, hélas! de ce crédule eſpoir;
Une lettre à la main, reliſant nos myſteres,
Et peut-être implorant ces tendres caracteres,
Le feu de tes baiſers, l'ardeur de tes ſoupirs
Leur demande un retour promis à tes deſirs.
Vaine promeſſe, hélas! ſort jaloux & barbare!
L'abyme des tombeaux pour jamais nous ſépare.

Tu ſemblois le prévoir dans ce funeſte jour,
Où je partis, baigné des larmes de l'amour.

Une pâleur mortelle obſcurcit ton viſage ;
Tes ſens étoient glacés d'un ſiniſtre préſage ;
Nos lévres frémiſſoient de lugubres adieux ;
Et je croyois laiſſer mon ame dans tes yeux :
Toi-même dans mes bras, mourante, évanouie,
Au fatal avenir tu diſputois ma vie.
Il eſt de ces momens où nos yeux plus certains
Vont, juſques chez les Dieux, ſurprendre les deſtins.
Je voulois.... je devois en croire tes alarmes :
Quel oracle plus ſûr que celui de tes larmes !
Quels devoirs plus ſacrés que ceux de nos amours !
La Parque, dans tes bras, eût reſpecté mes jours :
Eh ! loin de toi, je meurs ! & des mains étrangeres,
Des yeux de ton amant vont fermer les paupieres !
Vers ton aſyle encor, dans ces momens d'effroi,
Je tends ces foibles mains.... qui ne ſont plus à toi.
Ma ſeule ombre aujourd'hui, vain ſonge de moi-même,
S'envole autour de toi murmurer que je t'aime.

Il fut des tems heureux, où juſques dans tes bras
Le myſtere & Vénus conduiſirent mes pas ;
Quand de ton jeune amant la ſoudaine préſence
Vint ſurprendre tes yeux dans les pleurs de l'abſence ;
Quel charme ſe prêtoient ces naïves douleurs !
Quels rapides baiſers eſſuyerent tes pleurs !
La nuit nous prodiguoit ſes faveurs les plus ſombres ;

Nos timides ſoupirs ſe confioient aux ombres.
Cent fois tu vis mes pas, ſuſpendus & muets,
S'échapper vers ton lit aux Argus inquiets.
O baiſers de nectar ! ô nuits toutes de flâmes !
O plaiſirs ! ô tranſports où s'égaroient nos ames !
Trop rapide bonheur envolé pour jamais,
Déja vous n'êtes plus qu'un ſonge & des regrets.

Et vous, de ces beaux jours confidentes trop cheres,
Vous que j'arroſe, hélas ! de mes larmes dernieres,
Lettres de mon amante, ô mon plus doux tréſor !
D'une mourante main je vous raſſemble encor....
Hélas ! mon œil voilé d'un lugubre nuage,
Dans l'ombre de la mort vois flotter votre image :
Je baiſe en frémiſſant vos traits myſtérieux ;
Ma Lycoris entiere y reſpire à mes yeux.
Voilà de tant d'amour les reſtes déplorables,
D'un fragile bonheur monumens peu durables !

O le plus doux eſpoir de mes plus tendres vœux !
Tant que Vénus daigna favoriſer mes feux,
A ſon brûlant époux c'eſt donc moi qui vous livre ?
Vos ſecrets à mes jours ne doivent point ſurvivre.
L'inſtant fatal s'avance.... ô flammes, dévorez
Ces gages précieux, tes témoins adorés.
Que leurs frêles débris, étincelles légeres,
Dans le ſein des Zéphirs diſperſent nos myſteres.

Mon cœur ſuivra bientôt leurs deſtins rigoureux ;
Et mes derniers ſoupirs s'exhalent avec eux.

M. LEBRUN.

LE TOUCHER JUSTIFIÉ.

POURQUOI me grondez-vous, quand votre collerette
Rend mon œil attentif, & ma main inquiète ?
Ah ! répondez, Climene, & parlez ſans détour ;
Le reſpect vous plaît-il aux dépens de l'amour ;
Lorſque dans nos jardins je vois la fleur nouvelle ;
J'y porte en ſouriant un regard curieux ;
Mais je reſſentirois une peine cruelle,
S'il ne m'étoit permis que d'y porter les yeux :
Ma main veut y toucher, & quand ſur chaque feuille
Le deſir innocent a promené mes doigts,
Son parfum me ſéduit, il faut que je la cueille ;
Ainſi pour un plaiſir, j'en ai trois à la fois.
Tel eſt l'ordre de la Nature,
Elle nous a fait naître avec des ſens jaloux ;
Vous qui les enchantez, prévenez leur murmure ;
Ou n'en flattez aucun, ou contentez-les tous.

M. BLANDUREL DE S. JUST.

EPITRE
A LA FANTAISIE.

Douce & charmante Fantaiſie,
Brillante ſœur de la Folie,
Toi, qu'on n'oſe avouer, & que pourtant l'on ſuit
Secrette idole du vrai ſage,
J'oſe aujourd'hui t'adreſſer mon hommage;
J'abjure un préjugé que l'erreur a produit.

D'un amant malheureux tu termines les peines
Tu bannis, loin de la beauté,
La ſévere raiſon qui fuit avec ſes chaînes;
A tes côtés régne la liberté;
Le plus beau moment de la vie
N'eſt ſouvent qu'une Fantaiſie.

L'Amour, jadis triſte & jaloux;
S'ennuyoit de ſa conſtance;
On vieilliſſoit avant la jouiſſance;
Les hommes étoient ſots, enſuite ils étoient fous
On eſt déſabuſé de cette tyrannie,
Et l'amour à préſent n'eſt qu'une Fantaiſie.

Tu dictes, en riant, des loix à l'Univers ;
Mais tes favoris ſont en France ;
C'eſt-là qu'un peuple entier, des mains de l'inconſtance
Vient recevoir des fleurs & dépouiller ſes fers ;
L'exiſtence, ſans toi, n'eſt qu'une léthargie,
Dont on guérit par une Fantaiſie.

M. GOUSSAUD.

VERS

Mis ſur des Tablettes.

TOUS les feuillets de ces tablettes
Ont été paraphés par le Dieu de nos cœurs ;
C'eſt pour lui ſeul qu'elles ſont faites,
Et ne doivent s'ouvrir qu'aux jours de ſes faveurs ;
O ma Maîtreſſe ! ô charme de ma vie !
De votre main gravez-y nos ſermens,
Refermez-les ſoudain, de crainte que l'envie
Ne trouble le bonheur de deux tendres amans.

M. L * * *

LE TAMBOUR, OU VENUS ET MARS; CONTE.

LA décence voiloit ces ardeurs mutuelles
Qui venoient d'unir Mars à la Reine des Belles;
Quand ce Dieu, ſe rendant aux beſoins de ſa cour,
Par un de ces devoirs tant maudits de l'Amour,
Partit pour les monts de la Thrace.
Le cœur de la Déeſſe y voloit ſur ſa trace;
Tout Paphos appelloit l'inſtant de ſon retour.
Déja de ſa cruelle abſence
Les regrets de Vénus comptoient le ſecond jour:
Livrée à ſon impatience,
Et redoutant un long ſejour,
Son fils lui conſeilla l'indiſcrete entrepriſe
De faire à ſon amant une aimable ſurpriſe.
Soudain ſes trois Dames d'atour,
Les Grâces, galamment redrapent ſa ceinture;
Ce tiſſu merveilleux, ſon unique parure.
Là, ſont tous les appas, ces deux tyrans du cœur;
Enfans de la Nature unie à l'art vainqueur;

La ſcience de plaire, & ſa feinte ignorance;
Le deſir careſſé des mains de l'eſpérance,
Repouſſé, rappellé par la molle rigueur;
Des ſoupirs, des regards la muette éloquence;
Qui devant les Argus fait parler le ſilence;
La compagne d'amour, l'enfantine pudeur,
Qui le combat, l'irrite, & céde à ſon ardeur;
Enfin, la volupté que le myſtere invite,
Et qui cherche l'inſtant que l'on croit qu'elle évite;
C'eſt avec ce lien qu'à ſon char glorieux
Vénus ſçait enchaîner & la terre & les cieux.

Elle parle; auſſi-tôt des rênes éclatantes,
Où l'argent ſe marie au pourpre le plus doux;
Attelent par les mains de vingt plaiſirs jaloux
Ses Colombes éblouiſſantes.
Les yeux enchantés & ravis
Admirent, ſur l'émail de leurs plumes changeantes,
Emeraudes, ſaphirs, opales & rubis,
Dont les feux rayonnans ſe mêlent, ſe diviſent,
Par cent jeux différens toujours ſe reproduiſent;
A la nacre du char prêtent mille couleurs,
Et des ſiennes encore embelliſſent les leurs.

Dans ſa conque qu'elle idolâtre,
Bientôt ſur un couſſin de lis,
La Déeſſe s'élance avec ſon tendre fils:
Le frein couleur de roſe eſt dans ſes doigts d'albâtre;

Cupidon dans ſes bras, le couvre de baiſers,
Lui préſente ſes traits ſi forts & ſi légers :
De cent autres amours une troupe folâtre,
De l'aurore, en volant, lui recueille les pleurs ;
Ou ſeme autour du char les perles & les fleurs.
Des airs tout parfumés ce char franchit l'eſpace.
Sur un nuage d'or, qu'avec les doux zéphirs
Pouſſe rapidement l'haleine des ſoupirs,
Il arrive & s'abaiſſe aux montagnes de Thrace.

Sous ces rocs entaſſés eſt un antre effrayant ;
Une caverne immenſe, où les fils de la Guerre
De leurs marteaux peſans frappant l'airain bruyant,
Dans les entrailles de la terre
Semblent faire gronder & bondir le tonnerre.
C'eſt-là que ſont forgés les homicides fers
Qui dévaſtent ce monde & peuplent les enfers.
Quel ſpectacle ! de voir dans cette horreur obſcure,
Au fond des noirs détours de ces affreux cachots,
Le Chef-d'œuvre de la Nature,
Et le riant eſſain des enfans de Paphos !
Mars, à ce doux aſpect qui l'enchante & l'étonne,
De plaiſir enivré, croit à peine ſes yeux ;
Il court, vole à Cypris, l'emporte ſur ſon trône.
Le ſilence, un moment, fut connu dans ces lieux.
Ces hideux Forgerons en la voyant paroître,
Sentent fuir les marteaux de leurs tremblantes mains ;

Leurs cœurs qui, chaque jour, mécontens de
leur être,
Maudiſſoient cent fois les deſtins,
Jamais dans leurs ſombres chagrins
N'avoient tant envié la place de leur Maître.
Déja tous nos amours badins
S'élancent ſur les bras de ces géans terribles;
Et par mille jeux enfantins,
Tirent d'affreux ſouris de leurs bouches horribles;
Parmi les boucliers, les glaives & les dards,
On voyoit voltiger cette maligne engeance:
Chacun veut, en s'armant, paroître un nouveau
Mars.
Pour eux la moindre fleche eſt une pique immenſe;
Trois ſe réuniſſoient pour porter une lance:
Ceux-là ſe font chercher, tapis dans des cuiſſars;
Ceux-ci vont déployer les plus grands étendards.
Plus loin, poſant ſes pieds derriere une cuiraſſe,
L'un s'étend, ſe grandit, ſe hauſſe avec effort,
Et montre fiérement ſa tête ſur le bord.
L'autre, d'un caſque épais levant la lourde maſſe,
Sur ſon front délicat poſe le dur acier,
Et dans ſa profondeur il ſe perd tout entier.
Mais, Ciel! quelle imprudence à jamais déplorable!
O tendres & diſcrets amans,
Qui cherchez un bonheur durable,
Croyez-moi, dans les doux momens,

Hélas ! défiez-vous des plus petits enfans.
Et ne voilà-t-il pas qu'une folle douzaine
De tous ces freres de l'Amour,
En roulant au haſard un énorme Tambour ;
Hors de la porte ſouterraine
Le pouſſe & le bat au grand jour ?
A ces terribles ſons qui, réveillant la guerre,
Font hériſſer de traits la face de la terre,
Tout l'Univers frémit ; & ſur l'antre de Mars
Les Dieux épouvantés ont fixé leurs regards.
Quelle ſurpriſe ! & toi, quelle fureur jalouſe !
Vulcain embraſa tout ton cœur,
Quand tu vis ſur ces rocs le char de ton épouſe ;
Et les ris qui battoient en chœur
La déroute de ton honneur !

Depuis cette avanture aux amans ſi cruelle,
Les guerriers n'ont jamais pu cacher leur amour.
Vénus qui veut prouver qu'on les aime comme elle,
Toujours chez leurs Iris va mettre en ſentinelle
Quelques plaiſirs bruyans qui battent du Tambour.

M. DE BELLOY.

PIGMALION.

ELEVE d'Apollon, & favori des Belles,
Entre les arts & les amours,
L'heureux Pigmalion partageoit ſes beaux jours,
Comblé d'honneurs nouveaux & de faveurs nouvelles.
Sous ſon ciſeau voluptueux,
Une Vénus venoit d'éclore;
Celle qu'à Paphos on adore,
Peut-être des humains méritoit moins les vœux.

L'Artiſte, en la formant, ſe rappelloit l'image
Des beautés qui l'avoient charmé;
Ce que ſon cœur avoit aimé,
Il l'exprimoit dans ſon ouvrage.
Mon art a, dit-il, raſſemblé
Des tréſors qu'en cent lieux l'Amour voulut répandre.
Que leur accord me plaît! & que j'ai bien ſçu rendre
La jambe de Doris, & la gorge d'Eglé!
J'adorois dans Philis cette taille légere:
Que j'exprime avec vérité
Les ſecrets appas de Glycere!
Jamais fixé, toujours flatté,

Sur les moindres détails il promene ſa vue.
L'amour-propre & la volupté
Le ramenent ſans ceſſe aux pieds de la ſtatue.
En vain, pour s'occuper d'un ouvrage nouveau,
Il s'éloigne un inſtant de l'objet qui l'enchante;
Il s'excite au travail; mais ſa main languiſſante
S'arrête, tombe, & laiſſe échapper ſon ciſeau.

Il quitte la ſtatue, il revient auprès d'elle;
Il la revoit, elle eſt encor plus belle.
Si ce marbre, dit-il, pouvoit être animé,
Qu'avec plaiſirs je lui rendrois hommage!
Je l'inſtruirois à faire uſage
D'un cœur qui n'auroit point aimé.
Il faut aimer, il m'aimeroit peut-être!
Il devroit ſon bonheur à mon art, à mes feux;
Avec l'art d'en jouir, il me devroit ſon être;
Il ignoreroit tout; mais ſon cœur & mes yeux
Lui feroient bientôt tout connoître.
Amour, ſur ce marbre enchanteur
Répands la flamme la plus pure;
D'une beauté nouvelle enrichis la nature;
A tant d'attraits tu dois un cœur.
Il embraſſe à ces mots le marbre qu'il adore;
Il croit avoir ſenti de foibles mouvemens;
Il frémit, il obſerve, il voit, il doute encore;
Une timide joie agit ſur tous ſes ſens;

Il a vu palpiter une gorge naiſſante ;
De tranſports plus ardens cet objet le remplit ;
Il y porte une main tremblante,
Sous ſes doigts étonnés le marbre s'amollit ;
Il cole ſur ſa bouche une bouche enflammée :
Elle répond, dit-il, à mon emportement !....
Par le plaiſir la ſtatue animée,
Ouvre les yeux, & voit le jour & ſon amant.

Elle éprouve, ſans rien connoître,
Une aveugle félicité ;
Son cœur naiſſant eſt agité
Par le bonheur d'aimer & d'être.
Son ame eſt ſans idée, & n'a que des deſirs ;
Ses premiers ſentimens ont été des plaiſirs.
Par une careſſe nouvelle
A chaque inſtant elle eſſayoit ſes ſens,
Et ſes plus ſimples mouvemens
Sont des faveurs pour lui, ſont des plaiſirs pour elle.
Ah ! déformais, dit-il, mon cœur content des Dieux,
N'a rien à demander à leur bonté ſuprême :
Charmes, que j'ai formés, qu'anima l'Amour même,
Ce jour a comblé tous mes vœux ;
Vous vivez, vous aimez, & j'aime.

M. DE SAINT-LAMBERT.

LES VŒUX.

Comme un amant attend une maîtreſſe,
Un courtiſan l'accueil du Souverain,
Un pauvre auteur le ſuccès de ſa Piéce,
Un faux dévot le malheur du prochain,
L'Anglois la paix pour commencer la guerre,
Une recluſe un jeune directeur,
Un mauvais fils la mort d'un mauvais pere,
Un créancier le lever d'un Seigneur;
Ainſi, j'attends que la force comique
Revienne enfin au théatre François;
Qu'on en éloigne un goût métaphyſique,
Qui chaque jour fait de nouveaux progrès;
Que l'on redonne à la ſcene tragique
Sa dignité, ſa vie & ſa chaleur;
Qu'à la pitié, conduits par la terreur,
Nous éprouvions l'effet d'un pathétique,
Qui, malgré nous, déchire notre cœur;
Que l'on nous rende un enſemble ſublime,
Qui vers le but ſe preſſe avec vigueur,
Et qui rempli par *Phedre* ou par *Monime*,
Ne laiſſe point de vuide pour l'Auteur:
Ainſi, j'attends qu'un froid déclamateur
Ne penſe plus, par une pantomime,
Dont à la foire il peut ſe faire honneur;

Frapper, ſaiſir l'ame du ſpectateur:
Ainſi, j'attends que la Philoſophie,
Moins exaltée, & pourtant plus ſuivie,
Ceſſe d'aigrir & d'alarmer les ſots,
Et qu'à l'abri des efforts de l'envie,
Elle pourvoie aux beſoins de la vie,
Sans ſe reſtreindre à de ſtériles mots.
Ainſi, j'attends que la Littérature
Soit à la fin l'aſyle du repos;
Que l'on y goûte une paix libre & pure;
Que dans ſon ſein pour prix de ſes travaux,
L'homme iſolé ſe conſole des maux
Qu'abondamment lui fournit la nature.
Ainſi, j'attends que de l'atrocité
Et des cris ſourds de la vile impoſture,
L'ami des arts & de l'humanité
Ne craigne plus la redoutable injure;
Que pas à pas, ſuivant la vérité,
Il ne ſoit plus dans ſa marche arrêté
Par la fureur d'une cabale obſcure.
Ainſi, j'attends... bornons ici nos vœux,
Qui ſans ſuccès deviendroient trop nombreux;
Et gardons-nous d'étendre cet ouvrage
Par un détail de deſirs impuiſſans.
Ceux-ci remplis, j'en ferai davantage;
Mais par malheur j'entends la voix du Sage,
Qui me prédit que j'attendrai long-temps.

ÉLÉGIE.

ENFIN, je vais revoir ce cabinet tranquille,
Où l'amour & les arts ont choiſi leur aſyle;
Je verrai ce ſopha placé ſous ce trumeau,
Qui de mille baiſers nous répétoit l'image;
J'habiterai l'alcove où je rendis hommage
A la beauté ſans voile, à l'amour ſans bandeau.
Là, Philis ſe livroit au bonheur d'être aimée;
Là, lorſque de nos ſens l'ivreſſe étoit calmée,
Attendant ſans langueur le retour des deſirs;
Un amour délicat varioit nos plaiſirs.

Nous liſions quelquefois ces vers pleins d'harmonie
Où Tibulle exhala ſa flamme & ſon bonheur;
Je t'adorai, Philis, ſous le nom de Délie,
Dans ces vers emportés tu reconnus mon cœur.
Que ce temps dura peu! de fleurs à peine écloſes,
Le gazon de ces prés étoit entrelacé;
Le Printems s'annonçoit par le retour des roſes;
Par le Printems Mars étoit annoncé.
Pour ſuivre mon devoir dans une route obſcure,
Il fallut te quitter: quel moment! quels adieux!
Je crus me ſéparer de toute la nature.

Mais les pleurs des amans ont appaiſé les Dieux;
Louis calme la terre; il me rend à moi-même.

Je ne vends plus mon tems aux querelles des Rois ;
Je ne ſuis plus qu'à ce que j'aime,
Et n'obéis plus qu'à tes loix.
L'un de l'autre enchantés dans ce vallon ſauvage,
Réunis par nos goûts, conduis-moi tour-à-tour
De l'étude aux plaiſirs & des arts à l'amour :
C'eſt l'ennui qui le rend volage ;
En l'occupant nous ſçaurons le fixer ;
Nous ſçaurons de nos jours faire le même uſage.
Je ne ſais que t'aimer, viens m'apprendre à penſer :
Conduis ma jeune muſe, & reçois en l'hommage ;
Sois à jamais de mes écrits
Le juge, l'objet & le prix.
Que mon ſort & mes vers n'excitent point l'envie ;
Qu'ils ſoient dignes de l'exciter.
Oublié déſormais d'un monde que j'oublie,
Te bien peindre, te mériter,
Te careſſer & te chanter,
Sera tout l'emploi de ma vie.

M. DE SAINT-LAMBERT.

LE LEVER DU SOLEIL.

Déja l'Aſtre du jour s'eſt emparé du Ciel;
Il lance par faiſceaux ſes rayons ſur la terre,
Et je découvre à ſa lumiere
Les prodiges ſortis des mains de l'Éternel.
Mon ame, élance-toi vers cette clarté pure;
Des portes du matin admire la nature,
Et remplis-toi de ſon Auteur.
Ah! ſi nos yeux pouvoient, ſans baiſſer leur paupiere,
Approcher du Soleil, contempler ſa ſplendeur,
Et s'enfoncer dans ſa lumiere,
Ils ne verroient qu'un Océan de feu,
Qui ne rencontre aucuns rivages,
Que tourbillons, luttant ſans ceſſe entr'eux;
Et dès la naiſſance des âges
Embraſant les plaines des Cieux.
La pierre ſe diſſout, bouillonne avec furie;
Au ſein de ces foyers ardens,
La flamme roule par torrens;
La lumiere, par flots, jaillit & tombe en pluie:
C'eſt aux clartés de tant de feux divins

Que marchent les ſaiſons, qu'agiſſent les humains.
Mais, grand Dieu! cet amas de lumiere éternelle
Qu'eſt-il devant tes yeux? A peine une étincelle.
Ce diſque dont tes mains ont arrondi les bords,
Dont jamais les feux ne s'épuiſent,
Colore ſeulement la ſurface des corps,
Où ſes rayons ſe briſent.
Ton œil plus pénétrant perce les profondeurs,
Réunit ſous un point les déſerts de l'eſpace;
Il ne parcourt pas, il embraſſe;
Et du même regard, ſonde encor tous les cœurs.

MADRIGAL.

FOLASTRE volupté, Déeſſe d'Epicure,
J'ai donc quitté pour toi le tendre ſentiment:
Pourquoi vous ſéparer, enfans de la Nature?
Vous y perdez également.
Du ſentiment ſur-tout la ſource inépuiſable,
Sans ceſſe reproduit une ivreſſe durable:
La tienne, ô volupté, ne renaît qu'un moment.
Tu careſſes nos ſens, il enchante notre ame;
Tu n'es qu'une étincelle, amour eſt une flâme;
Lui ſeul dans tes dégoûts il peut me ranimer;
Je ſuis las de plaiſirs, & j'ai beſoin d'aimer.

M. DE BELLOY.

LE

LE POËTE.

ÉPITRE A MON AMI.

DISCIPLE ambitieux du Dieu de l'harmonie,
Qui cédant, jeune encore, à l'inſtinct du génie,
Epris de l'Art des vers, charmé de ſes douceurs,
Fis tes premiers ſermens aux autels des neuf Sœurs;
Je ſers ce même Dieu que tu choiſis pour guide;
Il rend notre amitié plus douce & plus ſolide;
L'un par l'autre affermis, d'un pas moins haſardeux,
Dans les mêmes ſentiers nous marchons tous les deux.
Tels on voit deux ruiſſeaux qui, baignant une plaine,
Dans un lit reſſerré ſerpentoient avec peine,
De leurs naiſſantes eaux ſe prêter le ſecours,
S'embellir l'un par l'autre & croître dans leur cours.

Tu veux donc aujourd'hui que mes crayons ſéveres
Du Poëte à tes yeux tracent les caracteres.
Tu voudrois reconnoître à d'infaillibles traits
Celui qui d'Apollon a ſurpris les ſecrets,
Qui reçut en naiſſant le talent de tout peindre,
Et le droit de créer & le droit de tout feindre,
Et qui fut, en un mot, deſtiné par les Cieux
A parler aux humains le langage des Dieux.

Les rimeurs ſont nombreux, & le Poëte eſt rare.
Quels ſont donc les préſens que le Ciel lui prépare,
Alors qu'à ce grand titre il daigne l'appeller ?
Et quels tréſors en lui doit-il accumuler ?

Si l'on n'eſt pas ſenſible, on n'eſt jamais ſublime.
Mais ſur-tout, le mortel que Calliope anime,
Doit porter ſur ſon front, doit nourrir dans ſon cœur
De tous les ſentimens la féconde chaleur,
Doit avoir d'autres ſens que la foule groſſiere :
Le monde eſt à ſes yeux une immenſe carriere,
Un théatre de gloire élevé pour ſon art,
Et que doit du génie embellir le regard.
En voyant la nature il ne peut ſe contraindre ;
Il ſent, à ſon aſpect, qu'il eſt né pour la peindre ;
Son talent le pourſuit, tout ſert à l'exciter ;
Il a vu les objets, ſa voix va les chanter.
Regardez dans un Port, au moment d'un orage,
Les crayons dans la main, Vernet ſur le rivage :
Immobile, il promene un œil obſervateur,
Des flots amoncelés meſure la hauteur,
Fixe le noir foyer où la foudre s'allume,
La vague qui ſe briſe & retombe en écume ;
Saiſit dans un lointain des débris de Vaiſſeaux ;
Et la cime d'un mât chancelant ſur les eaux ;
Ses pinceaux rediront ce qu'a ſenti ſon ame.
Tel, frappé des objets dont la beauté l'enflâme,

Le Poëte à l'instant va les multiplier
Sous les riches couleurs que lui seul peut broyer.

Mais ces divers tableaux déployés à sa vue,
De son vaste regard bornent-ils l'étendue ?
Bornent-ils son essor ? Eh ! qui peut l'arrêter ?
Loin du monde connu je le vois s'emporter.
Viens, viens l'environner de tes aimables songes,
Imagination, mere des doux mensonges,
Sœur de la Poésie, & son plus grand appui,
Il t'appelle, il t'attend ; viens créer avec lui.
C'est toi qui sous les mains du Chantre de la Grece,
Bâtis de Calipso la grotte enchantereſſe :
Tu dressas ce bûcher arrosé de nos pleurs,
Où Didon de l'amour expia les erreurs :
Tu forgeas pour Achille une savante armure,
Et tes mains de Vénus ont tissu la ceinture.
Déesse du Poëte, accompagne ses pas :
Soit que des passions il trace les combats,
Et que m'intéressant à de feintes alarmes,
Il me fasse chérir mon erreur & mes larmes ;
Soit que me conduisant en des lieux enchantés,
Il m'ouvre le séjour des tendres voluptés,
Et que par un effet de ton pouvoir magique,
Il vole avec Renaud sous un ciel fantastique ;
C'est à toi qu'il devra sa gloire, sa grandeur,
Son titre le plus beau, le titre d'inventeur.

Mais dans tous les momens je veux le reconnoître
A ce feu qui s'échappe, & dont il n'eſt pas maître.
Dans les cercles choiſis où l'uſage & ſes loix
De notre eſprit né libre ont aſſervi les droits,
Où des conventions le pouvoir arbitraire
Nous retient ſous un joug, peut-être néceſſaire;
Où le Sage attentif à ne rien offenſer,
Regarde autour de lui s'il oſera penſer:
Là, l'enfant d'Apollon s'égare, s'abandonne,
Il rompt d'un entretien la froideur monotone;
Il m'échauffe, il me plaît; j'aime à voir ſa candeur
Énoncer fortement ce qu'éprouve ſon cœur.

J'aime qu'au nom d'Homere il s'anime & rougiſſe;
Qu'à celui de Zoïle il s'indigne & frémiſſe:
Ainſi que ſes écrits, il eſt ſimple & ſans fard;
Il parle avec tranſport des Maîtres de ſon art;
Aux accens de leur voix ouvre une oreille avide;
Il les voit & les ſuit dans leur eſſor rapide:
Lui-même, en ſon ivreſſe, il veut les égaler,
Dans le champ de la gloire il eſt prêt à voler.
Il prépare, il ſaiſit cet inſtant de délire
Où l'ame doit céder au beſoin de produire.
Ses vers ſeront à lui, j'y verrai ſa couleur;
Son ſtyle mâle & plein n'aura point la langueur
De ces Ecrivains froids qui, dans leurs jeux pénibles
N'étant que doucereux, penſent être ſenſibles,

Et rebattant toujours leurs insipides airs,
Sans Flore & les Zéphirs n'auroient point fait de vers.

Quelques mortels ont pu, sans offenser les Grâces,
Se couronner des fleurs écloses sur leurs traces,
Accorder à leurs voix un luth voluptueux;
Et livrant au repos des jours infructueux,
Dans leurs tendres chansons tracer avec aisance
D'un esprit foible & doux la molle nonchalance.
Mais fuyez l'air frivole & le rire apprêté
De cet Auteur contraint dans sa fausse gaîté,
Qui peut-être est fort sage, & vante la folie,
Qui veut nous amuser, quand lui-même il s'ennuie;
Chante la volupté qui s'enfuit de ses bras,
Et nous glace au récit des plaisirs qu'il n'a pas.

Par un effort nouveau l'auguste Poésie
S'éleva de nos jours vers la Philosophie.
Osez du moins la suivre en son illustre essor;
Parvenu dans sa sphere, osez l'étendre encor.
Qu'un sublime talent soit un talent utile.
Pensez comme Platon, chantez comme Virgile.
Que le Sage vous lise, & de la vérité
Reconnoisse la force, & même la fierté.
Que votre ame sur-tout nous parle en vos ouvrages.
Sçavez-vous ce qui peut unir tous les suffrages,
Plaire à tous les esprits, à tous les goûts divers?
C'est un beau sentiment rendu dans un beau vers.

Ce n'eſt qu'à ce ſeul prix, ſous cette loi ſévere;
Que ſauvés des retours d'un ſuccès éphémere,
Chez nos derniers neveux les fruits de vos loiſirs
Vous aſſurent des droits fondés ſur leurs plaiſirs.
Tout Écrivain ſans doute eſt épris de la gloire;
Mais cette noble ardeur de vivre en la mémoire,
Cet inquiet élan vers la poſtérité,
Cet invincible amour de l'immortalité,
D'un Poëte ſur-tout eſt le vrai caractere,
Non ce frivole orgueil du bel-eſprit vulgaire,
Qui brigue un vain encens qu'il devroit rejetter,
Ou pourſuit des honneurs qu'il faudroit mériter.
Mais ce pur ſentiment, ce deſir ſi ſublime
D'être chez aux humains, & grand par leur eſtime,
Ce puiſſant aiguillon qui produit les ſuccès,
Qui réveilloit jadis le Vainqueur de Xercès,
La gloire ſe refuſe à l'adreſſe, à la brigue,
Elle fuit loin d'un cœur avili par l'intrigue;
Mais elle aime à deſcendre au ſéjour retiré,
Où médite le Sage à l'étude livré,
Et de tous ſes rayons la clarté réunie
Brille dans la retraite où veille le génie.
C'eſt elle ſeule enfin qui devant les talens,
Ouvre de l'avenir les tréſors conſolans.
C'étoit de ſon aveu que l'ami de Mécene
S'écrioit : je vivrai. Toi qui ſur notre ſcene
Fis régner l'harmonie & ſes dons enchanteurs,

Qui n'eus qu'un ſeul rival, & tant d'imitateurs;
Toi dont l'Auteur du Cid, en ſa gloire immortelle,
Fut le prédéceſſeur, & non pas le modèle,
O Racine! ô grand Homme! alors que ton pinceau
Traça des paſſions un éloquent tableau;
Quand la premiere fois ta main ſage & hardie
Offrit du cœur humain l'hiſtoire approfondie,
En vain quelques eſprits par la haine excités,
Contre un ſi beau triomphe en ſecret révoltés,
Annonçoient que ton nom déchu dans la mémoire,
Un jour perdroit l'éclat de ſa premiere gloire.
Alors encouragé par la voix de ton cœur,
Plus que par Deſpréaux & ſon encens flatteur,
Tu diſois avec lui : » Non, les races futures
» Ne mépriſeront point ces ſçavantes peintures,
» Ces traits de vérité, ces touchantes couleurs,
» Hermione & ſa rage, Andromaque & ſes pleurs,
» Charmeront le François, épris de ſon théatre,
» Du plus brillant des arts conſtamment idolâtre;
» Et ſi la Renommée, & cette auguſte voix
» Qui juge les talens, les vertus & les Rois,
» De la nuit des tombeaux interrompt le ſilence,
» Un jour peut-être, un jour les cris d'un peuple
immenſe,
» Atteſtant de mon art les immortels effets,
» Réveilleront ma cendre au bruit de mes ſuccès.

Ton cœur eſt pénétré de ces grandes images;
Tu vis dans l'avenir, tu devances les âges;
Et tu ſçais de ton art ſentir la dignité.
Un attribut auguſte, un devoir reſpecté,
Trop rarement connu des enfans du Permeſſe,
Pourroit de leurs travaux relever la nobleſſe;
La vérité. Je ſçai que leur premier deſir,
Leur plus beau privilége eſt de tout embellir.
Boileau chante Louis que l'Univers honore,
Et le nom de Boileau s'en agrandit encore.
Le Chantre harmonieux du jour de Fontenoi,
Eſt plus cher à la France en célébrant ſon Roi.
Orner la vérité, c'eſt l'emploi du génie.
Mais qu'on ait vu Lucain, flattant la tyrannie,
Eſclave dans ſa mort, eſclave dans ſes vers,
Placer au Ciel Néron qu'a flétri l'Univers;
Voilà l'excès honteux dont la vertu murmure.
Nul talent n'a le droit d'ennoblir l'impoſture;
Ou s'il s'eſt dégradé par ce coupable abus,
Quel droit lui reſte-t-il de chanter les vertus?

S'il eſt bas de flatter, il eſt affreux de nuire;
Le ſuccès ne peut même illuſtrer la ſatyre,
Et ſes traits deſtinés à corriger les mœurs,
Trop ſouvent de la haine ont ſervi les fureurs.
L'Arrêt qui la proſcrit enchaînant la vengeance,
Au talent qu'on outrage ordonne le ſilence.

Quoi! dis-tu qu'un grand homme entouré d'ennemis,
Par l'impunité même accrus & raffermis,
Oubliant à la fin ſa force & leur foibleſſe,
Les rappelle un moment à leur propre baſſeſſe;
Quel mortel inflexible oſe le condamner?
Celui qui ſçait ſe taire, attendre & pardonner.
Tu connus, tu ſuivis cette vertu ſi pure,
Toi qui te défendis de repouſſer l'injure,
Qui de la calomnie éprouvas la noirceur,
Sans que jamais ſon fiel altérât ta douceur;
O Philoſophe aimable! ô ſage Fontenelle!
Ton cœur étoit heureux; ta gloire en eſt plus belle.
Plus d'un Sage accablé par ſes perſécuteurs,
Deſcendit dans la tombe au bruit de leurs clameurs;
Mais toi dans le repos tu terminas ta vie;
Ton ſilence & tes ans ont fatigué l'envie.

Son exemple ſans doute a peu d'imitateurs:
Il eſt fait pour ton ame, il réglera tes mœurs.
Avec ces ſentimens qu'adopta ton courage,
Avec ce premier feu, le tréſor de ton âge,
Tu cours d'un pas hardi la carriere des arts;
Tu n'en vois que l'éclat, & non point les hazards.
Va, ne t'arrête pas dans ta courſe rapide;
Ce bel enthouſiaſme eſt ton plus heureux guide.
C'eſt dans notre printemps qu'au fond de notre cœur,
La gloire fait entendre un cri toujours vainqueur;
Que regne ſur nos ſens l'illuſion puiſſante,

Des talens de l'eſprit ſouveraine inconſtance!
Mais de notre matin ces fortunés préſens
Sont téchés quelquefois vers le ſoir de nos ans;
De la maturité les conſeils plus tranquilles,
Offrent à nos deſirs des objets plus utiles;
Et les jardins d'Armide & leur preſtige heureux,
Ces Cieux purs & brillans s'éclipſent à nos yeux.
C'eſt à la gloire, Ami, qu'appartient ta jeuneſſe;
Ménage les inſtans de ſa féconde ivreſſe.
Je m'anime avec toi : tu conduiſis mes pas
A ces jeux du génie, à ces nobles combats.
Ton exemple, tes ſoins, ton amitié fidelle,
De mes foibles talens ont nourri l'étincelle.
Ah! ſi dans ces momens où mon cœur enivré,
Par l'orgueil poétique eſt peut-être égaré,
Rempli d'un avenir que mon ardeur devance,
J'embraſſois les erreurs de la douce eſpérance,
Te dirai-je les vœux que formeroit ce cœur?
Tout combattant aſpire au titre de vainqueur;
Et moi j'oſe prétendre un plus cher avantage:
Qu'entre nous, s'il ſe peut, la palme ſe partage;
Que chacun de nous deux puiſſe en un ſi beau jour,
Des lauriers d'un ami ſe couvrir à ſon tour.
Que ce double triomphe auroit pour moi de charmes!
Et qu'il me ſeroit doux, en confondant nos larmes,
De voir à mes plaiſirs ton cœur aſſocié,
Et de ſentir la gloire au ſein de l'amitié!

M. DE LA HARPE.

LE DANGER D'ÊTRE BELLE.

FABLE.

Il fut jadis une femme ſi belle,
Si belle, qu'on eût dit une Divinité.
Nul fard ne déguiſoit ſa beauté naturelle:
Brillante comme Iris, & fraîche comme Hébé,
Son teint avoit l'éclat de la roſe nouvelle;
On voyoit ſur ſon front régner la majeſté,
Et les ris voler autour d'elle:
C'étoit Junon, Minerve & Vénus à la fois;
C'étoit mille traits admirables:
Près d'elle l'amour-propre avoit perdu ſes droits;
Elle étoit belle aux yeux de ſes ſemblables.
Forcé de faire cet aveu,
Le ſexe ſe vengea des attraits de la Dame;
Il mit ſes mœurs & ſon eſprit en jeu,
Fit contre elle mainte épigramme:
Que c'étoit une bonne femme,
Mais qui, ſans y ſonger, ſe reſpectoit trop peu;
Qu'on parloit d'elle en plus d'un lieu;
Que ceux qui lui rendoient hommage
N'étoient rien moins que des Catons;
Qu'elle avoit un ton, un langage

Propre à juſtifier les plus malins ſoupçons.
Que ſçai-je ? Son corſet, ſes rubans, ſa coëffure,
Juſqu'aux treſſes de ſon chignon,
Tout fut ſujet à la cenſure.

Femmes, elle plaiſoit ; & plaire eſt une injure
Qui jamais n'a chez vous obtenu de pardon.

M. L'ABBÉ AUBERT.

VERS
SUR LA MORT.

Traduits de l'Anglois.

MOURIR ! c'eſt aborder ſur une plage immenſe
Dont les vents orageux reſpectent le ſilence,
Où les flots en courroux ne ſe briſent jamais.
L'inſtant, qui de la mort nous fait ſentir les traits,
Laiſſe un être inſenſible en proie à ſa puiſſance :
Le dévot la deſire avec impatience ;
L'inſenſé ne connoît ni ſes biens, ni ſes maux ;
Le coupable la craint, le Sage la défie :
Eſpoir des malheureux, & mépris des Héros,
Aux Amans agités elle rend le repos,
Et rompt, quoique tyran, la chaîne qui nous lie.

M. LE C. DE TH***

L'AMOUR FIXÉ.

*A MADEMOISELLE DE N****

L'AMOUR, en planant dans les airs,
Trouve un jour Aglaé ſous un épais feuillage,
S'amuſant aux tendres concerts
Des amoureux oiſeaux de ce riant bocage;
Il ſe laiſſe tomber doucement dans ſes bras:
Trop innocente encore, elle ignoroit ſes charmes;
Et vouloit réſiſter à ſes puiſſans appas;
Il diſſipe ſa crainte, il calme ſes alarmes:
Par degrés elle ſent augmenter ſes deſirs....
Amour les ſatisfait..... Cependant cette Belle
Voudroit le fixer auprès d'elle
Pour éterniſer ſes plaiſirs.
Il s'en apperçoit, le volage;
Et comme il fuit tout eſclavage,
Que la conſtance eſt ſon tombeau,
Il craint de reſter davantage.
Mais dans le même inſtant qu'il cherche ſon bandeau
Pour s'apprêter ailleurs des conquêtes nouvelles,
Elle prend ſon carquois, rallume ſon flambeau,
Et coupe le bout de ſes ailes.

M. FENESTRE DE HOTOT.

VERS

A Madame DU DEFFANT.

OUI, je perds les deux yeux; vous les avez perdus,
O ſage du Deffant; eſt-ce une grande perte ?
Du moins nous ne reverrons plus
Les ſots dont la terre eſt couverte.
Et puis, tout eſt aveugle en cet humain ſejour;
On ne va qu'à tâtons ſur la machine ronde,
On a les yeux bouchés à la Ville, à la Cour;
Plutus, la Fortune & l'Amour,
Sont trois aveugles nés qui gouvernent le monde.
Si d'un de nos cinq ſens nous ſommes dégarnis,
Nous en poſſédons quatre; & c'eſt un avantage
Que la nature laiſſe à peu de ſes amis
Lorſqu'ils parviennent à notre âge.
Nous avons vu mourir les Papes & les Rois;
Nous vivons, nous penſons, & notre ame nous reſte.
Epicure & les ſiens prétendoient autrefois
Que ce cinquiéme ſens étoit un don céleſte,
Qui les valoit tous à la fois;
Mais quand notre ame auroit des lumieres parfaites,
Peut-être il ſeroit encor mieux
Que nous euſſions gardé nos yeux,
Duſſions-nous porter des lunettes ?

M. DE VOLTAIRE.

A MADAME DE ***

POURQUOI m'envoyer pour étrennes
Ce vaſe, où les plus belles fleurs,
Au blanc émaillé de Vincennes
Oppoſent leurs vives couleurs ?
Donner eſt un moyen de plaire ;
Mais je vous vois tous les inſtans,
Et ſur mon cœur depuis long-temps
Il ne vous reſte rien à faire.

Je m'en applaudis chaque jour ;
Si vos traits ſont faits pour l'amour,
Votre cœur eſt fait pour le Sage :
Il eſt rempli de fermeté,
De tendreſſe & de vérité,
Et votre amitié ſans nuage,
N'a rien de la légéreté,
Ni des caprices de votre âge.

Votre facile autorité
Ne fait point ſentir l'eſclavage ;
On vous ſoumet ſa volonté,
Et l'on croit de ſa liberté
Ne faire qu'un meilleur uſage.

Votre eſprit juſte & pénétrant
Ne cherche jamais à paroître,
Et plaît toujours en ſe montrant;
On vous voit ce qu'on voudroit être.

Décent & jamais concerté,
Votre enjouement plaît ſans médire;
En partageant votre gaieté,
On peut croire qu'on vous l'inſpire.

Vous voyez, ſans chagrin jaloux,
La beauté la plus régulière;
Vous aimez S.... la V....
Et vous en parlez comme nous.

Sans décider & ſans prétendre,
Votre ſentiment eſt à vous;
Vous ne condamnez point nos goûts;
Et vous ſçavez ne pas les prendre.

Votre goût ſans doute eſt très-bon;
Mais vous protégez trop Titon:
C'eſt le ſeul reproche à vous faire.
Vous avez tout, eſprit, raiſon,
Vertu, bon goût, & l'art de plaire.

M. DE SAINT-LAMBERT.

L'AVARICE.

ODE.

COMMENT l'homme peut-il, dégradant ſa nobleſſe,
Adorer un métal qu'il appelle richeſſe,
Et chercher dans la poudre une idole à ſon cœur ?
L'idole pour encens lui demande des crimes ;
Et ſoudain pour victimes,
Il traîne à ſes autels l'innocence & l'honneur.

Mais trompé dans ſes vœux, de ſes tréſors eſclave,
L'Avare ſouffre plus que l'indigent qu'il brave ;
L'intérêt, l'œil en feu, ſans ceſſe le pourſuit.
De la peur des beſoins ſon ame eſt déchirée,
Et ſa vue égarée
Transforme en vils brigands les ſpectres de la nuit.

Le terme de l'amour, c'eſt l'objet qu'il poſſede ;
L'ambition s'arrête, alors que tout lui céde,
Fiere des vains honneurs qu'un ſouffle peut ravir.
De l'avare, qu'embraſe une ardeur indomptable,
La faim inſatiable
Croît par les alimens qui devroient l'aſſouvir.

Troublé par les accès de ſa fureur avide,
Il s'agite, il s'élance, &, juſques dans le vuide,

Croit voir briller l'objet de ſes vœux criminels;
Au-delà de ſa tombe, il éleve, il entaſſe
Les tréſors qu'il amaſſe.
Ses jours ſont paſſagers, ſes deſirs éternels.

Pour de vils héritiers, que ſa vue importune,
Il s'efforce à bâtir ſa pénible fortune,
Et conſume ſes ans prêts à s'évanouir;
Le ſort pour le tromper cache un glaive homicide,
Et, d'une main perfide,
L'environne de biens dont il n'oſe jouir.

Ton ſort fut moins affreux, ô mortel déplorable,
Infortuné Romain, qu'un Prince inexorable
Accabla de tourmens ſur ton corps épuiſés!
Lorſque d'un or fondu la liqueur bouillonnante,
De ta bouche écumante
Fit couler le trépas dans tes flancs embraſés.

Ah! périſſez ainſi, vous qu'enrichit le crime!
Vous qui, ſouillés du ſang des ſujets qu'il opprime,
Achetez des honneurs aux vertus réſervés,
Quand du char de l'orgueil vous bravez la patrie;
L'indigence s'écrie:
Les voilà ces tyrans, de mes pleurs abreuvés.

Ce chêne faſtueux, qui vers les Cieux s'éleve;
Des arbriſſeaux voiſins, nuds, privés de leur ſéve,
Epuiſe tous les ſucs pour nourrir ſes rameaux.

Tel le luxe pompeux, dont l'éclat vous honore,
Pour ſes plaiſirs dévore
La ſubſtance du peuple, & s'étend par nos maux.

D'où peut naître un penchant qui détruit la juſtice ?
La nature jamais n'inſpira l'avarice ;
Les hommes à ſes biens ont tous un droit pareil.
Vous qui prétendez ſeuls poſſéder ſa richeſſe,
Quelle eſt donc cette ivreſſe ?
Pouvez-vous jouir ſeuls des rayons du ſoleil ?

Et toi, Pere du jour, dont la ſphere enflammée
Embraſe dans ſon cours la nature animée,
Pourquoi formes-tu l'or & ſes vives couleurs ?
Auſſi loin que parvient ta lumiere infinie,
Ce funeſte génie
A de la race humaine étendu les malheurs.

Si la terre eſt ta fille, ah ! de ſes flancs utiles
Fais ſortir de ſes fruits les récoltes fertiles,
Et détruis un métal, inſtrument de nos maux.
C'eſt lui qui de nos champs banniſſant la culture,
Vers une ſource impure
Des mortels aveuglés emporta les travaux.

Auſſi-tôt qu'il parut, le Démon de la guerre
Arma nos mains du fer qui labouroit la terre,
Son ſein nourri de ſang en repouſſa les flots.

Le premier conquérant fut le premier avare;
L'intérêt d'un barbare
Transforma l'homme en monſtre, & le monſtre en héros.

Animant de ſon ſouffle un amas de chaumieres;
Lui-même il en vomit ces légions altieres,
Dont l'or plus que la gloire entretenoit l'ardeur;
Et, des glaces du Nord appellant une armée,
La rapine affamée
De ce coloſſe affreux renverſa la grandeur.

L'avarice bientôt ſouveraine de l'onde,
Franchit tous les écueils, découvre un nouveau Monde,
Y traîne avec la mort des brigands furieux.
Mexique, où ſont les murs de tes villes brillantes?
Que de meres ſanglantes
Cherchent dans tes débris leurs enfans & tes Dieux!

Faut-il que l'intérêt, le pere de la haine,
Régne ſur tous les cœurs aſſervis à ſa chaîne?
Le prodigue eſt ſouvent un avare caché.
Le Créſus pour l'orgueil fait couler ſa richeſſe,
Et ſon faſte ſans ceſſe,
Lui ramene ſon or pour lui ſeul épanché.

C'eſt ainſi que les eaux dont les gerbes liquides
Vont embellir des airs les campagnes humides,

Etalent des préſens deſtinés à leurs bords.
Les voyez-vous jaillir ? Le tube qui les lance,
De leur vaine abondance
Bientôt dans le baſſin renverſe les tréſors.

Riches, qu'à vos regards l'avarice flétrie
Vous laiſſe de vos biens ſecourir la Patrie.
Lui refuſer vos dons eſt un noir attentat.
Faites des Artiſans mouvoir les bras fertiles,
Ces eſclaves utiles
Sont plus nobles que vous, s'ils ſervent mieux l'Etat.

En vain de votre rang l'orgueil les humilie;
Le deſtin vous ſépare & le beſoin vous lie.
Leur vie eſt leur ſalaire, & vous le retenez;
Du cri de la douleur ils frappent vos oreilles,
Et de leurs rudes veilles
Ils demandent le prix à vos pieds proſternés.

Je vous vois dans nos champs conduits par la rapine,
Aux laboureurs plaintifs apporter la famine,
La peine eſt tout le fruit qu'ils moiſſonnent pour eux.
Auteurs de l'abondance, il traînent leur miſere,
Et votre cœur ſévere,
Au milieu de leurs maux vous permet d'être heureux!

Vos dons, mieux que les loix, retiendroient la licence;

Preſſés entre la mort & la pâle indigence,
Que de mortels contraints à déteſter leurs jours !
Vous les forcez au crime, & leur corps qui ſuccombe,
De la nuit de la tombe,
Contre vos cruautés implore le ſecours.

Ainſi de la pitié repouſſant le murmure,
L'orgueilleuſe opulence outrage la nature,
Et de l'humanité rompt les auguſtes nœuds.
Ciel ! lance tes carreaux, & frappe le barbare
De qui la main avare
N'a jamais eſſuyé les pleurs du malheureux !

Que ſes enfans détruits trompent ſes eſpérances !
Des biens qu'il amaſſa que les tréſors immenſes,
A ſes yeux enlevés, augmentent ſes horreurs !
Sur ſon front ténébreux que l'infamie empreinte,
Retienne par la crainte
Tous ceux dont l'avarice excite les fureurs.

M. SABATIER.

VERS

A MADAME DE ***

Toi qui ſçais à la fois être ſage & jolie,
Toi qui plais ſans coquetterie,
Connois mes ſentimens qu'a dicté la candeur;
Lis ces vers, & lis dans mon cœur.
Tu hais, ainſi que moi, la feinte & l'impoſture,
Et tu vois d'un œil ſans pitié
Ce jargon faux & vain, ce commerce parjure
Honoré du nom d'amitié.
Mon ingénuité t'eſt chere;
Ennemi du déguiſement,
Aſſez grand pour être ſincere,
Ton cœur ne ſçut jamais farder le ſentiment.
Il eſt, comme tes yeux, tendre ſans artifice;
Ton humeur eſt aimable & vive ſans caprice,
Tes traits brillent ſans ornement.
Va, tes droits ſur mon cœur ſont purs & légitimes;
Il parle dans mes chants, & c'eſt toi qui l'animes.
Je t'aime, je le dis, & ta ſévérité
Ne doit point en prendre d'alarmes.
Non, ce n'eſt point ce déſir emporté
Qui naît de la légéreté,

Qui meurt par le dégoût, ou finit par les larmes:
Non, ce penchant ſi vrai dont j'éprouve les charmes
N'a point le nom d'amour, & l'a mieux mérité.
Il eſt pur & tranquille en ſa tendreſſe extrême;
Il ſait ſurvivre à la beauté;
Il ſçait créer, dans ce qu'on aime,
Ce charme renaiſſant qui fait la volupté.
Tu l'as ſoumis au choix de l'innocence,
Ce ſentiment aimable en ſa ſimplicité;
De ce qu'on nomme amour il n'a point l'inconſtance,
Il en a la vivacité.

M. DE LA HARPE.

ÉPIGRAMME.

COUVERT d'or, chargé de friſure,
Un Petit-Maître à ſon Curé
Menoit, pour ſes noces conclure,
Une Caillette au teint plâtré.
Le Paſteur voyant l'encolure
De ce couple défiguré,
Dit : or çà, race déguiſée,
Avant d'avoir un *Conjungo*,
Que je ſçache, ſans *quiproquo*,
Qui de vous deux eſt l'Épouſée.

M. G. D. C.

EPITRE

ÉPITRE
A MADAME DE ***

Souffrez, Beauté, que je louerois,
Si je ſçavois donner louange ;
Mais quand j'aurois l'eſprit d'un Ange,
Vous louer je ne le pourrois.

Vous aimer, c'eſt toute autre choſe ;
Qui vous voit, aime aſſurément ;
Qui vous voit, brûle ; mais pour cauſe,
Je dois ici cacher l'Amant.

Revenons donc à ma priere.
Souffrez que dans votre logis,
Logis qui pour moi vaut Cythere,
Je tranſporte les jeux, les ris,
Et les Beaux-Arts leurs favoris :
L'Amour auſſi que je révere :
L'Amour doit loger chez ſa mere,
Son Temple eſt l'aſyle du fils.

Ma Muſe, quoiqu'humble Bergere,
Et dans ces climats étrangere,
Sçait comme on vit avec les Dieux

TAYLOR INST. OXFORD

Aux Grâces même elle a ſçu plaire ;
N'êtes-vous pas au-deſſus d'eux ?

Pardon, dans le ſort qui m'oppreſſe ;
Si j'oſe recourir à vous,
Pour me dérober au courroux
D'une légion de jaloux,
De qui la fureur vengereſſe
Me pourſuit juſqu'à vos genoux ;
Contre moi les hommes ſont tous ;
Il me faut bien une Déeſſe.

J'ai commis aux yeux des époux,
Un crime affreux, impardonnable,
Aux regards d'un ſexe plus doux,
Je doute que je ſois coupable.

Que dis-je ? Avec quelque bonté
Peut-être il plaindra mes alarmes ;
Si j'euſſe moins aimé ſes charmes,
Je ſerois moins perſécuté.

De ce ſexe, hélas ! que rappelle
Dans mon ame un vain ſouvenir,
Par une infortune cruelle,
S'il faut que je ſois le martyr ;
J'y conſens, on ne peut mourir
Pour une cauſe, ô Dieux ! plus belle ;

En éloignant pourtant ma fin ;
Car j'ai quelque goût pour la vie,
Et j'aime à voir votre beau teint,
Où la roſe au lis eſt unie ;
Je viens chez vous de mon deſtin
Egayer la mélancolie.
Contre les fureurs de Vulcain,
Chez Vénus je me réfugie.

Contre moi toujours plus aigri,
Ce pauvre Dieu, dit-on, déclame,
Et fait un vrai charivari ;
Mais que m'importe le mari,
Si je ſuis bien avec la femme ?

M. D'ARNAUD.

MADRIGAL.

JE porte un cœur fidèle & tendre ;
Mais à qui veut le poſſéder,
Il faut des charmes pour le prendre,
Et des faveurs pour le garder.

LA FARE.

DESCRIPTION DE L'OPERA.

J'AI vu le ſoleil & la lune
Qui faiſoient des diſcours en l'air ;
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout friſé de la mer.

J'ai vu l'aimable Cythérée
Aux doux regards, au teint fleuri,
Dans une machine entourée
D'Amours natifs de Chambéri.

J'ai vu le Maître du tonnerre
Attentif au coup de ſifflet,
Pour lancer ſes feux ſur la terre,
Attendre l'ordre d'un Valet.

J'ai vu, du ténébreux empire,
Accourir avec un pétard
Cinquante lutins, pour détruire
Un palais de papier brouillard.

J'ai vu des dragons fort traitables
Montrer les dents, ſans offenſer :
J'ai vu des poignards admirables
Tuer les gens ſans les bleſſer.

J'ai vu l'Amant d'une Bergere,
Lorſqu'elle dormoit dans un bois,
Preſcrire aux oiſeaux de ſe taire,
Et lui, chanter à pleine voix.

J'ai vu des guerriers en alarmes,
Les bras croiſés & le corps droit,
Crier cent fois, courons aux armes,
Et ne point ſortir de l'endroit.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Des Tritons, animaux marins,
Pour danſer, troquer leur nageoire
Contre une paire d'eſcarpins.

Dans des chaconnes & gavottes,
J'ai vu des fleuves ſautillans;
J'ai vu danſer deux matelottes,
Trois jeux, ſix plaiſirs & deux vents.

Dans le char de Monſieur ſon pere,
J'ai vu Phaëton tout tremblant,
Mettre en cendre la terre entiere
Avec des rayons de fer-blanc.

J'ai vu Roland, dans ſa colere,
Employer l'effort de ſon bras,
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenoient pas.

J'ai vu ſouvent une furie
Qui s'humaniſoit volontiers ;
J'ai vu des faiſeurs de magie
Qui n'étoient pas de grands Sorciers.

J'ai vu des ombres très-palpables
Se trémouſſer au bord du Styx ;
J'ai vu l'enfer & tous les Diables
A quinze pieds du Paradis. (*a*)

PANARD.

(*a*) On appelle ainſi les troiſiémes Loges de l'Opéra.

MADRIGAL.

DANS l'Univers tout aime, tout deſire,
Du tendre amour tout peint la volupté ;
Si le papillon vole avec légéreté,
Un autre papillon l'attire ;
Les fleurs, en s'agittant, ſemblent ſe careſſer,
Le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embraſſer.
Les oiſeaux ſont charmés de pouvoir ſe répondre,
Et le doux murmure des eaux
Eſt cauſé par pluſieurs ruiſſeaux
Qui ſe cherchent pour ſe confondre.

FABLE

RÉCITÉE par l'arriere petite-Fille de la Fontaine *devant Meſdames* DE FRANCE, *paſſant à Château-Thierry, pour aller aux Eaux de Plombieres.*

JEAN s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant ſon fonds avec ſon revenu.
C'étoit mon biſaïeul, de célebre mémoire;
Son fils fit tout de même, auſſi ſon petit-fils;
Jamais au monde ils n'ont acquis
Que de l'eſtime & de la gloire.
Mon biſaïeul étoit un fablier,
Diſoit fort plaiſamment une femme immortelle : (a)
Cet arbre eſt mort, mais non pas tout entier;
J'en ſuis un rejetton, une tige fidelle,
Et voici de mes fruits une fable nouvelle;
Avec bonté, daignez-la recevoir;
Dans mon malheur, c'eſt mon unique eſpoir.

Foible, abattu, cherchant un appui néceſſaire,
Un lierre deſſéché languiſſoit ſur la terre;

(a) Madame Déshoulieres.

Il apperçoit un chêne audacieux :
Ce chêne répandoit une ombre bienfaiſante ;
Les mortels fatigués des ardeurs du midi,
Trouvant ſous ſon feuillage un ſalutaire abri,
Y venoient ranimer leur force languiſſante.
Cet arbre étoit ſacré : les Bergers d'alentour
L'avoient déifié dans leur reconnoiſſance.
Qui fait les Dieux ? C'eſt notre amour.
Notre lierre s'approche, & plein de confiance
Pouſſé par ſon heureux deſtin,
Il embraſſe le tronc de cet arbre divin ;
Il s'éleve, il ſerpente autour de ſon écorce ;
Le voila ranimé, vigoureux, plein de force.

Je ſuis ce lierre abandonné,
Vous, cet Arbre divin que ma foibleſſe embraſſe ;
Je vous ai peint mon ſort infortuné,
Votre appui ſeul peut en changer la face.

Madame Adélaïde écrivit ſur le champ à l'Abbaye de Fontevrault, en y envoyant la petite fille pour y être élevée, & la prit ſous ſa protection.

L'AMANT RAISONNABLE.

QU'IMPORTE à mes tendres desirs,
Qu'Iris soit coquette ou sincere ?
Tout ce qui m'offre des plaisirs
N'est-il pas en droit de me plaire ?

Pourquoi dans nos amusemens
Chercher tant de délicatesse ?
L'erreur nourrit nos sentimens ;
Souvent la vérité les blesse.

L'Amour n'est qu'une fiction,
Une fable aimable & légere.
Heureux ! qui, sans réflexion,
Peut se prêter à sa chimere.

Il faut un peu d'obscurité
Dans le commerce de Cythere.
On cesseroit d'être enchanté,
Si l'on en perçoit le mystere.

Une Belle est comme une fleur
Dont on chérit la découverte.
Si-tôt qu'elle ouvre trop son cœur,
Elle nous annonce sa perte.

De l'art ſéduiſant de charmer
On ne m'entendra pas me plaindre.
Qu'importe qu'on ſçache m'aimer,
Pourvu que l'on ſçache bien feindre.

Lorſqu'à demander du retour
Une Beauté daigne deſcendre;
Ce ſont les ordres de l'Amour;
On gagne toujours à s'y rendre.

Que ce ſoit feinte ou ſentiment,
Il n'eſt pas moins doux d'y ſouſcrire.
Eſt-il un deſtin plus charmant,
Que de croire ce qu'on deſire?

D'un bien qui peut nous rendre heureux
Saiſiſſons la douce apparence;
Pourquoi du malheur de nos feux
Chercher la funeſte aſſurance?

Une heureuſe crédulité
Sçait rendre au cœur, avec uſure,
Les douceurs, qu'à la vanité
Pourroit dérober l'impoſture.

Du plaiſir qui peut nous charmer
Le cœur a la ſource en lui-même.
On ſe plaît à ſe faire aimer;
On n'eſt heureux que quand on aime.

Si l'Amour n'a de vrais plaiſirs
Qu'autant que ce Dieu nous enflâme ;
Qui ſçait amuſer mes deſirs,
Suffit au bonheur de mon ame.

PREMIERE LEÇON
D'AMOUR.

Colin, à peine à ſeize ans
Aimoit déja Colette.
Colette, à peine à treize ans
Écoutoit la fleurette.
On ne vit de ſi jeues Amans
Que Colin & Colette.

Colin ſent déja des feux ;
En ſecret il ſoupire.
Colette forme des vœux ;
Et cache ſon martyre.
Colette & Colin s'aiment tous deux ;
Sans oſer ſe le dire.

Ils s'en alloient, ſans deſſein ;
Le matin ſur l'herbette.
Le cœur battoit à Colin ;
Il battoit à Colette.

Son bouquet lui tombe de la main ;
Colin perd ſa houlette.

Il s'approche doucement ;
Un ſoupir le décele.
L'un regarde tendrement ;
L'autre en devient plus belle.
Qu'as-tu donc, lui dit-il, en tremblant ?
Qu'as-tu donc, lui dit-elle ?

Colette, au-dedans de moi
Je ſens un trouble extrême.
Moi.... Colin.... auprès de toi
Je le ſens tout de même.
Ah ! Colette, je t'aime, je crois.
Colin, je crois que j'aime.

Pour l'uſage de ſes dons,
Nature les éclaire.
Un Dieu, par des charmes prompts,
Les conduit au myſtere.
En amour, il n'eſt point de leçons
Qui vaillent la premiere.

IMITATION
DE L'ODE D'HORACE.

Solvitur acris hiems gratâ vice veris, &c.

A M. SABATIER.

L'HIVER a disparu, le printemps dans nos plaines
Vient mêler ses parfums aux plus vives couleurs;
L'air est calme, on n'entend que les douces haleines
Des Zéphirs amoureux qui caressent les fleurs.

Au souffle de ce Dieu la nature s'éveille:
Emule de Rousseau, prends ton essor altier;
Quand tout renaît, faut-il que le talent sommeille?
Dans l'ombre du repos cueille-t-on le laurier?

La terre s'embellit des dons qu'elle fait naître;
Sur l'onde qui blanchit, vois nager les vaisseaux;
Les troupeaux ont quitté la cabane champêtre,
Et l'ardent Laboureur revole à ses travaux.

Déja du haut des airs la fille de Latone
Voit les Nymphes danser sur le gazon naissant,
Tandis que de Vulcain l'antre s'allume & tonne
Sous les coups redoublés du Cyclope brûlant.

Pan revient habiter nos forêts rajeunies ;
Il va de ſes bienfaits enrichir les mortels :
Prodiguons à ce Dieu l'émail de nos prairies ;
Que le ſang des agneaux coule ſur ſes Autels.

Errante ſur le chaume & ſur le dais ſuprême,
La mort, le glaive en main, les frappe & les détruit ;
L'obſcurité du rang, l'éclat du diadême,
Tout deſcend & ſe perd dans l'éternelle nuit.

Dans le rapide cours d'une vie incertaine,
Gardons-nous de former des projets ſuperflus ;
Le temps fuit, & déja la barque nous entraîne
Au-delà de ces bords qu'on ne repaſſe plus.

Une fois deſcendus ſur l'infernale rive,
Les feſtins & les jeux ſont pour nous ſans appas ;
Hâtons-nous de goûter leur douceur fugitive,
Il n'eſt plus de plaiſirs au-delà du trépas.

M. BLANDUREL DE SAINT-JUST.

CHANSON.

QU'EN tête-à-tête on eſt heureux
Avec l'objet qu'on aime !
Lorſque l'on croit n'être que deux,
L'Amour fait le troiſième.

ETRENNES
D'UN VIEUX GAULOIS
A TOUT CE QU'IL AIMOIT.

D'où vient, quand l'an ſe renouvelle,
Que tout n'eſt pas renouvellé ?
Pourquoi, comme la jeune *Eglé*,
Que chaque matin rend plus belle,
Le retour du mois de *Janus*,
Aux ſots, aux Sages, à chaque être,
(Confondant l'eſclave & le maître)
Loin d'apporter un an de plus,
Ne fait-il pas plutôt renaître
Tous les inſtans qu'on a perdus ?

Ah ! ſi ce jour qu'on fête encore
Avec le retour du ſoleil,
Chez les peuples où naît l'aurore ;
Si ce grand jour, à mon réveil,
Me rendoit digne de ma *Flore !*....
Si ſeulement, (car dans les vœux
Il faut un peu de modeſtie)
Si ſeulement un luſtre ou deux
Par lui s'effaçoient de ma vie,
Ciel ! que je me croirois heureux !

Avec quelle chaleur, quel zèle,
A l'amour, comme à l'amitié,
Mon ame en tout temps ſi fidèle,
Plus vigoureuſe de moitié,
En ce jour exprimeroit-elle
Tout ce qu'elle aime à reſſentir,
Sans regret & ſans repentir,
Pour mes amis, & pour la Belle
Par qui mon bonheur fut comblé !...
D'où vient, quand l'an ſe renouvelle,
Que tout n'eſt pas renouvellé ?

Avec quel raviſſant délire,
Moins à mon âge & plus à moi,
Un cœur *François*, tout à ſon Roi,
Fier d'être né ſous ſon empire,
Joignant la trompette à la lyre,
N'auroit-il pas oſé tenter
Ce que les *Pirons*, les *Voltaires*,
Et maintes Muſes plus vulgaires,
Bien mieux que moi ſçauront chanter !

Mais la trop récente mémoire
D'un luſtre complet de tourmens,
Pour m'en promettre quelque gloire,
A trop affoibli mes accens.
Virgile, en célébrant *Auguſte*,
N'éprouvoit pas mêmes langueurs ;

Une voix foible, quoique juſte,
Ne brille jamais dans les *Chœurs*.
Auſſi, la mienne chante-t-elle
Tout bas, & d'un ton déſolé,
Mon Roi, mes Amis & ma Belle,
D'où vient que l'an ſe renouvelle,
Que tout n'eſt pas renouvellé ?

M. DE LA PLACE.

VERS

A L'IMPÉRATRICE DES RUSSIES.

DIEU, qui m'ôtez les yeux & les oreilles,
Rendez-les-moi, je pars au même inſtant.
Heureux qui voit vos auguſtes merveilles,
O CATHERINE ! heureux qui vous entend !
Plaire & régner, voilà votre talent ;
Mais le premier me touche davantage :
Par votre eſprit vous étonnez le Sage :
Il ceſſeroit de l'être en vous voyant.

M. DE VOLTAIRE.

LE TOMBEAU.

FABLE ORIENTALE.

Au tombeau de ſon pere, un fils rempli d'orgueil,
En faiſoit admirer la ſuperbe ordonnance.
Mon ami, diſoit-il, l'auteur de ma naiſſance
Annonce ſa grandeur juſques dans le cercueil :
Le marbre de *Paros*, & l'airain, & l'or même,
Travaillés avec ſoin par les Maîtres de l'art,
Du curieux étonnent le regard ;
Ton pere fut, dit-on, d'une indigence extrême ;
Sous l'herbe de nos prés il repoſe humblement.....
Rien n'eſt plus vrai, dit l'autre, & ma joie en eſt grande.
Quand l'Ange du trépas, aux pieds du Tout-puiſſant,
Ordonnera que chaque mort attende
Le moment de ſe voir jugé,
Mon pere, que rien n'embarraſſe,
Par l'Eternel interrogé,
De ſes foibles défauts ſans doute obtiendra grace,
Bien avant que du poids de cette énorme maſſe,
Le vôtre ſe ſoit dégagé.

M. BRET.

ÉPITRE
A SYLVIE.

Je t'ai revue enfin, chere & tendre Sylvie,
Et ta vue à mon cœur vient de rendre la vie.
Tes yeux, à mon aſpect, brillans d'un feu nouveau,
Ont de mes jours éteints rallumé le flambeau :
J'ai ſenti mes regards s'ouvrir à la lumiere,
Quand ta main, épuiſant ce torrent de douleurs
Qui noyoit ma triſte paupiere,
Du bandeau de l'amour eut eſſuyé mes pleurs.
Les ſouris enchanteurs de ta bouche attendrie,
Ont porté les plaiſirs dans mon ame ravie ;
Et ſemblable aux jeunes Zéphirs,
Dont l'haleine propice écarte les orages,
Le ſouffle encor plus pur de tes brûlans ſoupirs
A ſoudain chaſſé les nuages
De mes ſombres ennuis & de mon noir chagrin ;
Leur ténébreuſe nuit devient un jour ſerein.

Les cœurs n'ont point de maux que l'amour ne guériſſe,
Point de ſource de pleurs que ſon feu ne tariſſe ;
Si-tôt qu'il eſt heureux, le ſort & ſes fureurs

N'ont plus d'autres revers dont ſon flambeau pâliſſe ;
Un amant bien-aimé connoît-il des malheurs ?

Pardonne, chere Amante, un tranſport téméraire ;
Du ſuccès de mes vœux j'oſe ici me vanter ;
Mais hélas ! ſi j'ai ſçu te plaire,
Je ne t'offenſe point, quand j'oſe m'en flatter ;
Et je t'offenſerois, ſi j'en pouvois douter.
Un jour, tu t'en ſouviens, Sylvie,
Et mon impatient amour
Implore tes rigueurs, ſi jamais il oublie
Un inſtant de cet heureux jour,
De ce jour, le plus beau peut-être de ma vie :
L'Amour étoit jaloux de me voir près de toi ;
Je brûlois à tes pieds, tu ſoupirois ſur moi.
» Cher Amant, me dis-tu, tu ſçais que je t'adore ;
» Je trouve un nouveau charme à te le dire encore ;
» Je mets tout mon bonheur à t'enivrer du tien ;
» Les ſecrets de ton cœur ſont l'hiſtoire du mien ;
» Ces ennuis, ces regrets, cette crainte éternelle,
» Dont t'avoit accablé notre abſence cruelle,
» Je les éprouvois tous, & je craignois, hélas !
» Que ton cœur, comme moi, ne les reſſentît pas.
» Tu te croyois heureux, ſi je verſois des larmes ;
» Moi, je te ſouhaitois ma peine & mes alarmes ;
» Tes vœux & mes deſirs ont été ſatisfaits :
» On ſe connoît aſſez après de tels eſſais.

» Crains moins l'exil nouveau que le ſort nous prépare ;
» Nos cœurs ſont-ils abſens, quand ſa loi nous ſépare?
» Tu me laiſſes le tien, il reſpire dans moi ;
» Et le mien te ſuivra pour ne brûler qu'en toi.

Je crois te voir encor, je crois encor t'entendre,
Sylvie ; à ces divins accens
L'ivreſſe du plaiſir égare tous mes ſens ;
L'amour même a dicté ce langage ſi tendre ;
Il a formé ton ame ainſi que tes appas ;
C'eſt lui qui m'a parlé par tes lévres charmantes :
Mais non, il n'exprimeroit pas,
Avec des grâces ſi touchantes,
Des ſentimens ſi délicats.

Permets à l'Amant qui t'adore,
De ſe rendre avec toi compte de ſes plaiſirs ;
Pendant l'abſence même, au milieu des ſoupirs,
En contant ſon bonheur, on en jouit encore :
Oui, rendons-nous préſens, par de vivans portraits,
Ces momens fortunés, trop courts pour ma tendreſſe,
Où mon cœur dans le tien répandoit à longs traits
Des feux qu'il y puiſoit ſans ceſſe.

Tantôt nous nous plaiſions, dans nos diſcours ſecrets,
A nous peindre un amour où tout nous intéreſſe,
Et ſa naiſſance, & ſes progrès ;
Et d'un funeſte exil les précieux regrets,

Et d'un retour heureux la joie enchantereſſe;
Tantôt nous promenions nos deſirs inquiets
Dans l'agréable erreur de nos tendres projets.
Ciel! j'entendis cent fois mon Amante ſincere
Appeller le moment où tu dois nous unir,
Et ſouvent à mes yeux rapprocher, ſans myſtere,
Mon bonheur égaré dans le ſombre avenir.

Cet avenir charmant n'étoit pas bien loin d'elle.
O tendre volupté, Reine de tous mes ſens,
Quand un couple d'amans t'appelle,
Ils ne t'attendent pas long-temps!
De leurs communs deſirs l'impatience avide
Devient, pour t'attirer, l'aimant le plus rapide.
Alors, comme abſorbés par l'excès des plaiſirs,
La voix ſe refuſoit à nos langues muettes;
Nous n'avions plus pour interpretes
Que des larmes de joie, & d'éloquens ſoupirs.
Ta bouche demi-cloſe, attachée à la mienne,
Y reſpiroit mon ame, & me rendoit la tienne:
Nous paſſions tout-à-coup d'une douce langueur
Aux folâtres accens d'une aimable fureur.
Loin du vil Univers, ſous l'invincible empire
Du plus voluptueux délire,
L'amour nous tenoit aſſervis;
La ſource du bonheur nous abreuvoit ſans ceſſe,
Sans que jamais nos vœux en fuſſent aſſouvis:
Nâgeant dans les torrens de ſa pure allégreſſe,

Nous étions altérés même au ſein de l'ivreſſe ;
Chaque inſtant ſous nos pas enfantoit un plaiſir,
Qui pour l'inſtant d'après enfantoit un deſir.

Chere ame de mon ame, ô ma ſeule Déeſſe!
Ces rapides tranſports, ces longs ſaiſiſſemens,
Ce trouble, ce déſordre, & ces raviſſemens,
Ces élans du plaiſir, ces fureurs de tendreſſe,
Je les reſſens encore en ce jour, dans ces lieux;
D'un preſtige divin l'illuſion durable,
De tes traits enchanteurs remplit toujours mes yeux:
Le jour offre à mes ſens ton image adorable,
Et les ſonges rians, par l'amour même inſtruits,
Viennent me la tracer dans les ombres des nuits.
Mes regards te jurant une ardeur éternelle,
En liſent le ſerment répété dans les tiens;
Souvent nous reprenons la ſuite encor nouvelle
De nos délicats entretiens,
Que rompent tes ſoupirs confondus dans les miens;
Je m'apperçois de ton abſence,
Quand je m'enivre quelquefois
D'un plaiſir auſſi cher que ceux de ta préſence;
Quand je trace, ou que je reçois
Ces lettres, de nos cœurs éloquens interpretes;
Et de nos feux pourtant confidentes diſcrettes;
Monumens d'un amour prudent, ingénieux;
Que le myſtere écrit de deux plumes fidelles,

Que pour nous l'Amour même arracha de ſes aîles ;
Ces lettres, dont l'art captieux
Découvre à nos regards nos ardeurs mutuelles
Et les cache aux profanes yeux.
Je ſens vingt fois le jour une flamme ſoudaine,
Dans mon corps frémiſſant, courir de veine en veine ;
Et lorſque je te peins ces mouvemens ſecrets,
Ce feu que je nourris dans mon ame brûlante,
Agite ici ma main tremblante ;
Puiſſe-t-il dans mes Vers en paſſer quelques traits !

Mon cœur tous les matins te proteſte, t'aſſure
Qu'il ne pourra t'aimer avec plus de fureur ;
Mais hélas ! quelle eſt mon erreur !
Le ſoir je m'examine & me trouve parjure.

M. DE BELLOY.

QUATRAIN.

MIS ſous le Buſte du Maréchal DE SAXE.

ROME eut dans Fabius un Guerrier politique ;
Dans Annibal, Carthage eut un Chef héroïque ;
La France, plus heureuſe, a dans ce fier Saxon
La tête du premier, & le bras du ſecond.

M. D'ALEMBERT.

HYMNE

HYMNE A VÉNUS.

TRADUCTION LIBRE DE SAPHO.

O toi, fille de l'onde, aimable enchantereſſe,
Qui m'inſpiras les plus beaux airs;
Toi, qui pour temple as l'Univers,
Charmante & trompeuſe Déeſſe,
O Vénus! ſi jamais du ſein des immortels,
Senſible aux ſons d'un luth harmonieux & tendre,
Tu ſouris à mes chants, & te plûs à m'entendre:
Si l'encens que ma main brûla ſur tes Autels,
T'a du trône des airs fait quelquefois deſcendre,
Ne ſois pas inflexible à mes triſtes accens;
Aujourd'hui j'ai beſoin de toute ta puiſſance:
Reviens, belle Vénus, ſans toi, ſans ta préſence
Je ne puis réſiſter aux maux que je reſſens.
Viens telle qu'autrefois deux jeunes tourterelles
T'ont, dans un char brillant, conduite près de moi;
Tu commandas à ces oiſeaux fidèles
De me laiſſer ſeul avec toi;
Alors avec un doux ſourire:
Sapho, que me veux-tu? parle, & dans ce mo men

» Je te vais accorder ce que ton cœur deſire :
» Faut-il récompenſer l'heureux & tendre amant
» Que tu chéris & qui pour toi ſoupire ?
» Faut-il punir un inconſtant ?
» Ou bien faut-il à ton empire
» Soumettre un cœur indifférent ?
» Si quelque ingrat mépriſe ta tendreſſe,
» Il va brûler pour toi du plus funeſte amour ;
» Et s'il te fuit, tu le verras ſans ceſſe
» Avec ardeur te pourſuivre à ſon tour :
» Si ton volage amant, épris pour d'autres charmes,
» A rompu ſes liens qui faiſoient ton bonheur,
» Bientôt touché de tes alarmes,
» Il viendra, plus ſoumis, te rapporter ſon cœur :
» Mais ſi, toujours tendre & fidèle,
» Ce mortel te rend ſeule heureuſe ſous ſa loi,
» Alors d'une chaîne éternelle,
» Je vais, Sapho, l'unir à toi.

Belle Vénus, reviens encore,
Accomplis ta promeſſe, & fais que dès ce jour
Le perfide Amant que j'adore,
Auſſi tendre que moi, revienne en ce ſéjour
Calmer l'ennui qui me dévore,
Et me jurer un éternel amour.

M. BLIN DE SAINMORE.

LES CHARMES DE LA VIE PRIVÉE.

ÉPITRE.

CENSEUR de ma chere pareſſe,
Pourquoi ta voix enchantereſſe
Vient-elle troubler mon loiſir ?
Va, n'écoute plus ta tendreſſe,
Laiſſe-moi goûter le plaiſir
D'être inconnu, de vivre en Sage ;
J'ignore dans mon Hermitage
Le chagrin & le repentir.
Ton ſéduiſant & beau langage
Ne m'inſpire point le deſir
D'aller languir dans l'eſclavage
D'un monde perfide & volage.

Heureux bois ! tranquilles forêts !
Ce n'eſt pas ſous ce doux ombrage,
Ni dans cet aimable bocage,
Que l'ame éprouve des regrets ;
Ce n'eſt pas vers ton onde pure,
O clair ruiſſeau ! que l'impoſture

Vient méditer ſes noirs forfaits ;
Enfant gâté de la nature,
Elle me comble, ſans meſure,
De ſes faveurs, de ſes bienfaits.

Je ſuis content dans cette plaine ;
Auſſi pur que cette fontaine,
Mon cœur n'y connoît que la paix,
Je lis, j'écris, je me promene,
D'aucun remords, d'aucune peine
Mon ame ne reſſent les traits.
L'erreur ne vient point la corrompre ;
Ses fers ſont faciles à rompre
Dans les bras de la liberté ;
Je l'aime, c'eſt-là mon partage ;
Sans ceſſe elle me dédommage
De ma paiſible obſcurité.

Ne vante donc plus l'opulence,
Ni les charmes de l'abondance,
Ni l'attrait de la volupté.
Un cœur ami de l'innocence
N'aime que la ſimplicité,
Et rit de la ſtupidité
De l'ambitieuſe ignorance,
Et de l'indigne vanité
D'un fat ſorti de la pouſſiere,

Que Plutus a mis en lumiere,
En crédit, en autorité.
Non, la grandeur & la puiſſance
D'un homme qui voit & qui penſe,
Ne font point la félicité ;
Il ne court point après l'image,
Quand il tient la réalité.
La ſoif de l'or n'eſt le partage
Que d'une ame ſans probité.
Dans le déſert le plus ſauvage
On eſt heureux quand on eſt Sage,
Et qu'on aime la vérité.

Faut-il donc une dignité
Pour rendre l'homme reſpectable ?
La vertu n'eſt-elle eſtimable
Qu'au ſein de la proſpérité ?
Ceſſe-t-elle d'être honorable,
N'eſt-elle donc plus connoiſſable
Sous les traits de la pauvreté ?

O combien ils ſont haïſſables
Ces vils, ces orgueilleux tyrans,
Ces hommes qui ne ſont que grands !
Que je les trouve mépriſables,
Ces vains, ces riches ignorans,
Qui craignent de ſe rendre aimables !

Pour moi, je ne connois de rangs,
Que ceux que donne la ſageſſe,
Le ſçavoir & la politeſſe :
La naiſſance eſt dans les talens.
La vraie & l'unique nobleſſe
Ne réſide que dans le cœur ;
De grandes vertus ſont ſes titres,
Les ſeuls inſcrits dans ſes regiſtres
Et dans les faſtes de l'honneur.

Qu'on ne me parle plus, en grace,
De nom, d'écuſſon, de crédit ;
Ai-je donc beſoin d'une place,
Si j'ai des mœurs & de l'eſprit ?
Si je compoſe un bon écrit,
Je ſuis le premier de ma race.
Je n'aurois d'autre ambition,
Si j'avois le luth d'Amphion,
La lyre & le crayon d'Horace,
Que celle d'habiter ce lieu :
C'eſt mon Lycée & mon Parnaſſe ;
Là, je vis comme un demi-Dieu.

Laiſſe-moi donc être inutile,
Vivre dans la frugalité,
Méditer Pla n & Virgile,
Chanter avec aménité

Un vers coulant, un air facile,
Enfans de mon oiſiveté;
Faire un Madrigal, une Idylle;
Tracer avec naïveté
D'une vie heureuſe & tranquille
Le charme & la ſimplicité;
Cultiver la Philoſophie,
Non pas celle qui fortifie
L'eſprit dans l'incrédulité,
Celle qui n'en fait qu'un impie
Sans raiſon, ſans docilité;
Mais celle qui rend l'homme Sage,
Et qui fixe ſon cœur volage
Dans le ſein de la vérité.

Si tu veux jouir de la vie,
Viens t'aſſeoir ſous ces arbriſſeaux;
C'eſt l'amitié qui t'en convie;
Les trames de la jalouſie
N'y troubleront point ton repos.
Si mon bonheur te fait envie,
Viens le partager avec moi.
Mon cœur t'attend dans cet aſyle;
Le tien y deviendra tranquille;
Le mien n'y deſire que toi.
Adieu, je rentre dans ma niche,
Séjour de mes tendres plaiſirs.

Le cœur eſt toujours aſſez riche,
Quand il ſçait borner ſes deſirs.

M. l'Abbé de Reyrac.

MADRIGAL

A une jeune Demoiſelle, le jour de ſa Profeſſion Religieuſe aux Urſulines.

POUR ſuivre un Dieu qui vous appelle ;
Vierge ſage, épouſe fidèlle,
Vous croyez avoir tout quitté ;
Mais avez-vous bien ſupputé ?
Vous portez dans la ſolitude
Un eſprit orné par l'étude,
Que le ſçavoir n'a point gâté ;
Un cœur par les leçons d'un Pere,
Par les tendres ſoins d'une Mere,
D'honneur & de vertus doté.
Je ne blâme point vos promeſſes ;
Mais, je puis dire en vérité,
Qu'en faiſant vœu de pauvreté,
Vous conſervez bien des richeſſes.

M. de Saint-Lambert.

LE RENDEZ-VOUS INUTILE.

CONTE.

HIER au ſoir, on nous a fait un conte
Qui me parut aſſez original ;
Il faut, Lecteur, que je vous le raconte ;
Il eſt très-court, & ſur-tout point moral.

Damis, Eglé, couple élégant, volage,
Etoient unis ; mais par le Sacrement ;
L'Amour jadis les unit davantage.
Eglé ſenſible, au ſortir du Couvent,
Avoit aimé ſon époux ſans partage,
Quoiqu'à la Cour : tout s'excuſe à ſon âge ;
Damis lui-même étoit un tendre Amant.
Mais tout-à-coup, ſans qu'on ſçût trop comment,
Par ton, par air, fuyant le tête-à-tête,
Avec fracas courant de fête en fête,
Croyant ſur-tout avoir bien du plaiſir,
De s'adorer on n'eut plus le loiſir.

Un mari mort, on ſouffre le veuvage ;
Mais quand il vit, c'eſt un cruel outrage ;
Eglé le ſent, Eglé va ſe venger.
Je vois d'ici mon Lecteur s'arranger,

Et minuter le beau brevet d'uſage
Au bon Damis. Pour vous faire enrager,
Mon cher Lecteur, Eglé reſtera ſage;
Et du mari l'honneur eſt ſans danger.

Madame, un ſoir, après la Comédie,
Rentre chez elle: aimable Compagnie,
Cercle brillant: on apporte un billet:
Elle ouvre..... O Ciel! ſottiſe de Valet....
Eglé rougit, & regarde à l'adreſſe.
Or, vous ſçaurez que le ſuſdit poulet
Eſt pour Damis; que certaine Comteſſe
Vers le minuit rendez-vous lui donnoit;
Et que d'un mot l'orthographe mal miſe
Peut d'un vieux Suiſſe excuſer la mépriſe.

La belle Eglé prend ſon parti ſoudain:
En un clin d'œil elle devient charmante.
Noble enjouement, gaieté vive & piquante
Sont mis en jeu: le ſouper fut divin;
Nul quolibet; des contes agréables:
Les gens d'eſprit, les convives aimables
Etinceloient; les ſots, les ennuyeux
Furent bruyants, ne pouvant faire mieux.
Madame avoit cette coquetterie
Qui plaît, enflamme, amuſe tour-à-tour,
Et qui permet à la galanterie

De reſſembler quelquefois à l'amour.
Or, devinez ſi chacun voulut plaire.
Mais ſçavez-vous ſur qui le charme opére
Plus puiſſamment ? C'eſt ſur notre mari.
De ſon bonheur aviſé par autrui,
De la tendreſſe il a pris le langage ;
Malgré l'affront de paroître amoureux,
Un air folâtre, un riant badinage,
Cachoient, montroient ſes tranſports & ſes feux.
Chacun ſourit ; on s'en va : bon voyage.
Damis eſt ſeul ; voilà Damis heureux ;
Même on prétend que dans cette occurrence,
Un doux refus, une adroite défenſe
Fit d'un Epoux un Amant merveilleux.
A pareil trait on ne pouvoit s'attendre ;
Mais un Mari s'étonne d'être aimé ;
On eſt ſurpris, on veut auſſi ſurprendre ;
L'honneur s'en mêle, on ſe trouve animé.
Damis ſe croit vainqueur de l'aventure.
Baiſſant les yeux, ſa modeſte moitié
Prend plaiſamment un air humilié :
Ecoutez-moi, Damis, je vous conjure,
Je ſens, dit-elle, avec timidité,
Qu'à vous fixer je ne ſçaurois prétendre ;
A la raiſon je ſens qu'il faut ſe rendre,
Et vous céder à la Société.
Fait comme vous... O Ciel ! êtes-vous folle ?

Songez-vous bien ?... Oui, Monſieur... ...
m'immole.....
Liſez.... Eh bien ! reprit-on d'un air doux,
Vous n'allez pas bien vite au rendez-vous ?
Qui, moi !... J'y ſuis... le mot eſt bien aimable;
Mais ſongez-vous qu'une femme adorable
En ce moment... Ah ! du moins écrivez.
Ecrire ! quoi !... Je le veux, vous devez
Une réplique à la tendre ſémonce.
Alors Damis confus, un peu troublé,
Je ne dois rien, dit-il, & mon Eglé
A tout ſurpris, la lettre.... & la réponſe.

ENVOI.

Si ce Damis que j'ai peint ſi volage,
O R... eût été votre époux,
L'heureux Damis tendre & digne de vous,
Jamais ailleurs n'eût porté ſon hommage.
Non moins heureux ſi le ſort eût permis
Que vous fuſſiez ſon aimable Comteſſe,
D'Eglé jamais la beauté ni l'adreſſe
A ſes genoux n'eût ramené Damis ;
Ou de céder s'il eût eu la foibleſſe,
Auprès de vous prévenant vos ſoupçons,
Il eût ſi bien, dans ſon ardeur nouvelle,
Avec eſprit caché ſa trahiſon,
Qu'il n'auroit pû vous paroître infidèle.

M. DE CHAMFORT.

LE BONHEUR DES PEUPLES.

ODE A MONSEIGR. LE DAUPHIN.

REMPLI du feu ſacré que Minerve m'inſpire,
Je vole dans ſon Temple, & je monte ma lyre
Pour l'oreille des Rois.
J'éveille ſous le dais leur ſuperbe molleſſe;
Leur Palais treſſaillit, & leur ſceptre s'abaiſſe
Aux accens de ma voix.

Ils étalent en vain l'éclat du Diadême.
Sur eux, du haut du Ciel, le Monarque ſuprême
Verſa quelques rayons.
Mais de notre bonheur ils lui doivent l'hommage:
S'ils trahiſſent nos droits, ils ont ſouillé l'image
Qu'il traça ſur leurs fronts.

Il leur dit: c'eſt pour vous que j'ai créé les peines.
Si du monde ſoumis je vous prête les rênes,
C'eſt pour vous enchaîner.
Le bruit de la grandeur n'eſt qu'un ſon qui s'envole;
C'eſt le bonheur public qui lui ſeul vous conſole
Du malheur de régner.

Si des gouttes de miel tombent dans le calice,
Monarques, votre cœur en doit le ſacrifice
Aux Peuples, votre appui.
Tel le vaſte Océan, laiſſant filtrer ſes ondes,
Les adoucit, & garde, en ſes grottes profondes,
L'amertume pour lui.

O Prince! ô de l'Etat l'amour & l'eſpérance!
Docile à ces leçons, vois la carriere immenſe
Qui s'ouvre devant toi.
Si tu portes un jour le poids du Diadême,
Songe qu'un peuple heureux croit adorer Dieu même
Sous les traits d'un bon Roi.

Viens, entre dans ce Temple où brillent tes Ancêtres;
Vois-tu la France, aſſiſe à côté de ſes Maîtres,
T'offrir ſes Protecteurs?
HENRI jette ſur toi des regards de tendreſſe.
Ah! répéte ſon nom; c'eſt un cri d'allégreſſe
Qui répond à nos cœurs.

Oui, ce nom ſeul t'échauffe; il agrandit ton ame;
La Gloire qui t'obſerve, applaudit, te proclame
Son Enfant bien-Aimé.
LOUIS accourt, t'embraſſe, il te donne ſes armes,
Et ſes douces vertus coulent avec ſes larmes
Dans ton ſein enflammé.

Si le Dieu des combats défioit ton courage,
Et t'appellant un jour dans les champs du carnage,
T'inſpiroit ſes tranſports,
Le front ceint de lauriers, gémis de la victoire;
Et deſcends de ſon char, qui ne mene à la gloire
Qu'en roulant ſur des morts.

Le déſaſtre d'un Peuple, ô Rois, eſt votre crime!
Laomédon coupable entraîne dans l'abyme
Ses Sujets malheureux:
Des ſépulcres ouverts ils percent les ténébres,
S'élevent de leur tombe, & par des cris funebres
Le dénoncent aux Dieux.

Mais ſouvent, quand l'Etat penche vers ſa ruine,
Par vous, adulateurs, que l'intérêt domine,
Le Monarque eſt trompé;
Vous qui pouvant ſervir au bonheur de la Terre,
Sur les degrés du Trône allumez le tonnerre
Dont le peuple eſt frappé.

Tremble, cher Prince; fuis, fuis un trompeur hommage:
La flatterie approche, & t'offre un doux breuvage
Dont la vapeur t'endort.
Mais ton Pere paroît, & ſa main vengereſſe
Fait tomber à tes pieds la coupe enchantereſſe
Qui renfermoit la mort.

Il te dit : O mon fils ! mon fils, qu'allois-tu faire ?
Mérite des amis dont le regard t'éclaire,
Et guide tes projets.
Tu les reconnoîtras à cette auguſte marque,
S'ils oſent quelquefois, s'oppoſant au Monarque,
Défendre les Sujets.

C'eſt au milieu des champs, au ſein de la miſere,
Qu'un Roi commence à l'être, en devenant le Pere
Des triſtes Laboureurs :
Il les voit, ces mortels dont les bras l'enrichiſſent,
S'arracher, pour nourrir leurs enfans qui gémiſſent,
Un pain trempé de pleurs.

Ton cœur fera, mon fils, ce que le mien deſire.
Dès que tu vis le jour, dans ton premier ſourire
Tu peignis la bonté.
Je m'en ſouviens encor ; dans mon ame attendrie,
Une voix te nomma Pere de la Patrie
Et de l'humanité.

Roi des Cieux, m'écriai-je, exauce ma priere !
Que mon fils des vertus rempliſſe la carriere,
Et ſoit digne de toi !
Entoure-le, grand Dieu, de ta bonté féconde !
Si je ne l'ai reçu pour le bonheur du Monde,
Eſt-ce un préſent pour moi ?

Que l'exemple eſt puiſſant, alors qu'il part du Trône !
L'image des vertus te ſuit & t'environne
Au ſein de ta grandeur.
Va puiſer tes leçons dans les yeux de mon Pere :
Fais l'orgueil de la Reine ; & conſole ta Mere,
En lui rendant mon cœur.

Le Héros diſparoît, un rayon ſur ſa trace
Reſplendit, me pénétre, échauffe mon audace
D'une ſainte fureur.
Quel brillant avenir pour moi s'ouvre & commence
Je vois Clotho ſourire, & filer pour la France
Des ſiécles de bonheur.

Bellonne en vain rugit, la Juſtice l'enchaîne ;
Au milieu des drapeaux de la victoire hautaine
S'aſſied ſur nos remparts.
Les mœurs ſervent de loix, & doublent le courage,
L'olive croît, s'éleve, & prête ſon ombrage
A la troupe des Arts.

Parmi l'or des guérets, la riante culture,
Les mains pleines d'épis, enrichit la Nature
Docile à ſes travaux.
Un canal à ſes pieds ſe partage & s'épanche ;
De l'état plus robuſte il nourrit chaque branche
Du tribut de ſes eaux.

Mêle à mes chants ſacrés tes concerts d'allégreſſe,
Peuple ami de tes Rois ; de larmes de tendreſſe
Cours baigner les Autels.
Des tréſors de l'Etat la juſtice diſpoſe,
Et le temps déſarmé s'arrête & ſe repoſe
Sur tes lys immortels.

M. SABATIER.

EPITRE A ***

Du Ciel, Philis, vous eûtes en partage
Des yeux très-noirs, un très-joli viſage,
Des bras, des mains, un teint, & *cætera.*
Vous chantez bien, votre voix eſt charmante ;
Mais cette voix deviendra plus touchante.
Votre eſprit plaît ; mais votre eſprit plaira
Bien plus un jour. Je vous vois dans la danſe
Avec ſcrupule obſerver la cadence.
On vous approuve, on ne vous en dit rien.
Sur le clavier, quand votre main brillante
Joue avec art une piéce ſçavante,
On dit, Philis, que vous jouez très-bien ;
Et voilà tout. Moi je dis ſans myſtere,
Qu'à vos talens vous pouvez ajouter,
Même beaucoup. Ce n'eſt point là flatter ;
Mais je ſuis vrai. Si quelqu'un peut vous plaire,

Je le ſens bien, Philis, j'en gémirai;
Mais ce quelqu'un vous ſera fort utile;
Vous deviendrez tout d'un coup plus habile,
Plus belle encor: je vous en convaincrai.
Premiérement, ces yeux dont la prunelle
Dans ſon repos éclate d'un beau noir,
Ces deux grands yeux qui ne ſçavent que voir,
Auront d'abord une beauté nouvelle.
Ils regardoient, Philis, ils parleront.
En s'animant du feu de la penſée,
Vous ſentirez, & vos yeux le diront.
Vous ravirez une foule empreſſée
D'Amans nouveaux, au ſon de l'inſtrument
Que votre main, plus légere & plus ſûre,
Dès cet inſtant parcourt plus vivement.
Les voyez-vous battre en chœur la meſure,
Ou frédonner l'air tendre & gracieux
Que vous jouez & qu'expriment vos yeux?

Si vous danſez, nous admirons vos grâces
Cet air plus vif, cette tête, ces bras,
La volupté ſemble tracer vos pas,
Et mille Amours s'empreſſent ſur vos traces.
Plus d'une belle enrage en ce moment;
Mais n'en dit mot, & vous fait compliment.

Quand j'entendrai votre bouche vermeille
Chanter le Dieu qui régnera ſur vous,

De votre voix les ſons à mon oreille
Seront alors plus touchans & plus doux.
Vous nous verrez tomber à vos genoux.

Aimez, Philis, & vous ſerez parfaite ;
Si vous n'aimez, ſoyez du moins coquette.

J'ai juſqu'ici parlé pour votre bien,
M'eſt-il permis de parler pour le mien ?
Si vous ſortez de l'état inſipide
Où votre cœur languit dans ſes beaux jours,
Jeune Philis, ſouvenez-vous toujours
Que je m'offris à vous ſervir de guide ;
En profitant de mes ſages avis,
N'oubliez pas qu'ils méritoient un prix.
Je ne viens point demander pour ſalaire
Un cœur tout neuf qui s'effaroucheroit.
Je vous ai dit comment vous pourrez plaire :
Je vais chercher comment on vous plairoit.

M. DE SAINT-LAMBERT.

LA RAPIDITÉ DE LA VIE.

Le jour va reparoître : écoute, ami fidelle,
Et reconnois la voix d'un ami qui t'appelle.
Tandis que nous dormons dans l'ombre de la nuit,
Le temps briſe ſa chaîne, il s'échappe & s'enfuit.
Cette nuit, qui du haut de ſon char taciturne,
Paiſible, répandoit les pavots de ſon urne,
Fuit devant le Soleil : l'Aſtre de l'Univers
S'éleve, & va s'aſſeoir ſur le trône des airs.
C'eſt ainſi que, ſuivant la pente qui l'attire,
L'homme vers le tombeau pas à pas ſe retire.

Qu'eſt devenu ce temps, cette heureuſe ſaiſon,
Où l'enfant libre encor du joug de la raiſon,
Courant par-tout gaîment, ſans ſoins & ſans alarmes,
N'a point encore appris à répandre des larmes ?
Il vit près des vieillards ſans connoître le temps ;
Et tenant par la main ſon pere aux cheveux blancs,
Il le contemple : Hélas ! ſon heureuſe ignorance
Ne conçoit point des ans la triſte différence.
Tendre ami, que cet âge eſt déja loin de nous !
Ainſi des citoyens qu'un Deſpote en courroux,

Du tranquille ſéjour d'une aimable patrie,
Envoyoit aux déſerts de l'affreuſe Scythie;
Entraînés par la main des farouches ſoldats,
Triſtes, s'éloignoient d'elle, en lui tendant les bras.
De l'homme infortuné le redoutable Maître
Nous bannit tous du monde où ſes loix nous font naître.
Nos vœux ſont inſenſés, nos efforts impuiſſans;
Nul ne s'eſt échappé de l'abyme des temps.
Il n'eſt point de retraite où le fier Alexandre
De l'outrage des ans ait pu ſauver ſa cendre.

Où courent ces Amans? Ce couple infortuné
Ignore à quels malheurs le Ciel l'a condamné.
Il franchit d'un pas ſûr l'immenſité de l'onde;
Il vole, en s'adorant, au ſein d'un nouveau monde,
Et court ſe repoſer au milieu d'un déſert.
Là, ſeuls ſur le tapis d'un gazon toujours vert,
Ils goûtoient des plaiſirs qu'approuvoit l'innocence.
Mais l'effroyable mort que leur bonheur offenſe,
Les voit, & ſur l'un d'eux vient fondre avec fureur.
L'épouſe eſt languiſſante; elle expire: ô douleur!
L'époux troublé s'écrie; & d'une main tremblante,
Eſſaye à ranimer ſa malheureuſe Amante:
Il l'embraſſe, il lui parle: inutiles regrets!
Hélas! ſes yeux éteints ſont fermés pour jamais.
Alors pouſſant des cris qu'elle ne peut entendre,

Dans la tombe, en pleurant, il la laiſſe deſcendre,
Et ſous un peu de terre il la dérobe au jour,
Déplorable bienfait qu'exige ſon amour!
Que ce triſte récit ſe grave en ta mémoire,
O mortel! dans ces vers j'ai tracé ton hiſtoire.
Foibles, toujours plaintifs, accablés de douleurs,
Nous gémiſſons enſemble & nous mêlons nos pleurs;
Infortunés jouets d'une inviſible chaîne,
Qui nous laiſſe aborder, & ſoudain nous entraîne;
Et nos embraſſemens, vains gages de nos feux,
Ne ſont, triſtes humains, que d'éternels adieux.
Cette vie inconſtante eſt un éclair qui paſſe,
Brille, fuit, diſparoît, ſans laiſſer nulle trace,
Tandis que ſur ſon poids la grande éternité
Se préſente immobile à l'œil épouvanté.

Jadis lorſque d'un Dieu la ſuprême puiſſance
Du chaos enleva cet Univers immenſe,
Tous les êtres naiſſans, raſſemblés au haſard,
Tout s'apprête, ſe meut, tout s'élance, tout part;
Tous ces globes peſans, aveugles & ſtupides,
Cherchent leur place, errans ſans lumiere & ſans guides,
En déſordre jettés dans l'abyme des cieux.
Soudain le Temps naquit, & courut après eux:
Lui ſeul les conduit tous dans leur marche étonnante;
Il s'appuie, il émeut leur maſſe énorme & lente.

Sur la tête de l'homme il courut ſe placer :
Il pourſuit, il atteint, ſans jamais ſe laſſer,
L'oiſeau prompt qui fend l'air de ſon aile rapide,
Dans ſa courſe arrêté le lion intrépide,
A la démarche fiere, au terrible regard,
Étonné, s'affoiblit, & ſe change en vieillard.
L'homme marche au tombeau, le reptile s'y traîne.
Le Temps également frappe, maîtriſe, enchaîne
Le taureau qui bondit, par l'amour excité,
Le bœuf dont l'œil peſant méconnoît la beauté ;
L'inſecte qui ſe cache, & l'éléphant ſuperbe :
L'un ſuccombe à grand bruit, l'autre expire ſous l'herbe.
Tous les êtres, par-tout en foule renaiſſans,
Tombent de toutes parts les victimes du Temps.
Nul ne peut l'éviter, ſa main terrible & ſûre
Les ſaiſit en ſortant des mains de la nature :
Il entraîne après ſoi, d'une égale fureur,
Et le Sage paiſible, & le fier oppreſſeur.

Sur le monde changeant tout fuit ; un être paſſe,
Un autre lui ſuccede & paroît à ſa place,
Tandis que le Soleil recommençant ſon cours,
Sur les triſtes tombeaux répand encor des jours.
Il vit cet Alexandre au milieu des orages,
Se montrant follement ſur de lointains rivages
A des Peuples ſans nombre, étonnés de le voir :

Il

Il vit le fier Céſar ſe lever plein d'eſpoir,
Le jour que ce guerrier traverſant l'Italie,
En triomphe apporta des fers à ſa Patrie;
Mais il vit tout-à-coup ces tyrans enchaînés
Dans un ſépulcre étroit deſcendre empriſonnés.
C'eſt ici qu'au milieu d'une foule inſenſée,
Sur leurs pas glorieux, en tumulte amaſſée,
Entourés de ſoldats, ces vainqueurs tout ſanglans,
Trainoient après un char leurs ennemis tremblans.
Là, Socrate appuyé ſur ſa ſeule innocence,
Mourut victorieux des traits de la vengeance:
Tranquille, & jouiſſant de toute ſa raiſon,
Il but d'un œil ſerein le coupable poiſon.
Ici, le couple heureux de deux amans fidelles
Brûla ſous ces boſquets de flammes mutuelles;
Leurs noms, que dans un chiffre, emblême de leurs feux,
L'amour, en folâtrant, aſſembloit auprès d'eux,
Au nauffrage des temps dérobant cette hiſtoire,
De leur bonheur du moins ont ſauvé la mémoire.
Mais hélas! de ces lieux ils ont fui pour jamais;
Le temps les a chaſſés du ſein de leurs palais:
Leurs noms ſourds & muets, dans un profond ſilence,
Remplacent triſtement leur éternelle abſence.
La mort, l'aveugle mort, de ſes traits meurtriers
Pourſuit & les Amans, le Sage & les Guerriers.

Oui, tout meurt, & le pauvre, au ſein de
l'indigence,
Peut du riche arrogant menacer l'inſolence.
Je te rends grace, ô Ciel! la mort eſt pour tous deux;
Le riche la rencontre en ſes palais pompeux;
Tous deux d'un pas égal rentrent dans la pouſſiere;
Cet eſpoir accompagne au bout de ſa carriere
Ce vieillard qui, ployé ſous le fardeau des ans,
Sur les pas de Créſus ſe traîne en cheveux blancs,
Et tend à ſes côtés une main défaillante.
Vois ce voluptueux à la marche indolente,
Dont le cœur languiſſant, laſſé de faux plaiſirs,
Rappelle en vain ſes goûts, cherche en vain des
deſirs.
Tous vont remettre aux mains du Monarque ſu-
prême,
Le pauvre ſes lambeaux, le Roi ſon diadême.
La tombe épouvantable ouverte ſous nos yeux,
Se remplit tous les jours de mille ambitieux.
En voilà cependant qui, ſur la mer profonde,
Courent s'enſevelir au ſein d'un nouveau monde;
Inquiets, agités, & fuyant le repos,
A travers les écueils ils volent ſur les flots:
Jamais le doux ſommeil conſolant leur miſere,
N'eſt venu rafraîchir leur brûlante paupiere.
C'eſt l'or qui les attire; ils maudiſſent les flancs
Qui le cachent ſans ceſſe à leurs emportemens.

Ils suivroient, s'ils l'osoient, dans leurs profonds abymes,
Ces mortels condamnés, déplorables victimes,
Qui renfermés au fond de ces noirs souterrains,
Esclaves malheureux, servent l'or aux humains.
Mais à peine ils ont pu le saisir & le prendre,
Que la mort aussi-tôt les condamne à le rendre.

Damon, de l'Amérique arrivé dans ces lieux,
De son luxe insolent importunoit les yeux:
Un brigand, qui la nuit l'épioit en silence,
D'un recoin ténébreux sort & sur lui s'élance:
Son sein reçoit le fer dont il se sent blessé;
Foible, il repousse encor la main qui l'a percé.
Le barbare triomphe, & panché sur sa proie,
Il contemple d'un œil plein d'une horrible joie
Le mortel malheureux qui gémit & se plaint,
Expire, & cede au coup dont son cœur est atteint.

Chasse, imprudent mortel, l'erreur qui t'environne;
Mets à profit le jour que le Ciel t'abandonne:
Crois-tu, dans cet instant que les Dieux t'ont prêté,
Tenir entre tes mains l'immense éternité?
Réprime de tes vœux l'imprudente saillie,
Impose à tes desirs les bornes de ta vie.
N'imite point ces fous qui, dans leurs vains projets,
Sont toujours entourés de faste & de palais,
Et qui traînant par-tout leurs honteuses entraves,

Empriſonnent cet or dont ils ſont les eſclaves.
Je crois voir des enfans ennemis du repos,
Aſſembler de la fange, & dans leurs vains travaux,
Avec rivalité, s'empreſſer à conſtruire
Une frêle maiſon que les vents vont détruire.
Eh! pourquoi rechercher ces frivoles honneurs?
Le trépas eſt affreux quand on perd des grandeurs.

Philippe eſt mon Héros, je l'aime, je l'admire;
Il trembloit en montant au faîte de l'Empire.
Des écueils de la Cour ce Prince fut inſtruit:
Dans ſa chambre en ſecret tous les jours introduit,
Un eſclave chargé d'un emploi reſpectable,
Crioit, en l'éveillant, d'une voix formidable:
» Seigneur, ſouvenez-vous que vous êtes mortel;
» Que ce jour ne vous voie injuſte ni cruel!
O vous qui, les yeux ceints d'un bandeau qu'on leur laiſſe,
Errez dans vos palais, environnés ſans ceſſe
De tous ces vils flatteurs dont les perfides mains
Détournent tous vos pas loin des triſtes humains;
Vous n'entendez jamais ce ſévere Miniſtre.
O Rois! je ſuis pour vous ce confident ſiniſtre;
Je vous l'annonce ici: le temps, du même poids
Qu'il impoſe aux mortels, charge le front des Rois.
Vous n'êtes point des Dieux; non, malgré votre gloire,
Il ment, le vil flatteur qui vous l'a fait accroire.

Tu ne le croyois point, ô Prince infortuné !
Hélas ! que de tes jours le terme fut borné !
Inſenſible à nos vœux, la mort, avec furie,
Te reprit cet inſtant que l'on nomme la vie.
Le vieillard s'écrioit, en répandant des pleurs,
» Nos enfans euſſent vu ce Prince ſans flatteurs
» Sur le Trône, éclairé d'une raiſon ſublime,
» Ami de l'innocence, & fier tyran du crime.
Ainſi la vérité parle au tombeau des Grands ;
Elle honore les bons, elle inſulte aux méchans.
Tu laiſſas parmi nous une immortelle gloire :
Le Sage qui s'éteint renaît dans la mémoire.

Toi qui lis dans nos cœurs, qui connois nos deſſeins,
Qui vois naître & mourir tous les foibles humains,
Extermine, grand Dieu, le crime en ſa naiſſance ;
Arrête le coupable aux bornes de l'enfance ;
Renverſe entre ſes mains la coupe du bonheur :
Dieu juſte, c'eſt à lui qu'appartient le malheur.
Que l'innocence régne en tous lieux révérée,
De ſes tranquilles jours allonge la durée ;
Et qu'à nos yeux enfin ſatisfaits & contens,
La paiſible vertu ſe montre en cheveux blancs.
Il a péri ce Grand, dont l'orgueil imbécille
Végéta ſoixante ans peſamment inutile.
En vain pour délivrer ſon ombre du tombeau,

On fléchit les beaux-arts, on arme leur ciſeau;
Son ombre errante au gré de la main qui la guide,
Reparoît ſur ſa tombe appuyée & ſtupide:
Le temps attaque encor tous les noms que l'orgueil
Amaſſe & montre en foule autour d'un vain cercueil.

Que vois-je! le Sçavant déſarme le tonnerre,
Il pourſuit la nature, & du ſein de la terre,
Météore enflammé, repaſſe dans les airs;
Par-tout l'œil du génie errant ſur l'Univers!
Annibal marche à Rome où Carthage l'envoie;
Achille menaçant frémit autour de Troie:
La gloire a déchaîné les guerriers inhumains;
Alexandre s'emporte & frappe les humains.
C'eſt dans cet âge heureux, ô jeune homme intrépide,
Qu'il faut de tes exploits charger le temps rapide;
Et tandis qu'il t'entraîne en l'éternelle nuit,
Cours attacher ton nom ſur ſon char qui s'enfuit.
Bientôt abandonnés du feu qui les anime,
Newton deſcend des Cieux, Milton n'eſt plus ſublime;
Corneille eſſaye en vain de crayonner Titus;
Son génie eſt éteint, le grand Homme n'eſt plus.
Le Conquérant déſerte aux combats inutile:
Le Héros appuyé ſur un bâton fragile,
Paiſible déſormais au ſein de ſes foyers,

Rapporte, en chancellant, ſes moiſſons de lauriers.
Il eſt près de l'écueil où ſe briſe la gloire :
Pour ce dernier combat il n'eſt point de victoire !

Un Vieillard l'autre jour près de ſa porte aſſis,
Avec peine entr'ouvrant des yeux appeſantis :
» Je touche au terme affreux qu'aucun mortel ne paſſe,
» Où l'avenir s'enfuit, où le préſent s'efface.
» Dieux ! que l'homme à ce terme eſt bientôt parvenu !
» Hélas ! d'auprès de moi mes jours ont diſparu
» Comme un fantôme vain fuyant dans la nuit ſombre !
» Le Dieu qui me les donne en a compté le nombre.
» Ce redoutable Dieu près d'en rompre le cours,
» Tient ſans doute en ſes mains le dernier de mes jours.
» Ce n'eſt plus pour mes yeux que les fleurs vont éclore ;
» Je n'aſſiſterai plus au lever de l'aurore ;
» J'oublirai le Soleil, privé de ſes bienfaits :
» Adieu, triſtes humains, je vous perds pour jamais.
» Ma couche eſt préparée, & ma tâche eſt finie ;
» Je vais me repoſer des malheurs de la vie.

Sans ſoin de l'avenir, ſatisfait & joyeux,
Je dépenſois les jours que me donnoient les Dieux :

Mais un ſonge troublant cette heureuſe folie ;
M'a montré cette nuit le terme de ma vie ;
Et j'ai ſenti les ans s'appeſantir ſur moi :
Je me ſuis éveillé plein de trouble & d'effroi.
Viens me rendre la paix, tendre ami que j'honore ;
Heureux ! à mon réveil je te retrouve encore !
La mort briſant les nœuds dont nous ſommes ſerrés,
Nous renverra bientôt triſtement ſéparés.
Hélas ! dans ce déſert où le ſort nous raſſemble,
Nous n'avons qu'un inſtant à demeurer enſemble.

Par M. ***

MADRIGAL.

AU temps heureux où régnoit l'innocence,
On goûtoit, en aimant, mille & mille douceurs ;
Et les amans ne faiſoient de dépenſe
Qu'en ſoins & qu'en tendres ardeurs :
Mais aujourd'hui ſans l'opulence
Il faut renoncer aux plaiſirs ;
Un amant qui ne peut dépenſer qu'en ſoupirs,
N'eſt plus payé qu'en eſpérance.

M. DE MERÉ.

LE LENDEMAIN DE NOCE.

Toi qui vrai, riant & facile,
Peignis des fêtes ſous l'ormeau,
Tityre enflant un chalumeau,
Eglé danſant d'un pas agile,
Et Silene ſur un tonneau;
Téniers, viens tracer ce tableau;
La nature à ton art docile,
Sembloit naître ſous ton pinceau.

Pour trois jours Reine du hameau,
Ayant un bouquet pour parure,
Pour couronne un petit chapeau
Qui ſe perdoit dans ſa coëffure,
Pour trône un ſiége de verdure,
Et pour dais un humble arbriſſeau;
La jeune épouſe de la veille,
Tout à la fois pâle & vermeille,
Avoit encor l'air étonné;
Et tout enſemble heureuſe & ſage,
Laiſſoit lire ſur ſon viſage
Le plaiſir qu'elle avoit donné.

Sa ſimplicité la décore
Mieux que le plus riche appareil ;
Son époux la regarde encore,
Ivre d'amour & de ſommeil.
Son bonheur naiſſant ſe déploie
Sur ſon front noir & radieux ;
Et le Dieu qui ferme ſes yeux
N'en a point éclipſé la joie.

Autour d'eux formant un ballet,
Tous les Amours de ces contrées,
Les Grâces en petit corſet,
Les ris avec leur air follet,
De l'Hymen portent les livrées ;
Des Céladons, & des Aſtrées
Danſant autour du flageolet.
Voyez-les, dans leur joie extrême,
Aller ; revenir, ſe croiſer ;
L'un d'eux, à la Brune qu'il aime,
En paſſant ravit un baiſer :
Comme un larcin qu'elle pardonne,
La Belle s'arme de rigueur ;
Et bien vite au fond de ſon cœur
Cache le plaiſir qu'il lui donne.
Qui s'en ſeroit jamais douté
Que ces Bergers puſſent connoître
La pudeur & la volupté ?

Pour finir ce groupe champêtre,
Quelques vieillards ſont à côté,
Qui, dans leur cœur ſentant renaître
Des étincelles de gaieté,
Comme en hiver on voit paroître
Quelques heures d'un jour d'été,
Racontent ce qu'ils ont été,
Oubliant qu'ils vont ceſſer d'être.

DESMAHIS.

VERS

Contre les Détracteurs de la Poéſie.

LA Muſe légere & badine
Qui ſçut charmer mes premiers feux,
Ballote, en ſouriant, les brocards des fâcheux:
Dans les boudoirs de la morgue chagrine,
Elle entend, ſans gémir, leur peſante doctrine
Se déchaîner contre nos jeux.
Pour étouffer leur clameur éternelle,
Quitterai-je le ſein de ma divinité?
Il faut laiſſer gronder un amant maltraité
Qui ſe venge d'une cruelle.

LES POËTES ÉPIQUES.

PLEIN de beautés & de défauts,
Le vieil Homere a mon eſtime ;
Il eſt, comme tous les Héros,
Babillard outré, mais ſublime.

Virgile orne mieux la raiſon,
A plus d'art, autant d'harmonie ;
Mais il s'épuiſe avec Didon,
Et rate à la fin Lavinie.

De faux brillans, trop de magie,
Mettent le Taſſe un cran plus bas ;
Mais que ne tolere-t-on pas
Pour Armide & pour Herminie ?

Milton, plus ſublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables ;
Il ſemble chanter pour les fous,
Pour les Anges & pour les diables.

Après Milton, après le Taſſe,
Parler de moi ſeroit trop fort ;
Et j'attendrai que je ſois mort,
Pour apprendre quelle eſt ma place.

M. DE VOLTAIRE.

LE TRIOMPHE D'ALEXANDRE.

LA Grece & l'Orient aux pieds de leur vainqueur,
Jouiſſoient d'une paix profonde ;
Alexandre content dans ce repos du monde,
A ſes goûts, ſans réſerve, abandonnoit ſon cœur.
Des feſtins & des jeux dans les murs d'Ecbatane,
Rempliſſoient ſes momens, varioient ſes plaiſirs ;
Statira, Taïs & Roxane,
Partageoient tour-à-tour & combloient ſes deſirs :
Mais des rivages de l'Hydaſpe,
Un objet plus charmant tranſporté dans ſa Cour,
Eut bientôt fixé ſon amour.
Alexandre eſt d'abord tout entier à Campaſpe :
Eh ! quelle autre beauté méritoit ſes regards !
La main de la nature & le travail des arts
N'avoient jamais formé d'auſſi parfait modèle.
Un jour, en la quittant, il fait venir Apelle :
J'exige de ton art un chef-d'œuvre nouveau ;
Des mortelles, dit-il, viens peindre la plus belle,
C'eſt un ſujet digne de ton pinceau.
Va préparer les couleurs & la toile ;
Je veux que de ſon lit conduite devant nous,

Elle s'offre à tes yeux ſans parure & ſans voile?
Tous ſes traits ſont charmans, il faut les peindre tous...
Mais je crains pour ton cœur le pouvoir de ſes charmes.
Ah! Seigneur, ſoyez ſans alarmes:
D'une eſclave dans l'Inde autrefois amoureux,
Je touchois, dit Apelle, au moment d'être heureux;
Le Scythe ſur ces bords ayant porté ſes armes,
Nous ſépara, ſans doute, pour jamais;
Mais rien ne pourra déſormais
L'effacer de mon cœur, ni ſuſpendre mes larmes.
Il dit, part & revient. Un ſoleil radieux
Eclaire le ſallon où Campaſpe eſt entrée,
Et le jour éclatant de la voûte azurée
Sembloit à ce ſpectacle inviter tous les yeux:
Contemple, dit le Roi, ce que j'offre à ta vue;
Admire, peins, tu ne flatteras pas.
Les yeux baiſſés, Campaſpe nue,
Rougit, tourne la tête, & n'oſe faire un pas;
Elle tient ſur ſon ſein une main étendue,
Et l'autre, en deſcendant, couvre d'autres appas.
Ah! que vois-je! s'écrie Apelle:
Je ne me trompe point, c'eſt elle-même, ô Dieux!...
Ses regards languiſſans errent long-temps ſur elle;
Ils vont de ſon rival interroger les yeux:
Il y voit du plaiſir; il friſſonne, il ſoupire;
Une injuſte fureur, & le plus tendre amour;

La joie & la douleur l'agitent tour-à-tour ;
Il gémit, il adore, il déteſte, il deſire.
Elle leve les yeux, reconnoît ſon amant ;
Jette un cri, ſoupire & recule,
Regarde Apelle tendrement,
Voit ſon danger, & diſſimule.
Ces ſoupirs d'un cœur enflammé,
Ces cris ſont entendus. Apelle a vu qu'on l'aime.
Ah ! dit-il, mon rival, au ſein du plaiſir même,
Eſt moins heureux que moi, puiſqu'il eſt moins aimé.

Campaſpe vis-à-vis d'Apelle,
Voudroit ne ſe montrer qu'aux yeux de ſon amant ;
Mais Alexandre eſt auprès d'elle,
Et veut la voir à tout moment
Dans une attitude nouvelle :
Sur les charmes les plus ſecrets
Il porte quelquefois une vue inquiette.
Mais la toile eſt placée, & les pinceaux tout prêts ;
Et malgré ſa douleur ſecrette,
Le peintre a commencé de deſſiner les traits.

A mon malheur, dit-il, j'ajoute encor moi-même ;
Je vais à mon rival préparer des plaiſirs,
Je vais multiplier l'objet de ſes deſirs ;
Sous ſes yeux, en tout temps, il aura ce que j'aime ;
Et moi, toujours contraint par de cruels égards,
Je cacherai loin d'elle & mes pleurs & ma rage.

Plus tendre que prudent, il portoit ſes regards
Chaque inſtant ſur l'objet, rarement ſur l'ouvrage;
Et mille fois le bras vers la toile étendu,
S'arrête & tient en l'air le pinceau ſuſpendu.

Les yeux étincelans, auprès d'elle Alexandre
A peine à commander à ſes ſens irrités,
Il couvre de baiſers un ſein & des beautés
Que Campaſpe, en tremblant, veut & n'oſe défendre.
Contre les attentats d'un Maître impérieux,
Campaſpe invoque tous les Dieux,
Jette ſur ſon amant le regard le plus tendre,
Le voit pâlir & détourner les yeux;
Elle s'élance entre les bras d'Apelle.
Tous deux, fondans en pleurs, tombent aux pieds du Roi:
C'eſt-là cette eſclave ſi belle
Qui ſur les bords de l'Inde avoit reçu ma foi.
Apelle à ſon rival n'en dit pas davantage.
Campaſpe veut parler; la crainte & les ſanglots
A ſa voix affoiblie ont fermé le paſſage.
Le viſage attaché ſur les pieds du Héros,
Ils preſſent ſes genoux de leurs mains défaillantes;
Ils levent juſqu'à lui leurs paupieres tremblantes;
Ils liſent dans ſes yeux ſa jalouſe fureur;
Peut-être dans leur ſang va-t-elle être aſſouvie.
Ils rempliſſent d'amour ces momens de terreur,

Et ſe donnent du moins les reſtes de leur vie.
Ils ſe tendent leurs bras que la crainte a glacés,
Et baignés de leurs pleurs, ſe tiennent embraſſés.

Alexandre long-temps ſpectateur immobile,
Laiſſe errer ſes regards ſur eux;
Il paroit méditer ſur leur état affreux,
Et conſerver une fureur tranquille.
Mais ſon front tout-à-coup devenu plus ſerein,
Il ſe penche vers eux, & leur tendant la main:
J'ai tout vaincu, dit-il, je me vaincrai moi-même.
Apelle, en te l'ôtant, je n'en jouirois pas:
L'image de tes pleurs me ſuivroit dans ſes bras;
Campaſpe dans les miens plaindroit l'amant qu'elle aime.

M. DE SAINT-LAMBERT.

ÉPIGRAMME.

BLAISE voyant à l'agonie
Lucas qui lui devoit cent francs,
Lui dit: » Toute honte bannie,
» Çà, payez-moi vîte, il eſt temps. »
Laiſſez-moi mourir à mon aiſe,
Répondit foiblement Lucas.
» Oh! parbleu vous ne mourrez pas
» Que je ne ſois payé, dit Blaiſe. »

AU ROI.

Sur la cinquantiéme année de ſon Regne.

Tu régnas dès ton premier luſtre,
Comme ton Biſaïeul illuſtre.
Eh! pouvois-tu régner trop tôt, ni trop long-temps?
Un Roi, l'eſpoir du monde, eſt majeur à cinq ans.
Lorſque depuis dans Rheims tu reçus l'huile ſainte,
Second Baptême de nos Rois,
Tu juras à l'Autel de maintenir les Loix,
De régner par l'amour, & jamais par la crainte:
Louis, tu n'as point mis ton ſerment en oubli;
Tel fut le vœu public, ta vertu l'a rempli.
Ah! te comblant de bonheur & d'années,
Daigne le Roi des Souverains,
Et pour nous & pour toi reculer de ſes mains
Les bornes de tes deſtinées!
J'oſe en ces foibles vers m'élever juſqu'à toi:
Je ne ſuis rien au monde, & rien ſur le Parnaſſe;
Mais regarde mon zèle, & non pas mon audace:
Je ſuis François, & Louis eſt mon Roi.

Par la Muſe Limonnadiere.

LE LUXE.

ODE.

POURQUOI privé des droits qu'il eut à ſa naiſſance,
L'homme a-t-il vu périr ſa force & ſa puiſſance?
Monarque détrôné, quel eſt ſon triſte ſort?
A ſon corps énervé ſon ame eſt aſſervie;
Des portes de la vie
Il apperçoit la mort.

De nos ſimples ayeux je cherche envain les traces.
Hélas! pourriez-vous bien reconnoître vos races,
Peres de vils enfans ſous le vice abattus?
Quel génie infernal du poiſon de ſa bouche
A fait mourir la ſouche
Des antiques vertus.

C'eſt toi, luxe orgueilleux, dont l'affreuſe impoſture
De ſon berceau ſacré fit ſortir la nature:
Tu ſoufflas dans ſon ſein la fureur des deſirs.
Ta magie a changé le devoir en problême,
Le bonheur en ſyſtême,
Les vices en plaiſirs.

Les mortels égarés par les fauſſes maximes,
Pour chercher l'abondance, ont créé tous les crimes:
La néceſſité même eſt pour eux un malheur.
Se ſont-ils enrichis, leurs tréſors les ſoumettent
Aux plaiſirs qu'ils achetent
Au prix de la douleur.

Ils ont, pour mieux jouir de tes vaines délices,
Multiplié leurs ſens, & varié leurs vices.
Mais quels piéges affreux tu caches ſous leurs pas:
Ils ſavourent la mort dans ta coupe infidelle;
Et leur corps qui chancele
Tombe avant le trépas.

Redoutable fléau, plus fatal que la guerre,
Paroiſſant l'embellir, tu ravages la terre;
Tu dégrades l'emploi des meilleurs citoyens.
Pour renier ſon pere, achetant la nobleſſe,
Un fils dans la molleſſe
Conſume tous ſes biens.

Quand le crime enrichi leve ſa tête altiere,
L'indigente vertu rampe dans la pouſſiere;
L'éclat de la parure eſt notre unique ſoin.
On te verra bientôt, guidé par l'imprudence,
Au ſein de l'abondance
Enfanter le beſoin.

Du Temple de l'Hymen les colonnes gémiſſent;
Ses autels déſertés ſans victimes languiſſent;
Les champs, vaſtes tombeaux, ſoupirent dans le deuil:
Reputés du travail, les Laboureurs utiles,
Entraînés dans les Villes,
En vont ſervir l'orgueil.

Ah! ſi de ces mortels la maſſe diminue,
La ſource de ces maux peut-elle être inconnue?
Eh! commentverrons-nous des laboureurs nombreux?
Jouet de la miſere ardente à le pourſuivre,
Un pere craint de vivre
Dans des fils malheureux.

Des pénibles devoirs ont briſé les entraves;
Je vois par-tout le faſte, & d'inſolens eſclaves
Fiers de s'être vendus aux caprices des Grands;
La vertu fait rougir, les plaiſirs nous dominent,
Et l'Etat qu'ils ruinent
Embraſſe ſes tyrans.

Dès que l'ambition, de ſes projets nourrie,
Ne s'aime qu'elle-même, il n'eſt plus de patrie.
L'intérêt perſonnel aſſoupit les vertus.
Je vous atteſte ici, vous, Empires ſuperbes,
Qui cachez ſous les herbes
Vos remparts abattus.

Le luxe dans vos murs gouverne-t-il en maître ?
De l'Univers ſurpris je vous vois diſparoître ;
Malgré votre grandeur vous êtes renverſés :
Pareils à ces épis qui ſous les vents ſuccombent,
Flottent, s'abaiſſent, tombent
L'un ſur l'autre entaſſés.

Lorſque tout vous rioit, & que le ſort propice
Sembloit de votre gloire affermir l'édifice,
Un ennemi ſecret vous déchiroit le ſein ;
Sous des traits enchanteurs il déguiſoit ſa rage ;
Vous dormiez, & l'orage
Partit d'un Ciel ſerein.

Ne crains pas que jamais un tel malheur t'opprime,
Toi, Geneve, où le luxe a le deſtin du crime.
Ah ! repouſſe toujours nos ſpectacles trompeurs !
Quand Périclès oſa ſubjuguer ſa patrie,
Par leur pompe chérie
Il corrompit les mœurs.

La richeſſe d'un peuple en devient la ruine ;
De ſon or qui l'accable il découvre la mine,
Et de ſes ennemis il guide les efforts.
Les guerriers avilis aux rapines s'exercent,
Et du ſang qu'ils commercent,
Groſſiſſent leurs tréſors.

Méprisable valeur qu'entraîne l'avarice,
Ce n'étoit pas la vôtre, ô Camille! ô Fabrice!
Vous héros du travail, & fiers enfans de Mars;
Vos bras qui s'exerçoient sur la terre féconde,
De l'Empire du monde
Elevoient les remparts.

Venez voir les Guerriers que le luxe environne,
Sur le front d'Adonis le casque de Bellone,
Dans les champs de la mort les plaisirs amenés;
Vous reculez d'horreur à ces jeux qui vous frappent,
Et des larmes échappent
De vos yeux indignés.

Eh! que seroit-ce enfin, si vous voyiez nos vices;
L'autorité des Chefs immolée aux caprices;
De l'honneur gémissant les droits souvent trahis;
Des postes confiés les défenseurs perfides,
Et les traîtres avides
Qui vendent leurs pays!

Je pleure sur nos maux en Citoyen sensible.
Luxe, ennemi cruel, & le seul invincible,
Tu confonds tous les rangs, le désordre est ta loi:
Les plus obscurs mortels, jaloux de tes délices,
S'engraissent d'injustices
Pour s'élever à toi.

L'eſprit national s'éteint par tes maximes;
L'honneur, qu'ont adoré nos peres magnanimes,
N'embrâſe plus nos cœurs de ſon ſouffle brûlant;
Frivoles, nous n'aimons que les talens ſans force;
Une brillante écorce
Couvre un tronc chancelant.

Mais d'un immenſe Etat devons-nous te proſcrire?
Non, il faut te guider, & borner ton empire.
De nos arts, de nos mœurs, n'arrête point l'eſſor;
Et, fleuve reſſerré dans des canaux utiles,
Sans inonder nos Villes,
Fais circuler ton or.

M. SABATIER.

CHANSON.

L'EAU qui careſſe ce rivage,
La roſe qui s'ouvre au zéphir,
Le vent qui rit dans ce feuillage,
Tout dit qu'aimer eſt un plaiſir.
De deux amans l'égale flamme,
Doublement ſçait les rendre heureux:
Les indifférens n'ont qu'une ame;
Mais lorſqu'on aime, on en a deux.

LA

LA ROSE.

ODE A ZIRPHÉ.

DÉJA dans le ſein d'Amphitrite,
L'Aſtre du jour ſe précipite,
Entouré de nuages d'or :
Les derniers pas de ſa carriere
Jettent des reſtes de lumiere
Dont l'Olympe jouit encor.

Cependant l'humide roſée
Rafraîchit la terre embraſée,
Zéphir voltige au bord des eaux ;
Et s'élevant du ſein des plaines,
Déja les vapeurs incertaines
Blanchiſſent le front des côteaux.

Veſper s'avance ; il va répandre
Cette clarté mobile & tendre
Qui ſemble careſſer les yeux :
Zirphé, c'eſt l'heure du myſtere ;
Viens goûter le frais ſolitaire
De nos boſquets délicieux.

Viens voir cette Roſe adorée,
Que Flore même avoit parée
Des rayons les plus éclatans :
L'Aurore aimoit à lui ſourire,
Et ſembloit lui donner l'empire
Des autres filles du Printemps.

Alors de ſa robe brillante
Tu vis la pourpre étincelante
S'embellir des feux du ſoleil,
Et les Zéphirs les plus volages
Fixer leurs folâtres hommages
Aux pieds de ſon trône vermeil.

Fiere, & dédaignant leur conquête,
Sans ceſſe elle miroit ſa tête
Dans la glace errante des eaux ;
Et le cryſtal de nos fontaines
Promettoit encore à ſes chaînes
Une foule d'amans nouveaux.

Dieux ! que cette Roſe eſt changée !
Amour, que ta flamme eſt vengée !
Quels traits ! quelle obſcure pâleur !
Aux miroirs de l'onde ingénue
Elle-même s'eſt méconnue,
Et l'onde rit de ſa douleur.

Plus d'amans ! l'ingrate en ſoupire ;
Sa pourpre & ſon orgueil expire,
Une Parque en a triomphé ;
L'ombre éteint cette beauté vaine
Dont l'éclat ne cédoit qu'à peine
A l'éclat même de Zirphé.

O Zirphé, roſe que j'adore,
Jouis des plaiſirs de l'Aurore,
N'attends pas les ombres du ſoir :
Rien n'enchaîne le temps volage ;
Préviens la fuite du bel âge,
Et les inſultes du miroir.

M. LEBRUN.

PORTRAIT
D'ISMENE.

AMOUR, commence le tableau.
Qu'il ſera beau, s'il eſt fidelle !
Voilà les couleurs, le pinceau.
Deſſine, Amour, ſois mon Apelle.

L'ouvrage eſt digne de ta main ;
Il s'agit du portrait d'Iſmene.
Sur l'albâtre d'un front ſerein
Trace deux jolis arcs d'ébene.

Peins ſous leur voûte un œil charmant;
Cet œil trop rigoureux, peut-être,
Qui, tour-à-tour fier & touchant,
Défend le deſir qu'il fait naître.

Peins ſur ſes lévres de coraïl
Les fleurs nouvellement écloſes;
De ſes dents pour rendre l'émail,
Peins des perles parmi les roſes.

Avec art ſuſpends ſes cheveux,
Et treſſe-les en diadême.....
Laiſſe-les flotter, ſi tu veux;
Ce déſordre lui ſied de même.

Pour m'offrir les brillans contours
De ſa taille ſouple & légere,
Peins la plus agile Bergere
Qui cherche ou qui fuit les amours.

De ſon doux & tendre ſourire
Exprime le charme ſecret:
Peins ce qu'il dit, ce qu'il promet;
Moi, je peindrai ce qu'il inſpire.

M. DORAT.

LE DÉGOUT DE LA VIE.

ÉPITRE

*A M. LE COMTE DE F****

Cher Comte, je ne ſçais quelle ſombre triſteſſe
Tout-à-coup eſt venue enchaîner dans leur cours,
De mes brillans eſprits l'impétueuſe ivreſſe;
Ils ne ſe prêtent plus ce mutuel ſecours,
Qui les faiſoit revivre & s'enflammer ſans ceſſe.
Leurs traits ſans force & toujours repouſſés,
Sur mon cerveau flétri retombent émouſſés;
Dans ſa priſon étroite ils meurent de foibleſſe.
Ces magiques miroirs qui faiſoient réjaillir
De leurs foyers nombreux le feu de mes penſées,
Ne portent juſqu'à moi que de vaines idées.
Impuiſſantes lueurs, que l'inſtant voit périr,
L'imagination, cette charmante Fée,
Qui dans ſon char rapide emporté des plaiſirs,
Sans ceſſe promenoit mes avides deſirs,
Me faiſoit pénétrer juſques à l'Elyſée,
Des Enfers m'élevoit au ſein de l'Empirée;
Et facile au gré de mes vœux,
M'offroit le pur nectar dans la coupe des Dieux.
L'imagination, infidelle & volage,

Me trahit, m'abandonne au froid de la raiſon;
Et laiſſe ſur mes ſens énervés, ſans courage,
De la triſte réflexion
S'épaiſſir le ſombre nuage,
Et s'épancher le funeſte poiſon.
Le fantôme amoureux dont mon ame aveuglée
Chériſſoit les embraſſemens
Avec tous ſes enchantemens,
Alcine, entre mes bras s'eſt enfin exhalée;
A la place du ſentiment
Il ne me reſte, hélas! que quelque reverie
De mon bonheur détruit, de l'aimable folie;
Bien foible dédommagement!
Trois fois, par un effort ſuprême,
J'avois repris ce luth qu'à la volupté même
L'Amour, en ma faveur, avoit ſçu dérober;
Trois fois, ſans pouvoir vaincre une langueur extrême,
Mes défaillantes mains l'ont laiſſé retomber.
Que dis-je, malgré moi, ſans pénétrer la cauſe
De ce bizarre & lugubre chagrin,
Je repouſſe les jeux dont l'innocente main
S'empreſſe à m'apporter des couronnes de roſe.
Eſt-ce bien moi, grands Dieux! le myrte de Cypris,
Qui ſous des yeux de ma belle Maîtreſſe
Arrondiſſoit ſa cime, & ſe paroit ſans ceſſe
De rameaux toujours plus fleuris,

Est changé tout-à-coup en cyprès le plus sombre.
La douleur même pleure, & gémit sous son ombre.
Ta Colombe chérie, ô Mere des Amours,
Qui sur ton sein battoit de l'aile,
Y puisoit la chaleur de ta flamme immortelle,
Roucoulloit les plaisirs, le charme des beaux jours,
Quelquefois s'égaroit dans les riens détours,
Dans les bois enchantés qu'Amathonte récele,
Et vers toi revenoit toujours.
O Vénus, ta Colombe, Amante des ténébres,
A pris le nom, les traits de ces oiseaux funebres,
Dont les cris sourds & menaçans,
Aux antiques échos des ruines célébres,
Reportent de la mort les lugubres accens!
Tout redouble l'horreur de mon inquiétude,
L'Univers pour mon cœur, éteint, anéanti,
N'est qu'une vaste solitude,
Qu'un sépulcre, où bientôt je vais être englouti!
Cette nature à mes regards si belle,
Qui pour moi paroissoit se couronner de fleurs,
Reprendre chaque jour une face nouvelle,
A mes yeux fatigués qui se détournent d'elle,
N'expose qu'un tableau sans vie & sans couleurs.
Je ne respire plus ces doux parfums que Flore,
Sous les baisers de l'Amant qui l'adore,
Dans nos jardins exhale à son premier réveil;
D'un œil indifférent je vois rentrer l'Aurore

Dans ces chemins d'azur que ſa préſence dore ;
Et s'avancer vers ce palais vermeil,
Où de tréſors ſans nombre éclate l'appareil ;
Et que ſes doigts de roſe embelliſſent encore ;
En l'ouvrant au char du Soleil ;
Mon ame ne va plus dans les plaines fleuries
Se livrer à ſoi-même, aux douces rêveries,
Et ſuivant dans ſon cours l'incertain papillon ;
Admirer l'émail des prairies,
Et voltiger ſur le ſimple gazon.
Dans Colette autrefois, la Reine des Bergeres ;
A qui mon ame neuve & mon cœur innocent
Prêtoient l'amour le plus touchant,
Les appas les plus vrais, les grâces les plus cheres,
En un mot, toutes les beautés,
Que j'aurois préférée à cent Divinités,
Si cent Divinités euſſent voulu me plaire ;
Dans Colette aujourd'hui, quel différent tableau !
Je ne vois que Colette, une fille vulgaire,
La gardien enfin d'un ignoble troupeau,
Faite pour végéter au fond de ſon hameau.
Quoi ! vainement je vous rappelle,
Trop aimables erreurs, ſources des vrais plaiſirs !
Je ne ſens plus qu'une langueur mortelle
Qui détruit juſqu'à mes deſirs.
Sans pouvoir me remplir de ta flamme chérie ;
Je te preſſe, Amour, dans mes bras ;

Où ſont donc les plaiſirs ? Et qu'eſt-ce que la vie,
Si l'amour ne me touche pas ?
Beaux Arts, me rendrez-vous ces précieux menſonges ?
Eh ! valez-vous l'art heureux de jouir ?
Hélas ! je ne vois plus que de frivoles ſonges
Toujours prêts à s'évanouir.
Paris même, Paris me fatigue & m'ennuie ;
Nos ſpectacles pour moi dépouillés d'agrément
Loin d'apporter dans mon ame engourdie
Les doux tranſports du ſentiment,
Y trainent les langueurs de la mélancolie.
Eſt-il vrai qu'Oroſmane & ſa tendre fureur
Ne me font point ſentir leur ſouverain empire ?
Zaïre, charmante Zaïre,
A tes pleurs ſi touchans je n'ouvre point mon cœur !
Quoi ! Jéliotte chante, & le Dieu qui l'inſpire,
L'Amour, l'ame de ſes accens,
N'épuiſe point ſur moi ſes traits les plus perçans !
Je ſoupe avec les Grâces même,
Et je ne me crois pas dans le ſéjour divin ;
Mes Vers ſont dans leur bouche, & tracés par leur main,
Et je ne goûte pas tout le bonheur ſuprême !
Je vois enfin Délie, & je ne puis aimer !
Peut-être l'amitié ſçaura me ramener.....

Oui, F*** dans mon ſein rappellera mon ame ;
Reviens des vrais amis le modèle achevé ;
Des talens, des plaiſirs, viens me rendre la flâme ;
Ce miracle t'eſt réſervé.

M. D'ARNAUD.

VERS

A une Demoiſelle qui avoit fait préſent d'un Roſier à l'Auteur.

VOUS embelliſſez la retraite,
Où loin des fots & de leur bruit,
Dans le ſein d'une étude abſtraite,
De la paix je goûte le fruit.
C'eſt par vos bienfaits qu'il arrive
Que le plus charmant arbriſſeau,
Au verger que ma main cultive
Va prêter un éclat nouveau.
De ce don mon ame eſt touchée ;
Ainſi, dans l'âge heureux d'Aſtrée,
La main brillante des talens,
En dépit des traits de l'envie,
Sur les épines de la vie
Sema les roſes du Printemps.

M. DE VARENNES.

LES MÉTAMORPHOSES AMOUREUSES,

FABLE.

LA Naïade Erefictée
Se jouoit ſur ſon ruiſſeau,
Et ſans bruit l'heureux Protée
S'approchoit, en nageant ſous l'eau.
Soudain la Nymphe éperdue
Voit ſon amant, ſe voit nue :
Elle fuit dans les airs, & s'envole en oiſeau.
Elle s'abat toute agitée
Sur un rameau,
Près d'un Moineau :
C'étoit Protée.
Elle fuit ; & le Dieu n'atteint au haut des airs
Qu'une flamme pareille à celle des éclairs.
Heureux modèle
Des Amans ;
Il la ſuit dans ſes changemens,
Change comme elle,
Et la pourſuit dans tous les élémens.
Se mêlant aux feux du tonnerre,

Il entraîne avec lui cette vapeur légere;
La Nymphe en pleurs,
Echappe à la nue embraſée,
Tombe en roſée;
Mais le Dieu la devance, & l'attend ſous les fleurs.
Nymphe ſévere,
Vous fuyez vainement:
Rien n'eſt ſeul, tout a ſon aimant;
Et tout ce qui pourra vous plaire,
Cachera toujours votre Amant.
Elle a ceſſé de ſe défendre,
Et le premier plaiſir que ſon ame reſſent,
Eſt le doux plaiſir de reprendre
Tous ſes attraits pour ſon Amant.

M. DE RULHIERE.

MADRIGAL

Adreſſé à une Dame, par M. DE VOLTAIRE, en lui envoyant un Mouchoir.

CE gage précieux de mon ardeur extrême
A l'Amour autrefois a ſervi de bandeau,
Et ce Dieu de ſon front l'a détaché lui-même
Pour mieux voir aujourd'hui ſon triomphe nouveau;
Et pour en orner ce que j'aime.

A
ZELMIRE.

QUITTEZ, Amours, quittez vos demeures tranquilles ;
Il eſt des lieux plus beaux & de plus doux aſyles ;
Chers enfans du plaiſir & de la volupté,
Volez vers le ſéjour par Zelmire habité ;
Dans ſes bras, à ſes pieds, que ne puis-je vous ſuivre !
Volez ; c'eſt parmi vous que Zelmire doit vivre ;
Vous ſerez mes rivaux ſans me rendre jaloux :
Quel Amant ſeroit mieux remplacé que par vous ?
Vous me rappellerez au tendre objet qui m'aime :
L'Amour conſolateur n'eſt que l'Amant lui-même.
Allez donc : de Zelmire environnez les pas ;
Dreſſez ſur la verdure un trône à ſes appas :
Zelmire aime les prés, les routes ſolitaires,
Le toit d'un verd feuillage, & ſes ombres légeres ;
Ecoutez : ſi Zelmire, aſſiſe ſur des fleurs,
Du midi dévorant évitant les chaleurs,
Se préſente à vos yeux ſous un berceau champêtre,
Penſant à moi, rêveuſe, & m'appellant peut-être,
Que l'un de vous, alors, le plus vrai des Amours,
Déguiſé ſous mes traits, lui tienne ce diſcours :

» C'eſt ton Amant, c'eſt moi ; j'ai franchi l'intervalle
» Que met entre nous deux ton abſence fatale ;
» Je viens jurer des feux qui ne mourront jamais ;
» Chere Zelmire, entends les ſermens que je fais ;
» Le Ciel n'a pas toujours garanti du parjure :
» J'aime mieux atteſter Zelmire & la nature ;
» La nature eſt ſi belle, & ſi belle par toi !
» Je la prends toute entiere à témoin de ma foi.
» Que les tendres oiſeaux mourans ſous ces ombrages,
» Changent en cris plaintifs leurs amoureux ramages ;
» Que la vigne & l'ormeau, l'un à l'autre attachés,
» Séparés déſormais, languiſſent deſſéchés ;
» Qu'au lieu des doux parfums dont l'abeille compoſe
» Son nectar exprimé du lys & de la roſe,
» Les fleurs n'exhalent plus, ſous ces bouquets obſcurs,
» Qu'une odeur importune & des poiſons impurs ;
» Que l'onde des ruiſſeaux, que celle des fontaines ;
» Que l'herbe des vallons, que les tréſors des plaines,
» Que tout rentre, en un mot, dans l'éternelle nuit,
» Si mon ame t'oublie, & ſi mon œil te fuit !

Amours, charmans Amours, joignez à ces promeſſes
Le gage des baiſers & le feu des careſſes ;
Appellez les plaiſirs pour ſceller mes ſermens ;
N'oubliez point ſur-tout les tendres ſentimens ;

Vous, mes Dieux & les ſiens, ſouvenez-vous encore
De couronner ſon front, d'y former mille nœuds;
Que le myrte treſſé s'uniſſe à ſes cheveux;
Il m'en ſouvient, Zelmire aime cette parure:
Une roſe, un bouton, des feuilles de verdure
Se mêlerent ſouvent à l'éclat de ſon tein;
Placez encor, placez quelques fleurs ſur ſon ſein:
Mais en rendant ces ſoins, conſervez mon image;
Que je ſemble à ſes yeux l'auteur de chaque hommage;
C'eſt à vous de lui plaire, à moi ſeul de l'aimer;
Partez, volez Amours!... ſongez à me nommer.

M. COLARDEAU.

L'AMOUR FOUETTÉ.

JUPITER, prête-moi ta foudre,
S'écria Lycoris un jour:
Donne, que je réduiſe en poudre
Le Temple où j'ai connu l'Amour.

Alcide, que ne ſuis-je armée
De ta maſſue & de tes traits,
Pour venger la terre alarmée,
Et punir un Dieu que je hais!

Médée, enſeigne-moi l'uſage
De tes plus noirs enchantemens ;
Formons pour lui quelque breuvage
Egal au poiſon des Amans.

Ah ! ſi dans ma fureur extrême
Je tenois ce monſtre odieux ! ....
Le voilà, lui dit l'Amour même,
Qui ſoudain parut à ſes yeux.

Venge-toi, punis, ſi tu l'oſes.
Interdite à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roſes
Pour donner le fouet à l'Amour.

On dit même que la Bergere
Dans ſes bras n'oſant le preſſer,
En frappant d'une main légere,
Craignoit encor de le bleſſer.

M. BERNARD.

IDYLLE.

ATIS. ZILA.

UN jour à ſa Bergere Atis porte un oiſeau:
Je l'ai pris, lui dit-il, ſous le prochain berceau.
J'étois caché ſous le feuillage,
Et je tenois à tous ce gracieux langage:
Venez, c'eſt à Zila que je veux vous offrir.
Eſt-il quelqu'un de vous qui veuille être farouche,
Petits oiſeaux? Combien elle va vous chérir!
Vous aurez tout le jour des baiſers de ſa bouche;
Vous ſerez nourris de ſa main;
Vous ſerez admis dans ſa couche,
Et vous dormirez ſur ſon ſein.
J'ignore ſi ma voix a ſçu ſe faire entendre;
Mais celui-ci s'eſt laiſſé prendre:
On eût dit que charmé d'un auſſi beau deſtin,
Il ſe prêtoit à mon deſſein,
Tant il ſembloit peu ſe défendre.

ZILA.

Bel oiſeau! tu veux donc habiter parmi nous.
Ah! demeure, je t'en conjure.

Nous t'offrirons une onde auſſi fraîche, auſſi pure
Que l'onde qui s'échappe à travers les cailloux ;
Des grains, des fleurs, de la verdure,
Tous les plaiſirs enfin qui flatteront tes goûts.

En lui parlant ainſi, Zila ſur ſon plumage
Gliſſoit légérement la main :
L'oiſeau battoit de l'aile, & de ſon eſclavage
Tentoit de rompre le lien.

Zila ſoupire : hélas ! s'il avoit une amie.....
Dit-elle ; ſans aimer peut-on paſſer ſa vie ?
Comme nous n'a-t-il pas un cœur ?
Quand tu l'as pris, peut-être en ce moment d'horreur
Il venoit de quitter cette moitié chérie ;
Encor rempli de ſon bonheur,
Aveugle & ſourd à tout le reſte,
Il couroit au piége funeſte,
Sans en reconnoître l'erreur ;
Sa compagne l'attend ſans doute :
Pour elle quel chagrin amer !
Ah ! mon bien-aimé, qu'il en coûte
De perdre pour jamais ce qu'on a de plus cher !
Pour un moment tous deux mettons-nous en ſa place.
Si l'on vouloit un jour me ſéparer de toi,
Atis, quelle affreuſe diſgrace !
Y conſentirois-tu, dis-moi ?

Et ſi je te perdois.... juſte Ciel que j'implore!
Epargnez à nos feux un ſi triſte retour.....
Objet d'un immortel amour,
Que deviendroit Zila.... ta Zila qui t'adore?
A cet infortuné laiſſons prendre l'eſſor.
Que nous ſerons bénis! quels tranſports! quelle fête,
Quand le couple amoureux va ſe revoir encor!
Atis, que de plaiſir ce retour leur apprête!
Bel oiſeau! je te rends à tes premiers liens;
Pars; tu diras à ton amie,
Qu'enchaîné comme toi ſous une loi chérie,
En faveur de ſes feux, Atis fit grace aux tiens.

M. LÉONARD.

ÉPIGRAMME.

QUAND par les nœuds d'Hymen la fille devient femme,
Quand Mademoiſelle eſt Madame,
Parens, amis, voiſins, tout vient ſe réjouir
De l'heureux ſuccès de ſa flamme.
Phœbus, même en ſes vers a ſoin de l'applaudir;
Mais bientôt le regret cauſe plus d'un ſoupir.
Si j'oſois haſarder une fauſſe Epigramme,
Je dirois que l'Epithalame
Eſt l'épitaphe du plaiſir.

LES SEPT PÉCHÉS MORTELS.

QUE je ſuis bien eſclave du Démon !
Et vers le mal que mon ame eſt encline !
Je me croyois un Saint, & quand je m'examine,
Je vois avec componction,
Qu'en moi tous les péchés ont déja pris racine.
Je ſuis gourmand, & c'eſt un fait certain ;
Je dévore le fruit qu'aura touché ta main,
Je le ſavoure avec délice.
Je m'accuſe auſſi d'avarice ;
Un ruban qui ſervit à nouer tes cheveux,
Eſt mon tréſor, je le couve des yeux.
D'un ſeul regard qu'Eglé me favoriſe,
Je reſſens auſſi-tôt un mouvement d'orgueil ;
Au-deſſus des humains placé par ce coup d'œil,
Je les affronte & les mépriſe.
Je ne penſe jamais qu'à toi,
De ces unique ſoin je m'occupe ſans ceſſe ;
Et ſi je m'y connois, c'eſt-là de la pareſſe.
Le bonheur de ton chien eſt envié par moi ;
Je ſens contre un rival une colere extrême.
En voilà ſix bien proſcrits par la Loi ;
Eglé, crois-tu de bonne foi
Que je ſois exempt du ſeptiéme ?

M. DORAT.

LA RAISON, L'AMOUR ET PLUTUS,

CONTE.

A MADAME LA MARQUISE DE ***

Oh! pour le coup l'envie, avec juſtice,
De plagiat peut taxer mon pinceau :
Mais j'aurois défié l'Auteur le moins novice
De paroître inventeur, en traçant ce tableau.
On y voit la Raiſon, des Grâces entourée,
Jouant avec l'Amour, de ſes armes parée ;
Eſt-ce ma faute à moi ſi c'eſt votre portrait ?
D'ailleurs, s'il vous reſſemble, il en eſt plus parfait.
Il faut pourtant que je m'accuſe
D'avoir manqué le plus beau trait.
Ma raiſon n'aura pas le charme d'une Muſe,
Ni ce goût ſage & fin, ni cet eſprit ſenſé,
Qui vous rend digne encor du beau ſiécle paſſé ;
Du ſiécle où le bon ſens eut Boileau pour Apôtre ;
Siécle dont la folie eſt la raiſon du nôtre.
Oui, vous réuniſſez mille aimables talens ;
Et les huit Sœurs de Polymnie

Ont, à plaisir, paré votre génie
De leurs trésors les plus brillans.
Vous honorez les Arts, ils vous rendent hommage;
Vous vous croiriez heureuse en faisant leur bonheur;
Ah! pour la gloire de notre âge,
Que ceux de votre rang n'ont-ils tous votre cœur!
Un Grand qui nous dédaigne, & je le dis sans feindre,
Juge qu'il a besoin de rester inconnu:
Les modèles de la vertu
Ont intérêt d'aimer ceux qui sçavent la peindre.

La Déesse Raison étoit allée un jour
Visiter à Paphos les trois Sœurs de l'Amour.
Quelqu'un niera le fait. Mais notez, je vous prie,
Qu'ici je n'entends point du tout, par la Raison,
Cette vieille & triste folie
Qui d'ordinaire en prend le nom;
Qui des plaisirs, qu'elle aimeroit peut-être,
Blâme l'usage dans autrui;
Et remplie en tout temps de colère & d'ennui,
Gronde dans une Chaire, ou baille au fond d'un
Cloître.
Mais j'entends, par raison, cette sage gaîté
Qui, loin de fuir la volupté,
Fait son premier devoir de lui servir de guide;
Automedon prudent lui ferre un peu la bride,
La mene au petit pas, de peur de l'épuiser;

Vient émouſſer ſes traits pour les mieux aiguiſer ;
Lui donne des vertus l'eſcorte ſurveillante,
Afin qu'elle n'abuſe pas
D'une liberté ſéduiſante ;
Et faiſant par l'honneur voiler tous ſes appas,
La rend plus belle & plus piquante ;
C'eſt, en un mot, la ſageſſe riante
Qui marche par-tout ſur vos pas.
Cette Raiſon, qu'ainſi je viens de vous décrire,
Chez les Grâces ſouvent a ſoin de s'introduire,
Va leur demander leurs avis
Sur ſa coëffure & ſes habits ;
Et même y fait de ſa toilette,
Quand la mode le veut, la réforme complette ;
Enfin, y prend un air de Cour,
De peur que certaines Princeſſes,
Petits Marquis, Comtes, Ducheſſes,
N'aillent chez les Bourgeois l'exiler ſans retour.

Le matin dont je parle, au lever de l'Amour,
Qui ne ſait pas de près le lever de l'Aurore,
On devoit prononcer ſur un nouvel atour,
Qu'avec ſon cher Zéphir venoit d'inventer Flore. (a)
Au galant tribunal Vénus manquoit encore ;

(a) La Parure au Zéphir a eu, comme les autres, ſon regne de quelques minutes.

C'eſt la régle : tout Préſident
Doit venir tard. En attendant,
Pour prévenir l'ennui qu'à Cythere on abhorre,
Le volage Enfant de Cypris
Veut qu'on s'amuſe au jeu dont il fait ſes délices,
Colin-Maillard, jeu qu'à Paris
Il joue avec tant de maris,
Et ſon reſervoir de malices.
A ſes deſirs mutins le cercle ſe rendit :
Mais de (a) cligner d'abord chacun ſe défendit;
Lui ſur-tout, dont les yeux, graces à la Folie,
Qui d'un coup de marotte autrefois le bleſſa,
Sont forcés de cligner les trois quarts de ſa vie.
Pour finir ce litige, au ſort on s'adreſſa;
Car depuis la guerre de Troie,
Du Ciel pour jamais on chaſſa
Le Dieu du choix qui la cauſa :
C'eſt le ſort qui fait tout, qui couronne ou foudroie,
Qui les biens & les maux à ſon gré nous envoie.
A la Raiſon, par lui, le doigt mouillé tomba :
L'Amour triomphe. Non, il ſentit moins de joie
Quand de ſes feux Diane fut la proie,
Ou lorſque Mars ſous ſes feux ſuccomba.
A lui boucher les yeux vous jugez qu'il eſt preſte,
Il lui met ſon bandeau, qu'il lui ſerre de reſte.

(a) Terme du Jeu de Colin-Maillard.

Vous

Vous avez vu peut-être un fripon d'Ecolier,
Quand ſon Maître quittant la funeſte férule,
Daigne, par récompenſe, au jeu s'aſſocier.
L'Eſpiégle ne ſe fait prier
Pour abuſer du privilége:
Sous couleur d'empêcher Colin-Maillard de voir,
Il vous écraſe du mouchoir
Le nez du Pédant de collége,
A qui, de vieille date, il a ſoin d'en vouloir.
Tel le petit Dieu malévole
Serre de la raiſon les yeux perſécuteurs,
Ces yeux de tous ſes pas incommodes cenſeurs.

Le jeu commence donc, & la troupe frivole
Autour de notre Aveugle & danſe & caracole;
Qui lui tire la manche, & qui le bracelet;
Qui lui lâche à l'oreille un grand coup de ſifflet;
Sur ſon ongle on entend claquer la croquignole;
L'éventail au cabriolet
Deſſous ſon nez fait promener Eole.
Quant à Meſſire Cupidon,
Ne faut pas demander s'il jouoit bien ſon rôle;
En de telles mains la Raiſon
Avoit de quoi devenir folle.
D'abord, avec un dard, il lui pique les doigts;
Mais la Déeſſe le lui vole:
Il lui tourne le dos, & lui tend ſon carquois;

L'épaule y tient, elle croit cette fois
Son Lutin pris ; mais baſt, le ruſé drôle
Détache le ruban, laiſſe tout, & s'envole ;
Puis, de loin, dans ſon arc il lui faiſit le cou ;
Elle y paſſe le bras, & tirant en arriere,
L'arc lui demeure en bandouliere.
Alors ſur le ſein mon filou
Oſe la chatouiller d'une aile téméraire ;
Elle l'atteint fort en colere ;
Il y perd mainte plume, & s'eſquive pourtant.
Bref, notre écervelé fait tant,
Qu'à la fin il eſt pris. Mais remarquez, de grace,
Que par ſes tours de paſſe-paſſe,
En moins de rien il s'étoit fait plumer,
Et de pied en cap déſarmer.

Raiſon, qu'il ait toujours cette juſte diſgrace ;
Lorſqu'il veut contre toi vaincre ou ſe gendarmer !
Sans doute il doit peu s'alarmer,
Si dans un tel combat le malheur l'accompagne ;
Il joue alors à qui perd gagne.
Tes traits ſont plus charmans, Amour, quand la Raiſon
En a détrempé le poiſon :
Dirigés par ſes mains, leur atteinte eſt plus ſûre ;
Et quoique plus profonde, on aime leur bleſſure.
Ah ! votre divorce éternel

Rendra-t-il donc toujours les humains miſérables,
Lorſque votre accord mutuel
Peut rendre au ſort des Dieux leurs deſtins préférables ?
Qu'un de vous régne ſeul, c'eſt un tyran cruel ;
Si vous êtes unis, voilà deux Rois aimables.
Mon cœur tous deux en paix jadis vous raſſembla.
Quels plaiſirs épurés dans ce ſage délire !
Un revers inoui dont ma vertu trembla,
Entre vous me força d'élire :
J'ai choiſi la Raiſon, hélas ! & j'en ſoupire.

Mais quel écart ! quelle digreſſion !
Que ſa longueur me ſera reprochée !
Elle a coupé le fil de ma narration ;
Vîte renouons-en la chaîne rapprochée :
L'hiſtoire ne veut plus voir ſa trame brochée
D'un grand trait de réflexion,
Il faut qu'à petits points elle en ſoit guillochée.
Ma Muſe du vieux goût eſt encore entichée ;
Du goût moderne un jour elle prendra le ton ;
Mais ici le peut-elle, en parlant de raiſon ?

Voilà donc l'Amour pris. La Raiſon triomphante
Veut s'ôter le bandeau, le lui remettre aux yeux.
Il en avoit ſi bien doublé, triplé les nœuds,
Que la Déeſſe impatiente
Tirant un peu trop fort, en trois le déchira.

TAYLOR INST. OXFORD

O malheur ! ô diſgrace ! il pleure, il ſe lamente ;
Qu'eſt-ce que ſa Mere dira ?
Que dira Pſyché, ſon amante ?
C'eſt le ſecond qu'il perd : pour faire celui-là ;
Vénus a raccourci ſa ceinture charmante.
Quoi ! la nuit, dans les airs, déſormais il faudra
Qu'il riſque à s'égarer ſans ſa torche fidelle ?
Car, hélas ! s'il la porte, il en réjaillira
Dans ſes débiles yeux quelque vive étincelle ;
Qui tout-à-fait l'aveuglera.
Eh bien ! dit la Raiſon, croyant l'inſtant propice
Pour dérouter à jamais ſa malice,
Viens, prends mon flambeau pour le tien,
Sa chaleur eſt plus douce, & tu ne craindras rien ;
Il n'étincelle pas. Mais du petit vaurien
Ce n'eſt point là du tout l'affaire ;
Il veut un flambeau pour brûler,
Et non un flambeau qui l'éclaire ;
Il perſiſte à ſe déſoler.
Les Grâces, pour le conſoler,
Redemandent du moins l'armure
Dont il s'étoit fait dépouiller.
Après quelques refus, dont Aglaé murmure ;
La Raiſon la rendit, craignant de ſe brouiller
Avec les tendres Sœurs qui réglent ſa parure,
Et qui bientôt d'un frere auroient vengé l'injure.
Qu'eût donc ſervi de garder tout ?

Elle ôtoit à l'Amour les moyens de mal faire ;
Mais perdoit les leçons de grâce & de bon goût
Dont elle a tant beſoin pour plaire :
Or, la Raiſon aime mieux d'ordinaire
Souffrir un mal, que perdre un bien ;
Et la Raiſon raiſonne bien.

Cependant Plutus entre. A la Cour Cythérée
Il a maintenant ſon entrée.
Jadis fort prudemment on l'en avoit exclus :
Mais depuis que Dame Vénus,
Pour ſuivre le bon ton, lui fait payer ſes dettes,
C'eſt ſon Tréſorier des menus ;
Chaque jour pour ſa Reine il vuide ſes caſſettes,
Et la Belle y remet, en place des écus,
Les vieux pompons uſés qui ne lui ſervent plus.
Dès que l'Amour apperçoit ſon Confrere,
Son Collégue en bandeau, par adreſſe il eſpere
Réparer ſa perte à l'inſtant ;
Il ſe détourne, il ramaſſe par terre
Un des lambeaux du ſien ; puis les yeux s'eſſuyant,
Il ſe releve avec ſon air riant :
Ma foi, votre préſence étoit bien néceſſaire ;
Vous venez à point, gros gaillard ;
Nous jouions à Colin-Maillard,
J'étois pris ; mais tenez, grace à ces mains traîtreſſes,
Qui me le paieront tôt ou tard,

Voilà mon bandeau tout en piéces :
Prêtez-nous le vôtre un moment,
Ici nous n'en avons pas d'autres ;
La compagnie attend, & vous ſerez des nôtres.
Le bon Plutus n'eſt défiant
Que ſur l'article de ſon coffre ;
Il ôte ſon bandeau, galamment en fait l'offre :
L'Amour le prend ; & zeſte, il fuit comme un éclair.
Jamais depuis ce temps il ne l'a voulu rendre ;
C'eſt ſon bijou chéri, qu'on ne peut plus lui prendre :
Plutus eſt ſans bandeau, mais n'en voit pas plus clair.

M. DE BELLOY.

ÉPIGRAMME.

MESSER Harpin, fameux Sergent du Mans,
Au lit giſſoit, tout prêt à rendre l'ame :
» Si tu m'en crois, diſoit-il à ſa femme,
» Ne prends d'époux qu'entre d'honnêtes gens ;
(Car il ſçavoit qu'elle étoit bonne Dame)
» Tu peux choiſir dans le Corps des Sergens.
» Hélas ! reprit en ſoupirant ſa mie,
» Je ſerois donc veuve toute ma vie.

REPROCHES
A APOLLON.

PERE cruel, injuſte Dieu,
Qui produis l'or par ta puiſſance,
Pourquoi toujours dans l'indigence,
Tes enfans en ont-ils ſi peu ?

Apprends-moi, pere ſans pitié,
Tandis qu'avec éclat tu guides
Ton char & tes courſiers rapides,
Pourquoi tes enfans vont à pié ?

Enorgueillis d'un titre vain,
Pourquoi, tandis que l'ambrofie
Selon ton gré te raſſaſie,
Tes enfans meurent-ils de faim ?

Par toi nos champs ſont revêtus
Des ornemens les plus aimables.
Pourquoi fiers, quoique miſérables,
Tes enfans ſont-ils preſque nuds ?

Dans ton Palais ſont raſſemblés
Cent tréſors dont il eſt la ſource.

Pourquoi tes enfans, ſans reſſource,
Sont-ils toujours ſi mal meublés ?

Uſes-en donc plus tendrement ;
Traite tes enfans en vrai pere ;
Et pour qu'il ne t'en coûte guère,
Enrichis les bons ſeulement.

LES TORTS DE L'ABSENCE.

CONTE.

ABSENS ont tort. Chez une Toulouſaine,
Maillac un temps fut domicilié.
Maillac partit ſeulement pour quinzaine.
Un autre vint. Maillac fut oublié.
Maillac revint. Quoi ! dit-il, infidelle ! . . .
C'eſt donc ainſi que ton cœur inconſtant ! . . .
Mon grand ami, j'ai tous les torts, dit-elle ;
Gronde-moi vîte, & finiſſons querelle ;
Car, entre nous, l'autre eſt là qui m'attend.

M. DE LA POPELINIERE.

EPITRE

A UNE DAME ÉTRANGERE.

JAMAIS Beauté ne me fera la loi ;
Je n'en ſuis plus à mon apprentiſſage :
Indépendant, libre & maître de moi,
Je dois, je veux, & je ſçais être ſage :
Non que mon cœur indocile & ſauvage,
Mette ſa gloire à braver ſon penchant ;
Je ſuis touché, quand l'objet eſt touchant ;
Je lui permets volontiers de me plaire,
Du jour levé juſqu'au ſoleil couchant ;
Paſſé la nuit, je cherche à m'en défaire.
Comme un oiſeau par la couleur ſéduit,
De branche en branche, & d'une aîle légere,
Va becquetant & la fleur & le fruit ;
Comme un enfant loin des yeux de ſa mere,
J'aime à jouer, & n'ai point d'autre affaire :
Il faut tout voir, tout aimer tour-à-tour ;
C'eſt un tribut qu'on doit à la nature,
Et c'eſt lui faire une ſanglante injure
Que d'arracher les aîles à l'Amour.
Ce Dieu volage eſt l'enfant du caprice :
Il naît, il croît, il vieillit en un jour ;

Tout le plaiſir qu'on goûte à ſon ſervice
Eſt au paſſage, & jamais au ſéjour.
Car, raiſonnons : Que peut-on toujours faire ;
Ou toujours dire à la même Bergère ?
Qui ? moi ! que j'aille encenſer ſon orgueil ;
A ſes genoux attendre le coup d'œil,
Ou quelque mot que ſon cœur déſavoue ;
Baiſer la main, ou peut-être la joue,
Bientôt après gémir d'un froid accueil,
Point de repos, jamais de pure joie ;
Languir dix ans ! c'eſt le ſiége de Troie.

M. CLÉMENT.

LES TROIS BERNARD.

DANS ce pays trois Bernard ſont connus ;
L'un eſt ce Saint, ambitieux Reclus,
Prêcheur adroit, fabricateur d'oracles ;
L'autre Bernard eſt l'enfant de Plutus,
Bien plus grand Saint, faiſant plus de miracles ;
Et le troiſiéme eſt l'enfant de Phébus,
Gentil Bernard, dont la Muſe féconde
Doit faire encor les délices du monde,
Quand des premiers on ne parlera plus.

M. DE VOLTAIRE.

DISCOURS

SUR LES PASSIONS.

LORSQUE le Genre Humain étoit dans ſon enfance,
A ſuivre un inſtinct brute il bornoit tous ſes ſoins:
Ses lumieres bientôt accrurent ſes beſoins.
Dans l'ennui de la jouiſſance,
Le cœur vuide s'ouvrit à de nouveaux deſirs:
L'amour-propre ſubtil & fécond en reſſources,
Créa les paſſions, intariſſables ſources
Et de tourmens & de plaiſirs.

On vit paroître alors la diſcorde & la guerre;
L'ambition s'arma pour ſubjuguer la terre;
Sur le foible opprimé ſa force fit ſes droits:
Le deſir d'un abri, dans des Cités communes,
Des premiers Citoyens raſſembla les fortunes;
Et la crainte aſſervit, ſous l'empire des Rois,
L'homme libre, étonné d'obéir à leur voix.

L'Amour, le tendre Amour, cet inventeur habile,
Fit éclorre les Arts, féconda les talens;
Pour ſauver la beauté des outrages du temps,

Anima de ſes traits & la toile & l'argile ;
Au mortel enchanté donna de nouveaux ſens ;
Et parvint à fléchir ſon humeur indocile.

Le premier qui perdant ſa liberté par choix,
Acquit à ſon Amante une puiſſance aiſée,
Sans doute au Politique inſpira la penſée
D'impoſer aux eſprits le joug ſacré des loix.
Charme de la Nature ! ô douce ſympathie !
Toi dont la main répand ſur les maux de la vie
Le baume des plaiſirs & de la volupté !
Quel cœur eſt inſenſible à ta félicité ?
Eh ! que deviendroit l'homme aux paſſions en proie,
S'il ne verſoit au ſein d'une tendre moitié
Ses craintes, ſes deſirs, ſon chagrin & ſa joie ?
Être conſolateur ! bienfaiſante amitié !
Toi qu'à notre ſecours un Dieu clément envoie,
Tu ne peux nous ſuffire, il faut un nœud plus fort ;
Il faut pour l'ame avide une autre jouiſſance :
C'eſt en doublant ſon exiſtence,
Qu'elle affronte l'orage, & ſoutient ſon effort.

Dans ce ténébreux labyrinthe,
Il n'eſt ſouvent qu'un pas des vertus aux forfaits.
Le vice peut du miel exprimer ſon abſynthe,
Et la probité marche à côté des excès.

Combien le fanatiſme a-t-il fait de victimes ?
Monſtre affreux, enhardi par ſon impunité,
D'autant plus dangereux qu'il eſt plus reſpecté,
Qu'un voile obſcur & ſaint enveloppe ſes crimes,
Que terrible en ſa haine, outré dans ſes fureurs,
Au pied de l'Autel même il cherche des vengeurs !

Hélas ! il immola le meilleur de nos Princes,
Craint de ſes ennemis, chéri de ſes Provinces,
L'exemple des vertus, & l'idole des cœurs.
Peuples ſoumis à ſa puiſſance,
HENRI vouloit vous rendre heureux ;
Et s'il avoit vécu, le plus doux de ſes vœux
Etoit de voir chez vous renaître l'abondance :
» Je veux, diſoit-il, mes enfans,
» régner ſur vous par la clémence.
» Vous ne connoîtrez point ces fardeaux accablans,
» Fléaux du Citoyen, ſources de l'indigence :
» Vos jours s'écouleront dans une douce aiſance.
O bon Roi, tu vivras parmi nos deſcendans :
Tout zélé Patriote aimera ta mémoire :
Ton nom ſeul deviendra l'opprobre des tyrans ;
Et nos derniers neveux qui liront ton hiſtoire,
Charmés de tes vertus, ne pourront jamais croire
L'exécrable forfait qui termina tes ans.

La tendre humanité ſur ces crimes célebres
Tire en ſoupirant le rideau,

Et regrette cet âge où d'heureuſes ténébres
Du naiſſant Univers entouroient le berceau.

Un jour nous verrons fuir le fantôme du monde:
Un jour nos paſſions, nos erreurs, nos deſirs,
Nos longs tourmens, nos courts plaiſirs,
Seront enſevelis dans une nuit profonde;
Mais le Juſte emporté ſur des ailes de feu,
Ira ſe repoſer dans le ſein de ſon Dieu.
Alors la Sageſſe ſuprême
Lui découvrira le ſyſtême
Qui du monde moral fait mouvoir les reſſorts:
Alors appercevant la chaîne des rapports
Qui jadis échappoient à ſa vue incertaine,
Il ſçaura d'où naît ici-bas
Ce mêlange étonnant de paix & de combats;
De vice & de vertu, de plaiſir & de peine.
Il ſçaura pourquoi l'homme aux fers du préjugé
A livré tant de fois la vérité proſcrite;
Pourquoi le timide mérite
Vit méconnu, meurt négligé;
Pourquoi l'innocent outragé,
Traîne la calomnie & la haine à ſa ſuite;
Pourquoi l'humanité, cette fille du Ciel,
Des ſuperſtitions eſt ſouvent la victime;
Et pourquoi les plaiſirs environnent le crime,
Tandis que l'honnête homme eſt abreuvé de fiel.

M. LÉONARD.

EPITRE
A CHLOÉ.

CHLOÉ, ce badinage tendre,
Ces légeres faveurs amuſent mes deſirs;
Ce ſont des fleurs que l'amour ſçait répandre
Sur le chemin qui nous mene au plaiſir.
Mais puis-je à les cueillir borner mon eſpérance?
Ici, loin des témoins, dans l'ombre & le ſilence,
Donnons au vrai bonheur ce reſte d'un beau jour.
De ces riens enchanteurs n'occupons plus l'Amour,
Chloé; tirons ce Dieu des jeux de ſon enfance.
Les faveurs ſont, dis-tu, l'écueil de la conſtance:
Rappelle-toi ce ſoir, où ſenſible à mes vœux,
Tu daignas, par un mot, diſſiper mes alarmes:
Oui, j'aime... Que ce mot embelliſſoit tes charmes!
Qu'il irritoit mes tranſports amoureux!
Déja tous mes ſoupirs expiroient ſur ta bouche;
Je voulus tout tenter; mais ſans être farouche,
Tu repouſſas l'Amour égaré dans tes bras:
Je ravis des faveurs, & je n'en obtins pas.

L'honneur, ce vain fantôme, effrayoit ta tendreſſe;
Il diſſipoit des ſens l'impétueuſe ivreſſe:

Ennemi de l'amour, qu'il ne peut ſurmonter;
Sans ſçavoir l'obtenir diſputant la victoire,
A combattre il borne ſa gloire;
Il eſt toujours vaincu, mais il veut réſiſter.
Tu m'aimes, je t'adore; ah! garde-toi de croire
Que ce foible tyran puiſſe nous arrêter;
On le craignoit jadis; & les cœurs de nos meres
Ne goûtoient qu'en tremblant le bonheur de ſentir.
De ce ſiécle poli les loix ſont moins ſéveres;
L'amour à ſes côtés n'a plus le repentir.
Nous rions aujourd'hui de ces prudes ſublimes
Qu'effarouche un amant, qui gênent leurs deſirs;
Et ces plaiſirs ſi doux dont tu te fais des crimes,
Dès qu'on les a goûtés, ne ſont que des plaiſirs.

Vas, ton honneur eſt d'être belle,
Ton devoir eſt d'être fidelle,
Tes loix ſont dans ton cœur, les amours ſont tes Dieux;
Jeune Chloé, qu'ils ſoient tes guides.
Ce prélude voluptueux
Va nous conduire à des biens plus ſolides.
L'Amour, en ſe jouant, fatiguoit ta vertu;
Tu ſens l'ennui de te défendre;
A l'honneur d'avoir combattu,
Hâte-toi d'ajouter le plaiſir de te rendre.

M. DE SAINT-LAMBERT.

ÉPITRE
AUX MALHEUREUX.

Où donc eſt le bonheur ? Tout ſe plaint, tout murmure,
Un deuil injurieux accuſe la nature ;
Par-tout je vois des pleurs, par-tout j'entends des cris,
Et c'eſt à l'Univers peut-être que j'écris.
Vérité douloureuſe..... & pourtant conſolante!
Car ſi du crime altier la baſſeſſe inſolente
Aſſuroit aux méchans ce bonheur odieux,
Dont elle étale en vain le fantôme à nos yeux;
Si le ſort n'accabloit que le Juſte & le Sage,
Eh ! qui pourroit ſauver ſa vertu du naufrage ?
Dieu n'a donc pas voulu qu'un mortel fût heureux!
Adorons ſes décrets, & ſoyons vertueux.
Mais fuyons la rigueur des vertus inflexibles ;
Aux malheurs des humains portons des cœurs ſenſibles.

Venez, vous qui ſouffrez, vous qui verſez des pleurs,
Au ſein de votre ami dépoſer vos douleurs.
Mais d'où vient qu'écraſés, courbés ſous la miſere,

Vos fronts humiliés rampent dans la pouſſiere?
Ah! ceſſez d'avilir la noble pauvreté;
Connoiſſez du malheur la triſte dignité;
Connoiſſez les humains, & leur ſottiſe altiere:
Si vous cédiez au ſort une victoire entiere,
Leur pitié dédaigneuſe iroit vous inſulter;
Soyez fermes & fiers, ils vont vous reſpecter.
Le reſpect vous eſt dû, reſpectez-vous vous-même:
Non, je ne vous plains pas, chers amis, je vous aime.
Remplaçons ces vils biens, ſource de tant de maux,
Par d'illuſtres vertus & d'immortels travaux.
Que m'importe le Riche & ſon orgueil barbare,
Et ſon faſte impudent, ou ſa baſſeſſe avare,
Et ſa fortune indigne, & ſon ſuperbe ennui?
Je ne ſens point de nœuds qui m'attachent à lui.
Qu'il jouiſſe, s'il peut, du malheur de ſes freres;
Sa joie ou ſes douleurs me ſont trop étrangeres....
Ses douleurs!... Ah! ce mot a droit d'intéreſſer;
Hélas! eſt-il des torts qu'il ne puiſſe effacer?
Je te plains de porter un cœur impitoyable,
D'être envié de tous, & d'être miſérable.

Je te plains encor plus, toi coupable Séjan,
Qui rampas en valet pour régner en tyran.
Eh bien! tu commandas les crimes de la guerre;
Sous ton joug déteſté tu vis trembler la terre:
Il eſt briſé ce joug, un coup d'œil t'a détruit;
De tes fureurs enfin tu recueilles le fruit;

Ton rival triomphant fait du mal en ta place :
Tu pleures, malheureux ! ... Va, mon cœur te fait grace ;
Va, je n'insulte point à ce remords rongeur,
A ces chagrins cuisans, fléaux d'un Dieu vengeur.
A Rome, un vil bourreau détruiroit ta famille,
Avant de l'égorger, violeroit ta fille ;
Et le flatteur plus vil, qui t'auroit adoré,
Iroit percer de coups ton cadavre abhorré.
Nous n'avons les vertus ni les fureurs de Rome ;
Tu peux prétendre encore à l'honneur d'être un homme ;
Tu peux vivre tranquille, & libre & généreux,
Tu peux sécher les pleurs de quelques malheureux :
Dans tes champs désolés, efface au moins l'image
De ces malheurs publics, qui furent ton ouvrage.
L'humanité t'excuse, & craint de te haïr ;
Poursuis, fais qu'elle t'aime, & connois le plaisir.

Quels que soient les forfaits, le malheur les expie ;
Ce brigand meurtrier, ce parricide impie,
Ces mortels dévoués à des tourmens cruels,
Doublement malheureux, puisqu'ils sont criminels,
Je les livre, en pleurant, à la Loi qui les tue ;
Je les plains, je frissonne & détourne la vue ;
Mon cœur épouvanté respecte avec horreur,
Jusqu'en un scélérat la mort & le malheur.

Mais que de maux divers méconnus du vulgaire!
Que je vous plains ſur-tout, ô vous qu'on ne plaint guère,
Vous qu'on croit même heureux juſques dans vos tourmens,
Aimables inſenſés, tendres cœurs, chers Amans!
O fieres paſſions, ô fougueuſe jeuneſſe!
Oh! qui tempérera cette brûlante ivreſſe!
Vole, vieillard agile, ô Temps, preſſe ton cours,
Amene la ſageſſe, emporte les amours.
Mais toi qui joins leur charme à ceux de l'innocence,
Reſte de l'âge d'or, enfance, heureuſe enfance,
Que ne peut-on ſauver du ravage des ans
Ton ingénuité, tes jeux intéreſſans!
Enfans, goûtez toujours cette volupté pure,
Votre innocente joie honore la nature;
Tous vos plaiſirs ſont vrais, tous vos tranſports ſont doux;
Mais je vois l'avenir, & je pleure ſur vous.
Bientôt des paſſions, peut-être criminelles,
Embraſeront vos ſens de leurs flammes cruelles;
Vous aimerez du moins, vous connoîtrez un jour
Le ſouris d'une Belle, & ce perfide Amour.
Combien il vous vendra ſa faveur paſſagere!
Oh! quand d'une Maîtreſſe inſenſible ou légere
Vous pleurerez l'orgueil ou l'infidélité!
Et toi, fidèle Amant d'une tendre Beauté,

Quand les vils préjugés, quand la fortune altiere
Mettront entre vos cœurs une indigne barriere,
Que ce fatal ſecret dans le mien ſoit verſé ;
Par les mêmes tourmens ce cœur fut exercé.
O jours ! ô ſouvenir plein d'horreur & de charmes !
Quel cœur a plus aimé ? Dieux témoins de mes
larmes !
Injuſtice, inconſtance, on peut tout pardonner ;
Mais le trait de la mort ne peut ſe détourner.
Mes maux du ſort barbare ont épuiſé la rage.
J'ai vu, j'ai vu périr, au printemps de ſon âge,
Le chef-d'œuvre des Dieux & l'honneur des mortels ;
L'Amour dans tous les cœurs lui devoit des autels.
Son moindre charme, hélas ! fut d'être la plus belle ;
Les grâces !... Ah ! ce mot, on l'eût créé pour elle ;
Un air qu'on n'eut jamais, & qu'on chercha toujours,
L'art piquant d'irriter, d'enchaîner les amours ;
L'art brillant de parler, l'art prudent de ſe taire,
L'art..... de n'en avoir point (eſt-il d'autre art de
plaire ?)
Nul mortel n'eût été digne de l'enflammer ;
Mais ſon cœur indulgent étoit digne d'aimer.
Réglé dans tous ſes vœux par un grand caractere,
(La vertu l'ordonnoit) il fut ferme & ſévere ;
Mais que ſon amitié, plus tendre chaque jour,
Sçavoit bien imiter & remplacer l'amour !
Amans, le croirez-vous ? Non, la volupté même

N'a point ces traits touchans, cette douceur ſuprême;
Voilà ce que j'aimois, & ce que j'ai perdu;
Voilà ce qui jamais ne me ſera rendu.
Et je n'ai pu mourir de ma douleur profonde,
Et le Ciel me condamne à reſter dans ce monde,
Où tu fus malheureuſe, où l'on dût t'adorer,
Où tu n'as fait qu'aimer, que plaire & que pleurer,
Où tu n'es plus, hélas! où déja l'on t'oublie,
Où chaque inſtant détruit ton idée affoiblie!
Ah! mon cœur la conſerve. Oui, l'amour dans mon cœur
Te venge de la mort & du temps deſtructeur.

Mais qui conſolera ma vie infortunée,
A de nouveaux malheurs peut-être deſtinée?
S'il étoit un mortel, dont la noble pitié
Daignât m'offrir encor les ſoins de l'amitié,
Que ſon ame exercée ait connu la tendreſſe,
Que ſa douce vertu pardonne à la foibleſſe;
Ah! cet ami charmant, ce tréſor de mon cœur,
Mon appui, mon eſpoir, mon Dieu conſolateur,
Si c'étoit une femme!... & qu'elle fût fidelle!....
Une femme! ah! du moins qu'elle ne ſoit point belle!
Loin de moi le poiſon des grâces, des appas;
Qu'elle anime mon cœur, & ne le trouble pas.
O fureur de l'amour, n'agitez plus ma vie!
Beaux-Arts, douces erreurs de la philoſophie,

Charmes moins dangereux, mais, hélas ! moins
puiſſans,
Comblez ce vuide affreux & de l'ame & des ſens.
Et toi, fille du Ciel, toi, volupté du Sage,
Amitié, de mon cœur ſois l'unique partage,
Donne-moi la vertu,..... dirai-je le bonheur ?
O mes amis ! ô monde ! ô ſéjour de douleur !
Ici la mort exerce un empire ſuprême ;
Le bonheur peut-il être où l'on perd ce qu'on aime ?

*Par M. ****

MADRIGAL.

QUOI ! faut-il, belle Silvie,
Qu'à filer l'amour parfait
Je paſſe toute ma vie,
Sans jamais venir au fait ?
Voulez-vous que de Tantale
Altéré dans l'eau fatale
Je ſois le vivant portrait ?
Par une eſpérance vaine
N'irritez plus mes deſirs ;
C'eſt entretenir ma peine
A la ſource des plaiſirs.

INSUFFISANCE
DE LA RAISON.

RAISON, impoſante chimere,
Je ne crois plus à ta réalité ;
Je connois ta futilité,
Et ton néant, & ta miſere.
Que puis-je riſquer ſur ta foi ?
Inutile dans mon enfance,
L'inſtinct ſeul me ſert mieux que toi.
Je ſuis forcé d'obéir à la loi
De mon ſang qui bouillonne en mon adoleſcence.
Victime des erreurs, ou dupe de l'amour,
Errant de foibleſſe en foibleſſe,
Des plaiſirs aux remords emporté tour-à-tour ;
Dans une continuelle ivreſſe,
En m'oubliant, je paſſe ma jeuneſſe.
Te trouverai-je donc en un âge plus mûr ;
Peut-être... mais toujours comme un guide peu ſûr,
Qui, par un ſentier tout obſcur,
Me conduit juſqu'à la vieilleſſe.
Alors, à charge au monde, à moi-même odieux,
Tourmenté par l'inquiétude,
Entre la peur du diable, & l'attente des Cieux,
J'arrive, en radotant, à la décrépitude.

LES

LES DEUX COUPES.

ODE.

Je voulois oublier Iſmene,
Ce trop cher tyran de mon cœur;
J'implorois, pour finir ma peine,
De mes maux le cruel Auteur.

A mes yeux l'Amour ſe préſente,
Non tel qu'en ſes portraits divins
L'expoſe la Grece ſçavante;
Deux Coupes étoient dans ſes mains.

L'une, me dit l'Enfant ſuprême,
Renferme des eaux du Léthé;
Bois, & ſoudain de ton cœur même
S'efface Iſmene & ſa beauté.

De la tendreſſe la plus pure
L'autre contient le filtre heureux:
Mais il irrite ma bleſſure,
Et me prête de nouveaux feux!

Ah! Qu'un ſi doux poiſon m'enflamme,
Dût-il cent fois me conſumer!

Qu'Iſmene déchire mon ame !
Amour, je ne puis trop l'aimer.

M. D'ARNAUD.

LE LAURIER ET LE MYRTE,

FABLE A S. M. LE ROI DE PRUSSE.

ENTRE le myrte & le laurier
Survint un jour une querelle ;
Le laurier débutant ſur un ton de guerrier :
Oſes-tu bien, dit-il, arbriſſeau de ruelle,
Venir ici te comparer à moi ?
Apprends que je ſuis fait pour te donner la loi ;
Que le laurier jouit d'une gloire immortelle,
Qu'il couronne le front du fier Dieu des combats ;
Et moi celui de l'Amour, de ſa mere,
Interrompit le myrte avec colere,
Ils valent bien le Dieu que ſuit le noir trépas ;
Un mot, ami, te fera taire,
Pourſuit le laurier arrogant ;
Je ſuis chéri de ce Roi triomphant,
Qui de l'Europe entiere enleve les hommages.
Je n'ai jamais orné, répond l'arbre amoureux,
Le front de ce Héros fameux,
Mais je couronne ſes Ouvrages.

LA CONVALESCENCE.

Il est une jeune Déesse;
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus;
Elle écarte les maux, les langueurs, la foiblesse,
Sans elle la beauté n'est plus:
Les Amours, Bacchus & Morphée
La soutiennent sur un trophée
De myrte & de pampres orné,
Tandis qu'à ses pieds abattue,
Rampe l'inutile statue
Du Dieu d'Epidaure enchaîné.
Ame de l'Univers, charme de nos années,
Heureuse & tranquille santé!
Toi qui viens renouer le fil de mes journées,
Et rendre à mon esprit la plus vive clarté,
Je vais sacrifier dans ton temple champêtre,
Loin des Cités & de l'ennui;
Tout nous rappelle aux champs, le printemps va renaître,
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la sagesse & du plaisir,
Avec quel goût je vais cueillir
La premiere épine fleurie,

Et de Philomele attendrie
Recevoir le premier ſoupir !
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque inſtant va s'embellir,
Mon ame trop long-temps flétrie,
Va de nouveau s'épanouir ;
Et loin de toute rêverie,
Voltiger avec le zéphir.
Occupé tout entier du ſoin, du plaiſir d'être
Au ſortir du néant affreux,
Je ne ſongerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux,
Et cette mouſſe, & ces fougeres,
Qui ſeront dans les plus beaux jours
Le trône des tendres Bergeres,
Et l'autel des heureux amours.

O jours de la convaleſcence !
Jours d'une pure volupté !
C'eſt une nouvelle naiſſance,
Un rayon d'immortalité !
Quel feu ! Tous les plaiſirs ont volé dans mon ame ;
J'adore avec tranſport le céleſte flambeau ;
Tout m'intéreſſe, tout m'enflamme ;
Pour moi l'Univers eſt nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'exiſtence,
A l'heureuſe convaleſcence,

Pour de nouveaux plaiſirs donne de nouveaux ſens,
A ſes regards impatiens
Le chaos fuit; tout naît, la lumiere commence;
Tout brille des feux du printemps;
Les plus ſimples objets, le chant d'une fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette,
Mille ſpectacles, qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Tranſportent aujourd'hui, préſentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émouſſe dans l'habitude;
L'amour s'endort ſans volupté;
Las des mêmes plaiſirs, las de leur multitude,
Le ſentiment n'eſt plus flatté;
Dans le fracas des jeux, dans la plus vive orgie,
L'eſprit ſans force & ſans clarté,
Ne trouve que la léthargie
De l'inſipide oiſiveté.
Cléon, depuis dix ans de fêtes & d'ivreſſe,
Frais, brillant d'embonpoint, ramené chaque jour
Entre la jeuneſſe & l'amour,
Dans le néant de la molleſſe
Dort & végete tour-à-tour.
Liſis depuis long-temps plongé dans les ténèbres
Entre Hippocrate & les ennuis,

Libre de leurs chaînes funebres,
Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits;
Observez-les tous deux dans une même fête:
Cléon n'y paroîtra que distrait ou glacé;
Tout glisse sur ses sens, nul plaisir ne s'arrête
Au fond de son cœur émoussé.
Tout charmera Lisis; cette Nymphe est plus belle,
Cette Syrene a mieux chanté;
D'un plus aimable feu ce champagne étincelle,
Ces convives joyeux sont la troupe immortelle,
Cette Brune charmante est la divinité.
Cléon est un Sultan qu'un bonheur trop facile
Prive du sentiment, des ardeurs, des transports;
En vain de cent Beautés une troupe inutile
Lui cherche des desirs: infructueux efforts!
Mahomet est au rang des morts.
Lisis, dans ses ardeurs nouvelles,
Est un voyageur de retour;
Eloigné des jeux & des Belles,
Le plus triste vaisseau fut long-temps son séjour.
Il touche le rivage, à l'instant tout l'invite;
Et pour Lisis, dans ce beau jour,
La premiere Philis des hameaux d'alentour
Est la Sultane favorite,
Et le miracle de l'amour.

M. GRESSET.

L'AMOUR LABOUREUR.

ODE ANACRÉONTIQUE.

LASS de s'entendre nommer traître,
Raviſſeur, tyran, aſſaſſin,
Amour, un jour, réſolut d'être
Le bienfaiteur du Genre-Humain.

Le voilà, qui de Triptolême
Devenu l'heureux ſucceſſeur,
Dépouille ſa fierté ſuprême,
Pour ſe changer en Laboureur.

Soudain en charrue eſt tournée
La fleche de cet enchanteur;
Au ſein de la terre étonnée,
Il fait entrer le ſoc vainqueur.

Déja d'une main bienfaiſante
Il répand les dons de Cérès;
De cette ſemence abondante
Quels ſont les merveilleux effets?

Le Souci naît avec la Roſe
Dans les champs du fils de Cypris:

A moiſſonner on ſe diſpoſe;
Mais on cueille plus de Soucis.

Ah! renonce à l'agriculture,
Amour, ſuis ton penchant fatal;
En vain tu forces ta nature,
Tu ne peux faire que le mal.

M. D'ARNAUD.

VERS

A l'occaſion de la Fête que le Prince DE CONDÉ *a donné à Chantilly au Roi de Danemarck.*

QUAND Aquilon glace notre Hémiſphere,
Peut-on donner aux champs
Les Fêtes du Printemps?
Oui, CONDÉ peut le faire:
De ſes jardins, ſi le froid des hivers
Ecarte la riante Flore,
Un Dieu plus puiſſant les décore;
Mars y plante des lauriers toujours verds.
Pour les Héros, ſous leurs ombrages
En tout temps volent les zéphirs,
Et ce n'eſt que ſous leurs feuillages
Que CHRISTIAN cherche les plaiſirs.

LES DEUX HYMENS.

CONTE.

Depuis long-temps, au ciel comme ſur terre,
Avec Hymen Amour étoit en guerre.
Pour terminer ce ſcandaleux débat,
L'Olympe entier, les Chambres aſſemblées,
Voulut tenir audience d'Etat.
L'Hymen chérit les cauſes embrouillées;
Dieu chicaneur, il prit un Avocat;
Point n'en trouvoit aux voûtes étoilées;
Mais il obtint de prendre en ces bas lieux,
Le moins bavard & le moins glorieux.
L'Amour plaida lui-même ſon affaire;
Et par contrat, par régiſtre avéré,
Du Dieu d'Hymen prouva qu'il étoit pere;
Qu'Eſtime tendre en avoit été mere;
Mais que l'Hymen, enfant dénaturé,
Avoit bientôt l'un & l'autre abjuré,
Pour reconnoître, en ſes fauſſes tendreſſes,
L'ambition & le Dieu des richeſſes,
Par qui l'ingrat s'étoit fait adopter;
Pourtant l'Amour, toujours plein d'indulgence
A ſon enfant permit encor d'opter,

Ou de rentrer ſous ſon obéiſſance,
Ou de ſe voir ſans retour moleſter,
Berner, honnir, brocarder, ſoufflеter
Par tous les ris & les jeux de Cythere.
Même il jura dans ſon courroux ſévere,
De diriger ſur lui ſeul déſormais,
Tout l'arſenal de ſes dangereux traits.
A cette juſte & terrible menace,
Moitié frayeur & moitié probité,
L'Hymen confus alloit demander grace,
Quand l'Avocat ſe tenant inſulté
Du prompt accord qui concluoit l'affaire,
Touſſa trois fois, ſe leva de côté,
Trouſſa ſa manche; & par autorité,
Code, Inſtitut, & maint long commentaire;
Obſcurément prouva choſe très-claire;
C'eſt qu'avant tout, ſur ſa paternité
Le Dieu Plutus devoit être écouté;
Qu'on ne pouvoit, ſans l'ouïr en juſtice,
Aux droits d'un tiers porter tel préjudice.
Donc, par Arrêt du divin Comité,
Fallut qu'au gré du faiſeur d'écriture,
Ce grand procès enfin fût appointé.

Ciel! quelle aubaine, en cette conjoncture,
L'homme de Loi venoit de s'octroyer!
Il occupoit l'Amour à guerroyer,
Dieu qui ſouvent lui donnoit tablature;

Et de ſa femme ami trop familier.
Il prolongeoit, doubloit la procédure,
Mettoit en cauſe un riche Financier;
Et quel encor? le céleſte Caiſſier.
Car pour plaider en pareille avanture,
Le gros Plutus ne ſe fit point prier;
Chacun le ſçait, ſa manie ordinaire
Eſt de vouloir & de croire être pere.
On ne dit point ni comment il s'y prit,
Ni quel reſſort ſes amis employerent;
Mais redoutant qu'Hymen ne ſe dédît,
Un beau matin (que l'or a de credit!)
Nouvel Hymen en place ils ſuppoſerent,
Qui bien inſtruit par l'homme au long rabat,
De l'autre Hymen vint conteſter l'état:
Bourſes, bijoux pour lui ſolliciterent,
Vénus, Hébé, ſoudain le protégerent,
Et vingt procès dès-lors s'éterniſerent.

De tant de maux le bien vint à ſon tour:
L'ancien Hymen, outré de l'impoſture,
Céda ſans peine au cri de la nature:
Il vint tomber aux genoux de l'Amour;
Et reclamant ſa bonté paternelle,
Trouva bientôt grace devant les yeux
Du plus humain, du plus tendre des Dieux.
Leur union fut ſolide, éternelle:

Docile en tout, ce reſpectueux fils
A ſes devoirs fut d'autant plus fidèle ;
Qu'il ſe ſouvint de les avoir trahis.
Sans négliger les avis de ſa mere,
Il prit toujours les ordres de ſon pere :
Dès ce moment ſa main ne voulut plus
Former des nœuds que l'Amour n'eût tiſſus ;
Il n'alluma de flambeaux qu'à ſes flâmes,
Et n'enchaîna les mains qu'après les ames.
O nœuds charmans, légers, doux & ſacrés,
Toujours étroits & jamais trop ſerrés,
S'il n'eût point fait vos trames éternelles ;
Notre bonheur les rendroit immortelles.

Le faux Hymen, ce fils du Dieu de l'or ;
Eut d'autres nœuds plus recherchés encor.....
Mais il convient de faire la peinture
De ſa groteſque & bizarre ſtructure.
D'un vrai Satyre il avoit la figure,
Le teint, le front.... mais, hélas ! rien de plus ;
L'épaule étroite, & le nez très-camus ;
Ventre arrondi ;..... propos dur & farouche ;
Regret dans l'ame & plainte dans la bouche ;
Les yeux hagards quoique toujours battus.

A ſes Autels on prend chaînes dorées ;
Mais leurs chaînons groſſiers & trop ouverts ;
Peſans fardeaux pour les mains déchirées ;

Ne peuvent point, avec leurs larges fers,
Serrer les cœurs, qui paſſent au travers.
Grace à ſon train, à ſa table, à ſon faſte,
Il s'eſt acquis un empire très-vaſte;
Le bon Plutus avançant tous les frais,
Lui va par-tout acheter des ſujets:
La Cour, la Ville, & même le Village,
Pour ſes ducats viennent lui rendre hommage.

L'Hymen cornu, qui ſçait qu'un Avocat
Fit ſa fortune, a par reconnoiſſance
Dans le Palais choiſi ſa réſidence;
C'eſt-là qu'il régne avec le plus d'éclat;
Il l'a nommé centre de ſon état.
Greffiers, Huiſſiers, Avocats, Commiſſaires,
Sont ſes ſuppôts, ſes Prêtres ordinaires;
Mais c'eſt ſur-tout à ſes chers Procureurs
Que le Dieu-Cerf prodigue ſes faveurs.

De bonne foi pourtant il faut vous dire
Qu'il n'eſt au fond qu'un Prince ſans Empire;
Un Roi de nom; car juſques aujourd'hui
Il n'a jamais été maître chez lui.
On le maudit, le ſiffle, le brocarde,
Chacun ſe plaît à le pouſſer à bout,
Il en reçoit ſur la tête & par-tout;
Le moindre Clerc lui donne ſa nazarde.
C'eſt pour cacher tous les honteux affronts,

On ſe plaint que le caractere
Eſt trop frivole, ou trop auſtere;
On ſe quitte enfin ſans retour;
Et voilà le ſoir de l'Amour.

Hélas! ne nous flattons pas
De trouver mieux ſur ſes pas;
Trop heureux ſeulement les hommes
Chez qui, dans le ſiécle où nous ſommes,
L'Amitié ſur la fin du jour
Veut bien ſuccéder à l'Amour.

A MONSIEUR DE C***

Qui avoit écrit à l'Auteur que le bruit couroit qu'il étoit mort.

RESSUSCITER eſt ſans doute un grand cas;
C'eſt un plaiſir que je viens de connoître;
Mais le plus grand, ce ſeroit de paroître
A ſes amis; je ne m'en flatte pas.
Pour ce prodige, il eſt quelques obſtacles;
C'en ſeroit trop pour les gens d'ici-bas,
Que deux plaiſirs, & ſur-tout deux miracles.

M. DE VOLTAIRE.

LA ROSE.

Vous voulez me cueillir, disoit la Rose en pleurs,
Au jeune Corilas qui l'avoit cultivée ;
Hélas ! m'avez-vous réservée
Au plus funeste des malheurs ?
Voilà donc où tendoient vos perfides douceurs.
Par ces mots, la Rose vermeille
Croyoit convaincre Corilas :
Mais Corilas, tournant l'oreille,
Feignoit de ne l'entendre pas.
Cent fois, poursuivoit-elle encore,
Vous avez prévenu l'Aurore
Pour me voir & pour m'arroser :
Vous n'osiez pourtant me baiser,
De crainte d'altérer l'éclat qui me colore.
Arrêtez, cher Berger.... cruel, que faites-vous ?
Arrêtez donc, hélas ! ... quand vous m'aurez cueillie,
Quelques instans après vous me verrez flétrie ;
Je perdrai les attraits dont vous étiez jaloux.
Ainsi parloit la Rose en larmes ;
Mais ces cris furent superflus :
Dès qu'elle fut cueillie elle n'eut plus de charmes ;
Et Corilas ne l'aima plus.
Amans, fous les plus douces chaînes,
Contraignez vos brûlans desirs ;

Le comble des tendres plaiſirs
Eſt ſouvent le comble des peines.

LE CHIEN ET L'AMOUR.

LE Chien ſe met aiſément en colere,
Et s'appaiſe facilement.
Connoiſſez-vous l'Amour ? voilà ſon caractere ;
Il ſe fâche & s'appaiſe en un même moment.

Avec ce chien, Iris, vous folâtrez ſans ceſſe ;
En folâtrant, ce petit chien vous mord.
On joue avec l'Amour : il badine d'abord ;
Mais en badinant il vous bleſſe.

Loin de punir ce petit animal,
Ne rit-on pas de ſes morſures ?
Encor que de l'Amour on ſente les bleſſures,
À l'Amour qui les fait on ne veut point de mal.

Vous careſſez ce chien, parce qu'il eſt petit ;
S'il devenoit trop grand, il n'auroit rien d'aimable.
Un petit Amour divertit ;
S'il devient trop grand, il accable.

FONTENELLE.

EPITRE
SUR L'HUMANITÉ.

MALHEUREUX, qui buvez le fiel juſqu'à la lie,
Dans le calice amer que vous tend la pitié ;
Qui, courbés ſous le poids de votre ignominie,
Inclinez vers la terre un front humilié ;
Victimes que la mort abandonne à la vie !
Si le Ciel m'eût ouvert les portes du bonheur,
Vous affranchir du joug dont ſa main vous accable,
Eût été le devoir le plus cher à mon cœur.
Eh ! quel eſt le mortel ſauvage, impitoyable,
Qui peut voir, ſans frémir, les maux de ſon ſemblable ?

Philoſophe orgueilleux, qui ne vis que pour toi !
Si l'eſprit de ſyſtême étouffe la nature,
Et concentre l'homme dans ſoi,
Porte au fond des déſerts cet eſprit que j'abjure :
Il ſe faut entr'aider ; c'eſt la premiere loi.

Que je plains les tyrans, dont l'oreille farouche
Eſt ſourde aux cris de la douleur,
Et qui n'entendent point le nom de bienfaiteur,

Avec leur nom flétri voler de bouche en bouche!
Que ne puis-je ébranler ces ſuperbes eſprits,
Leur tranſmettre en ces vers tout le feu qui m'anime,
Et du ſentiment que j'exprime,
Les voir, ainſi que moi, pénétrés, attendris!
S'ils écoutoient du moins cette voix formidable
Qui crie à tout le genre humain:
» Celui qu'on nomme heureux eſt le moins mi-
ſérable;
» Tel s'eleve aujourd'hi qui rampera demain.
Mais dans ſa noire léthargie,
Leur cœur eſt auſſi froid que la cendre des morts;
Ce n'eſt qu'auprès de leurs tréſors
Que s'éveillent en eux les germes de la vie:
Dans l'ivreſſe d'un long feſtin,
Près d'une table où tout abonde,
Soupçonnent-ils qu'il ſoit au monde
Un ſeul infortuné qui périſſe de faim?
Sçavent-ils qu'on gémit dans ces retraites ſombres
Où la pâle indigence étale ſes horreurs,
Où loin de l'œil mortel, dans l'épaiſſeur des ombres,
Le pauvre en liberté s'abreuve de ſes pleurs?

Je m'arrête.... à ces traits l'humanité murmure,
La plume échappe de ma main.
Homme, qui que tu ſois, frémis, ſi la nature
A jamais parlé dans ton ſein.....

Aux reflets d'une lampe obſcure,
Sous un toit briſé par les ans,
Vois ce vieillard qu'entoure une troupe d'enfans :
Pour leur donner la nourriture,
Il s'en prive lui-même, heureux de voir leurs jours
Se ſoutenir encor par ce foible ſecours.
Vois ces infortunés dans les bras de leur pere,
Manger, en ſoupirant, le pain de la miſere,
Sortir avec la faim de ce triſte repas,
Et proſternés dans la pouſſiere,
Bénir de ſes fléaux ce Dieu que tant d'ingrats,
Oſent, dans leur bonheur, ne reconnoître pas :
Vois la paille où gémit cette famille entiere,
Expoſée à tous les frimats ;
Entends les ſons plaintifs de la douleur amere
Qui s'élevent de ces grabats.....
Des caprices du ſort quel exemple terrible !
O riche ! en cet état contemple tes égaux ;
Viens ; l'homme le plus dur, à l'école des maux
Doit apprendre ſans doute à devenir ſenſible.

Périſſe le cruel, qui ne daigna jamais
Tendre à celui qui ſouffre une main ſecourable ;
Qui jamais ne connut la joie inaltérable,
Que dans l'ame du Juſte enfantent ſes bienfaits.
Eh ! quel ſpectacle eſt préférable
Au ſpectacle touchant des heureux qu'on a faits ?

Quel plaiſir de ne voir que des cœurs ſatisfaits;
Dont la reconnoiſſance a fait naître l'hommage;
De ſonger qu'ils vivent en paix,
Et que leur paix eſt notre ouvrage!
C'eſt créer, c'eſt conſtruire un nouvel Univers;
C'eſt, en enchaînant les revers,
Nous égaler au Dieu dont nous ſommes l'image?
Peut-on de ſes tréſors faire un plus noble uſage?
Riches! conſacrez-les à payer ces flatteurs,
Dont la foule à vos pieds inceſſamment croaſſe:
Aimez à recevoir leurs tributs impoſteurs;
Ils vous fatigueront; l'orgueil même s'en laſſe.
Réuniſſez tous ces plaiſirs
Que pour vous chaque jour un nouveau goût invente:
Ils irriteront vos deſirs,
Sans laiſſer votre ame contente.
Mais tentez une fois de faire des heureux;
Vous ne pouvez riſquer que de l'être comme eux.
Si le voluptueux, qui nage dans la joie,
Songeoit à tous les maux auxquels l'homme eſt en proie;
Si loin de prodiguer des biens perdus pour lui,
A vendre à l'innocence un criminel appui,
Il daignoit ouvrir un aſyle
A des pauvres livrés à la pitié d'autrui;
Pitié toujours cruelle, & ſi ſouvent ſtérile:
S'il alloit viſiter, dans les bras du malheur,

Cette foule d'humains, qui déteſtent peut-être
Le flanc qui les conçut, le jour qui les vit naître;
Qui triſtement fixés ſur un lit de douleur,
D'une mort ſecourable implorent la faveur,
De ſes penchans alors il ſe rendroit le maître;
Alors la bienfaiſance échaufferoit ſon cœur.

S'il arrive qu'un jour ma fierté s'aviliſſe,
Dieu! témoin des vœux que je fais,
Sauve-moi de l'opprobre, & finis mon ſupplice!
Mais ſi je dois, par mes bienfaits,
Arracher au trépas un ſeul de mes ſemblables,
Être conſolateur! s'il eſt des miſérables
Qu'un jour je doive rendre à la félicité,
Eloigne ma derniere aurore!
Qu'ai-je fait pour l'humanité?
Hélas! dans un ſeul cœur à peine ai-je exiſté;
A peine ai-je vécu.... laiſſe-moi vivre encore.

M. LÉONARD.

IMITATION
DU SONNET DE PÉTRARQUE.

Da bé rami ſcendea, &c. Part. prim.

IL m'en ſouvient encor; cet arbre ſolitaire,
Sous un naiſſant feuillage attiroit ma Bergere;
Ces rameaux parfumés des plus douces odeurs,
La couvroient de leur ombre, & l'ornoient de leurs fleurs:
L'une, au gré de l'Amour ou du Zéphir volage,
En tombant à ſes pieds, ſembloit lui rendre hommage;
L'autre paroit ſa tête, ou s'épanchant ſoudain,
Quittoit ſes blonds cheveux pour voler ſur ſon ſein:
Oui, quand je les voyois ſe ranger autour d'elle,
Prêter à ſes appas une grace nouvelle,
Mon cœur s'imaginoit que cet objet charmant
Inſpiroit à ces fleurs un tendre ſentiment;
Qu'épriſes de ma Laure, elles ſembloient lui dire:
C'eſt ici que l'Amour a fixé ſon empire.

M. BLANDUREL DE SAINT-JUST.

Fin du Tome cinquiéme.

TABLE

TABLE

Des Pieces contenues dans ce Volume.

LETTRE d'un Fils parvenu, à ſon Pere Laboureur, *pag.* 1
EPITRE ſur les Vers de Société, 6
L'ORIGINE DE ZULIS, ou la Roſe du matin, Métamorphoſe, 11
LES AVANTAGES DE L'ADVERSITÉ, Fable, 14
HYMNE à la Bienfaiſance, 15
MADRIGAL, 16
EPITRE ſur le Cou. A Mademoiſelle, 17
ESOPE & L'ANE, Fable imitée de l'Allemand, 21
LE RÉVEIL DE L'AMOUR, 22
VERS d'un Conſomptionnaire à un ancien Ami, 23
L'ORIGINE DES MÉTIERS, 25
COUPLETS. Sur l'air: *Que ne ſuis-je la Fougere, &c.* 27

EPIGRAMME, 28
EPITRE à Mademoiſelle S*** écrite de Fontainebleau, 29
CHANSON, 31
VERS au VOLTAIRE, Vaiſſeau de 600 tonneaux, conſtruit à Nantes en 1768, 32
LE DERVIS & LA PUCE, Apologue Oriental, 35
A MADAME DE*** 37
ODE Anacréontique, 38
A MONSIEUR DE*** en lui envoyant les Mémoires de Sully, 39
LE PARDON, Conte, 40
VERS à Céphiſe, 41
LES GRACES REFORMÉES, 42
LE VALET MAITRE. A Madame DE*** 43
EPIGRAMME, 44
EPITRE à Madame la Marquiſe DE*** 45
EPITRE à l'Hymen, 49
EPIGRAMME, 55
EPITRE d'un Pere à ſon Fils, ſur la naiſſance d'un petit Fils, 56
SUR LA STATUE de Pigmalion, 64
LA POPULATION, Ode, 65

L'ALLÉE DE SYLVIE, 72
EPITRE à Daphné, 78
EPITRE à un Commerçant, qu'on ſuppoſe vouloir acheter des Lettres de Nobleſſe, 81
L'AMOUR ET LES OISELEURS, Idylle, 89
MADRIGAL, 90
STANCES à Roſis, que l'Auteur appelloit ſa Bonne, 91
VERS ſur la mort de Mgr. le Dauphin, 92
LA BEAUTÉ, Ode, 93
VERS ſur la Lecture de Tibulle, 100
ODE contre le Rouge. A Zelmire, 101
LA LOTERIE DE L'AMOUR, 103
LES VENDANGES, Ode, 105
EPIGRAMME, 108
LA NECESSITÉ D'AIMER, Poëme, 109
MADRIGAL, 114
JUPITER ET JUNON, 115
MADRIGAL, 117
LA BÊTE FÉROCE, Apologue, 118
MOI, Ode, 119
LES QUATRE SAISONS. A Iris, 123
VERS ſur l'Enfance, 124

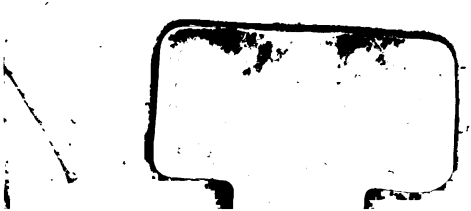
PLAINTES d'un Amant qui expire loin de
son Amante, 125
LE TOUCHER JUSTIFIÉ, 128
EPITRE à la Fantaisie, 129
VERS mis sur des Tablettes, 130
LE TAMBOUR, ou Vénus & Mars,
Conte, 131
PIGMALION, 136
LES VŒUX, 139
ELEGIE, 141
LE LEVER DU SOLEIL, 143
MADRIGAL, 144
LE PORTE. Epître à mon Ami, 145
LE DANGER D'ÊTRE BELLE; Fable, 155
VERS sur la Mort, traduits de l'Anglois, 156
L'AMOUR FIXÉ. A Mademoiselle de
N***. 157
VERS à Madame du Deffant, 158
A MADAME DE*** 159
L'AVARICE. Ode, 161
VERS à Madame DE*** 167
EPIGRAMME, 168
EPITRE à Madame DE*** 169
MADRIGAL, 171
DESCRIPTION DE L'OPERA, 172

MADRIGAL, 174
FABLE recitée par l'arriere-petite Fille de la Fontaine, devant Meſdames de France, 175
L'AMANT RAISONNABLE, 177
PREMIERE LEÇON D'AMOUR, 179
IMITATION de l'Ode d'Horace: *Solvitur acris hiems, gratâ vice veris, &c.* 181
CHANSON, 182
ETRENNES d'un vieux Gaulois à tout ce qu'il aimoit, 183
VERS à l'Impératrice des Ruſſies, 185
LE TOMBEAU. Fable Orientale, 186
EPITRE à Sylvie, 187
QUATRAIN mis ſous le Buſte du Maréchal de Saxe, 192
HYMNE A VÉNUS. Traduction libre de Sapho, 193
LES CHARMES DE LA VIE PRIVÉE. Epître, 195
MADRIGAL à une jeune Demoiſelle, le jour de ſa Profeſſion Religieuſe aux Urſulines, 200
LE RENDEZ-VOUS INUTILE. Conte, 201

LE BONHEUR DES PEUPLES. Ode à Mgr. le Dauphin, 205
EPITRE à *** 210
LA RAPIDITÉ DE LA VIE, 213
MADRIGAL, 224
LE LENDEMAIN DE NOCE, 225
VERS contre les Détracteurs de la Poéſie, 227
LES POETES ÉPIQUES, 228
LE TRIOMPHE D'ALEXANDRE, 229
EPIGRAMME, 233
AU ROI, ſur la cinquantiéme année de ſon Regne, 234
LE LUXE. Ode, 235
CHANSON, 240
LA ROSE. Ode à Zirphé, 241
PORTRAIT D'ISMENE, 243
LE DÉGOUST DE LA VIE. Epître à M. le Comte DE *** 245
VERS à une Demoiſelle qui avoit fait préſent d'un Roſier à l'Auteur, 250
LES MÉTAMORPHOSES AMOUREUSES. Fable, 251
MADRIGAL adreſſé à une Dame, par M.

DE VOLTAIRE, en lui envoyant un Mouchoir, 252
A ZELMIRE, 253
L'AMOUR FOUETTÉ, 255
IDYLLE. Atis & Zila, 257
ÉPIGRAMME, 259
LES SEPT PÉCHÉS MORTELS, 260
LA RAISON, L'AMOUR & PLUTUS. Conte à Madame la Marquiſe DE*** 261
EPIGRAMME, 270
REPROCHES A APOLLON, 271
LES TORTS DE L'ABSENCE. Conte, 272
EPITRE à une Dame Etrangere, 273
LES TROIS BERNARD, 274
DISCOURS SUR LES PASSIONS, 275
EPITRE à Chloé, 279
EPITRE aux Malheureux, 281
MADRIGAL, 287
INSUFFISANCE DE LA RAISON, 288
LES DEUX COUPES. Ode, 289
LE LAURIER ET LE MYRTE. Fable à S. M. le Roi de Pruſſe, 290
LA CONVALESCENCE, 291
L'AMOUR LABOUREUR. Ode Anacréontique, 295

VERS à l'occasion de la Fête que le Prince de Condé a donné à Chantilly au Roi de Danemarck, 296
LES DEUX HYMENS. Conte, 297
LA JOURNÉE DE L'AMOUR, 303
A MONSIEUR DE C*** qui avoit écrit à l'Auteur que le bruit couroit qu'il étoit mort, 304
LA ROSE, 305
LE CHIEN ET L'AMOUR, 306
EPITRE SUR L'HUMANITÉ, 307
IMITATION du Sonnet de Pétrarque : *Da bé rami ſcendea, &c.* 312

FIN de la Table.

872371